

DIPLOME SUPERIEUR DE BIBLIOTHECAIRE

MEMOIRE DE FIN D'ETUDES

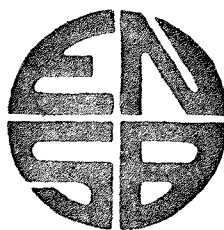
PHILIPPE HOCH

BALTASAR GRACIAN DANS LA

CULTURE FRANCAISE:

APPROCHE HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIE

ANNEE : 1984/85 21 ème PROMOTION



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE DES BIBLIOTHEQUES

17-21, Boulevard du 11 Novembre 1918 - 69100 VILLEURBANNE

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE DES BIBLIOTHEQUES

BALTASAR GRACIAN DANS LA

CULTURE FRANCAISE:

APPROCHE HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIE

MEMOIRE PRESENTE POUR LE

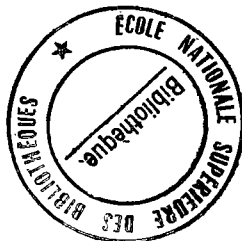
DIPLOME SUPERIEUR DE BIBLIOTHECAIRE

PAR

PHILIPPE HOCH

sous la direction de

Mme JEANNE-MARIE DUREAU



1985

18

21ème promotion

1984/85

HOCH (Philippe).- Baltasar Gracián dans la culture française: approche historique et bibliographie: mémoire/présenté par Philippe Hoch.- Villeurbanne: Ecole Nationale Supérieure des Bibliothèques, 1985.-126 f.: 8 tableaux; 30 cm.

Mémoire E.N.S.B.: Villeurbanne: 1985:
Bibliogr. f. 90-106.- Index.

Gracián (Baltasar).
Littérature espagnole/littérature française, 17ème siècle.

Résumé: Examen de l'influence exercée par Baltasar Gracián (1601-1658) sur la littérature française, particulièrement aux XVIIème et XVIIIème siècles et, plus généralement, de la marque du baroque espagnol sur le classicisme français. Bibliographie des éditions en français de Baltasar Gracián.

Remerciements

Qu'il nous soit permis d'adresser nos plus vifs remerciements à Mme Jeanne-Marie Dureau, conservateur à l'Ecole Nationale Supérieure des Bibliothèques, directrice de ce mémoire, dont les conseils ont été très précieux; à M. Louis Combet, professeur à l'Université de Lyon-II, qui a bien voulu accepter de participer au jury de soutenance; ainsi qu'à Mlle Marcelle Beaudiquez, conservateur à la salle des catalogues de la Bibliothèque Nationale: grâce à son dévouement, l'examen des éditions de Gracián conservées à la B.N. nous a été considérablement facilité.

Introduction

Indépendante de l'espace et du temps, indifférente à la géographie comme à l'histoire, paraît exister une sorte de confraternité, d'intime solidarité de la pensée et du sentiment, de telle nature qu' un métaphysicien allemand peut percevoir, dans l'oeuvre d'un jésuite espagnol ayant vécu deux siècles avant lui, un écho de ses convictions personnelles, de ses idées les plus chères. Un lien mystérieux, spéculaire, semble ainsi relier certains hommes qui, au fond, n'ont jamais cessé, isolés les uns des autres, de dire la même chose, de proclamer la même vérité. Ainsi, dans le miroir baroque de Baltasar Gracián, Arthur Schopenhauer put-il voir, d'une certaine façon, les traits de son propre visage, le reflet de sa tristesse quotidienne.

Par son éducation -dont Nietzsche vantait le si haut prix- Schopenhauer avait ouvert le grand livre du monde avant ceux des écrivains; il avait voyagé dans toute l'Europe et appris, outre les langues anciennes, la plupart des modernes. Aussi, le philosophe, qui savait donc fort bien l'espagnol, non content de rendre hommage à Gracián, duquel il se sentait si proche, dans son vaste opus metaphysicum, le Monde comme volonté et représentation (1), publié dans son intégralité en 1844, crut-il de son devoir de traduire en allemand l'Oráculo manual (1647). Cette version, par laquelle Schopenhauer désirait en quelque sorte s'acquitter de la dette contractée auprès de Gracián fut publiée, à Leipzig, en 1862: Hand-Orakel und Kunst

(1) SCHOPENHAUER (A.) Le Monde comme volonté et représentation, trad. A Burdeau. Nouvelle éd. rev. et corr. par Richard Roos. Paris: P.U.F., 1978, p. 309: [A propos du rôle de l'allégorie dans l'art] . "Je connais trois ouvrages allégoriques de longue haleine; le premier avoue et étale ses intentions: c'est l'incomparable Criticón de Baltasar Gracián; il se compose d'un ample et riche tissu d'allégories reliées entre elles; elles sont pleines de sens; c'est un vêtement transparent qui recouvre des vérités morales et qui leur communique l'évidence intuitive la plus frappante, tandis que l'auteur nous étonne par sa fécondité d'invention".

der Weltklugheit. Aus dessen Werken gezogen von Vincencio Juan de Lastanosa, und aus dem spanischen Original treu und sorgfältig übersetzt von Arthur Schopenhauer. La traduction, "une des plus remarquables interprétations d'un auteur d'origine latine par une plume germanique" (1), connut un grand succès.

Parmi ses lecteurs, il convient de mentionner Friedrich Nietzsche, dont la ferveur schopenhauerienne, du temps de la jeunesse bâloise du philologue et philosophe, était alors infinie. Sans doute, est-ce en raison de l'intérêt qu'il portait à tous les travaux de son maître -quitte à vilipender, plus tard, celui qu'il avait littéralement adoré- que Gracián se révéla à lui. Recherchant Schopenhauer, il trouva ce singulier jésuite espagnol, qui manifesta "dans l'expérience de la vie une sagesse et une perspicacité auxquelles il n'est rien de comparable aujourd'hui" (2); jugement dont témoigne une note destinée à une Intempestive inachevée, et datée de 1873, soit deux années après la seconde édition du Hand-Orakel de Schopenhauer (Leipzig, 1871). Ainsi, Nietzsche, mais surtout l'auteur du Monde, dont on sait toute l'influence qu'ils exercèrent sur la pensée contemporaine, attirèrent indirectement l'attention sur l'oeuvre oubliée, et pourtant si "moderne", de Baltasar Gracián.

Attribuer de la sorte le mérite exclusif de cette redécouverte au pessimiste de Francfort et au visionnaire de Zarathoustra, c'était tout de même, quel que pût être le mérite de ces derniers, ignorer la fortune qu'avait connue, plus tôt, Gracián en France et les traces qu'il put y laisser; c'était oublier, en outre, que Gracián était parvenu en Allemagne, précisément, mais aussi en Angleterre, en Italie, en Pologne, et ailleurs encore, par l'intermédiaire d'une traduction française, due à Nicolas-Abraham Amelot de la Houssaie, décidément vouée à une jolie carrière publique. Avant d'avoir impressionné

(1) MOREL-FATIO (A.) Gracián interprété par Schopenhauer. In: Bulletin hispanique. Bordeaux, vol. 12, 1910, p. 380.

(2) NIETZSCHE (F.) Fragments posthumes. Cité par BOUILLIER

(V.) Baltasar Gracián et Nietzsche. In: Revue de littérature comparée. Paris, vol. 6, 1926, p. 383.

si fortement Schopenhauer et Nietzsche, Gracián marqua, plus discrètement il est vrai, à des degrés variables, mais de manière peu discutable, des auteurs tels que La Rochefoucauld -à qui Madame de Sablé traduisait l'écrivain espagnol- La Bruyère, voire Corneille. Certes, le dramaturge ou les moralistes français ne retinrent point, de Gracián, ce que reconnurent en lui Schopenhauer, puis Nietzsche. Ils virent surtout dans l'écrivain du Siècle d'Or, un peintre désabusé, desengañado, de la vie à la cour, comme put l'être, d'ailleurs, l'auteur des Caractères. C'est, en somme, sur la littérature de cour, qu'illustre l'Oráculo manual, que se porta leur attention. C'est pourquoi aussi, l'Homme de cour, dans la version de qualité qu'en donna, en 1684, Amelot de la Houssaie, connut une si grande fortune, au point d'être constamment rééditée, jusque vers 1750.

Gracián ne bénéficia pas seulement, en France, de la vogue de la "littérature de cour", mais il s'inscrivit aussi dans ce qu'Alexandre Cioranescu appela "l'hispanisme classique". En effet, ce "Siècle de Louis XIV" -qui fut aussi, en l'occurrence, et pour ce qui nous concerne, celui de Louis XIII- que Voltaire envisageait comme l'âge d'or de la culture française, dut quelques-unes de ses plus prestigieuses manifestations à des courants étrangers, italien d'abord, puis espagnol. Les milieux lettrés, en particulier à la cour de Louis XIII, indépendamment des vicissitudes politiques et de l'opinion générale, on ne peut plus fluctuante, témoignèrent d'une ouverture, qui ne se répètera plus guère dans de telles proportions, au monde espagnol. C'est ainsi que gens de plume et hommes de cour entreprirent, avec le secours de professeurs venus de l'autre versant des Pyrénées, ainsi que de manuels et grammaires dont l'édition fleurit, l'apprentissage de la langue espagnole, qui donna ainsi lieu à d'infinies discussions et à de plaisantes dissertations sur les vertus et mérites comparés des deux idiomes. Les résultats, il est vrai, ne se montrèrent pas toujours à la mesure des efforts prodigués: les traducteurs avaient encore de beaux jours devant eux. Les connaissances linguisti-

ques n'avaient pas atteint, en effet, un niveau tel qu'on eût pu aisément se passer de leurs industriels services. La littérature castillane, dont le flot ininterrompu se déversait ainsi sur la France, passait donc par le relais -et par le filtre- indispensable des officines de traducteurs, lesquels mettaient en "françois", avec une incomparable vélocité, romans de chevalerie, oeuvres plus littéraires -le Don Quichotte en tête- livres dévots ou mystiques, traités philosophiques, recueils de miscellanées...

Alors que ce mouvement avait déjà atteint son apogée et que ses manifestations commençaient à s'atténuer doucement, profitant tout de même de l'entraînement général, en 1684, sortit des presses de la Veuve Martin, à Paris, la traduction de l'Oráculo manual, par Amelot de la Houssaie, intitulée l'Homme de cour. Cette version, déjà, dans son esprit et dans sa forme, était "classique", et Amelot, comme tous les traducteurs de Gracián qui l'avaient précédé, s'était efforcé d'"épurer" le texte, d'en éliminer, autant que faire se pouvait, les scories baroques, les disgracieuses excroissances. L'Homme de cour, cependant, ne paraissait point suffisamment français encore. Un jésuite, grammairien, fin lettré, connaisseur profond des lettres italiennes et espagnoles, le Père Dominique Bouhours, admiratif devant le génie de Gracián, mais scandalisé par le vêtement dont il l'affublait, s'en prit moins, au fond, à son confrère espagnol, qu'à Amelot de la Houssaie. Leur débat apparaît à présent comme une pièce centrale à verser au volumineux dossier -qu'Alexandre Cioranescu, dans une somme incomparable d'érudition et de jugement, a entrepris récemment de rouvrir (1)- du sang hispanique qui circule dans les veines de la France classique. A cette confrontation participa d'ailleurs la corporation des traducteurs tout entière; et nous verrons quelle eau elle apporta au moulin français.

(1) CIORANESCU (A.) Le Masque et le visage: du baroque espagnol au classicisme français. Genève; Droz, 1983.

En définitive, malgré les critiques de Bouhours, Amelot parvint sans doute à "acclimater" Gracián en France; le succès de sa traduction trouve en grande partie son explication dans cette habile "francisation". La fortune, précisément, de l'Homme de cour et, dans une moindre mesure, des autres oeuvres de l'écrivain espagnol éditées en France, nous avons tenté de la mesurer de manière un peu plus précise, par le biais d'une entreprise de repérage bibliographique. Les résultats permettront peut-être d'envisager de façon plus nette l'importance qu'il convient d'accorder à la présence de Gracián dans la culture française classique.

Ainsi, après une brève évocation de la carrière de Gracián (I), et une présentation non moins succincte de son oeuvre (II), nous examinerons quelques traits de l'"hispanisme classique" au Grand Siècle, contexte indispensable à la compréhension de l'introduction en France du jésuite aragonais (III). Il nous faudra ensuite rappeler de quelle manière l'oeuvre de Gracián fut perçue par ses contemporains, dans notre pays. L'attitude du Père Bouhours, s.j., semble, à cet égard, exemplaire. Elle retiendra notre attention (IV). Mais Gracián influença aussi bien d'autres écrivains du XVIIème et du XVIIIème siècles, avant d'être sévèrement critiqué dans les années 1750 et condamné à l'oubli du XIXème siècle (V). Il va sans dire que le rôle qu'il put jouer indirectement chez nous, Gracián le dut à ses traducteurs. Il sera intéressant, dès lors, d'envisager de quelle manière ils comprirent leur auteur, et de quelle façon ils s'employèrent à "servir" ses oeuvres (VI). Enfin, on considérera le succès de Gracián d'un point de vue non plus littéraire, mais "éditorial", en faisant porter notre attention sur les libraires et les différentes éditions issues de leurs officines (VII). Quant à la seconde partie de notre travail, moins ample, davantage technique, elle sera consacrée au recensement bibliographique de toutes les éditions en langue française connues de Baltasar Gracián.

PREMIERE PARTIE

APPROCHE HISTORIQUE

Un jésuite mélancolique

La vie de Cervantes semble être née de l'imagination enflammée, débridée, de quelque auteur de romans de chevalerie ou d'aventures épiques: voyageur, soldat, blessé à la poitrine à la bataille de Lépante, prisonnier, esclave durant cinq années, auteur de quatre tentatives d'évasion, l'auteur de Don Quichotte ne ressemble à rien à un homme de cabinet. Guère paisible non plus, l'existence de Calderón de la Barca: il prit part, tout comme Cervantes, à des faits d'armes, parcourut l'Italie et les Flandres, fut accusé, avec ses deux frères, d'homicide, engendra un illégitime descendant, avant d'être ordonné prêtre, sur le tard. Fort singulier religieux également, en vérité, que Lope de Vega, aux amours tumultueuses, aux relations périlleuses, aux liaisons dangereuses, condamné à l'exil en raison de trop impétueux sentiments, conduit à enlever celle qui allait devenir sa première épouse, n'abandonnant point ses exploits après qu'il eut reçu les ordres.

Baltasar Gracián, en revanche, ne réserve au biographe aucune surprise de cette nature. Point de turpitudes, point de coupables manquements au second vœu; l'existence paisible, en somme -à quelques épisodes près- d'un disciple érudit de saint Ignace de Loyola, assombrie à peine par la jalousie de ses pairs, moins talentueux, et les tracasseries de vigiliants supérieurs, lesquels ne voyaient assurément pas d'un bon oeil qu'un de leurs fils écrivît et publiât sans en avoir reçu l'autorisation, des ouvrages somme toute assez peu religieux, les attribuât-il même à un frère imaginaire, pré-nommé Lorenzo.

Baltasar, donc, est né à Belmonte, non loin de Calatayud, le 8 janvier 1601 (1), dans une famille aragonaise, d'un père médecin, le licenciado Francisco Gracián, et d'Ángela Morales. L'enfance de Baltasar dut être empreinte d'une profonde religiosité, à telle enseigne que tous les enfants nés de l'union d'Ángela Morales et de Francisco Gracián entrèrent dans les ordres. Ainsi, Magdalena se fit carmélite, Felipe franciscain, tout comme Raimundo, déchaux. Précisons d'emblée que nous ne connaissons point de Lorenzo qui eût pu endosser les écrits compromettants de son frère Baltasar.

Celui-ci, très jeune, est envoyé à Tolède, où il vit en compagnie de son oncle, Antonio Gracián, aumonier de San Pedro de los Reyes. Alors qu'il n'est âgé que de dix-huit ans, en 1619, Baltasar entre dans les rangs de la Compagnie de Jésus. Il entame alors ses études au collège de Tarragone et prononce ses premiers voeux en 1621. Après cette cérémonie, il est transféré au collège de Calatayud et rentre donc au pays. On l'y dispense, purement et simplement, des études latines, auxquelles il avait dû se livrer avec ferveur dès son séjour à Tolède, sous l'autorité bienveillante de son oncle.

Quant aux études de théologie, elles débutent en 1623, à Saragosse et se poursuivent durant quatre années, au cours desquelles le jeune jésuite se distingue par une vie probablement exemplaire. "Su comportamiento espiritual e intelectual debio ser perfecto, por quanto es escogido por sus superiores para realizar obras y encomiendas de especial confianza", écrit Evaristo Correa Calderón (2). On peut donc penser, en toute légitimité, que le respect du voeu d'obéissance demeure alors sans faille; il n'en sera pas toujours ainsi.

(1) Les éléments biographiques que nous présentons sont empruntés, pour la plupart, à Evaristo Correa Calderon, dans: GRACIAN (B.) El Criticón, edición, introducción y notas de Evaristo Correa Calderón. Madrid; Espasa-Calpe, 1971, vol. 1, p. VII - XCII.

(2) CORREA CALDERON (E.) Introducción, p. VIII.

Notons aussi que, dès cette époque des études de théologie, les supérieurs de Gracián, formés, il est vrai, à l'étonnante école ignatienne des Exercices spirituels, paraissent avoir perçu, en fins psychologues, les traits dominants du caractère, de la personnalité de notre auteur -la mélancolie, le pessimisme- qui s'exprimeront dans ses écrits et qui feront qu'un Schopenhauer reconnaitra en Gracián une sorte de frère. En effet, le père recteur du collège de Saragosse, après avoir noté, à côté du nom de Gracián: "ingenium bonum et judicium... bonus in litteris profectus", n'omet point de préciser que le jeune homme est "cholericus, sanguineus". Ce jugement porté sur Gracián par ses supérieurs ne variera guère et, au fil des ans, reviennent, sempiternelles, de semblables formules: "biliosus, sanguineus", "biliosus, melancholicus", "naturalis complexio colerica, melancholica". De telles expressions doivent, bien sûr, être maniées avec prudence; cependant, ainsi que le souligne Correa Calderón, "aunque estas etiquetas simplísimas, sin matices, no sean suficientemente expresivas, puede deducirse que sus superiores le juzgaban como un temperamento sanguíneo, irritable, pesimista, con cierta tendencia al aislamiento" (1).

Ayant prononcé les vœux mineurs en 1627, Gracián est de retour à Calatayud, où il enseigne la grammaire latine pendant trois ans. C'est à Valence qu'il subit la troisième "probation". Puis, rapides, les changements de collèges se succèdent. Dans divers établissements de la Compagnie, Gracián professe tour à tour la théologie morale et la philosophie, avant de prononcer ses vœux définitifs en 1635. C'est l'année suivante que Gracián est nommé au collège de Huesca, où il fera une rencontre capitale, celle de don Vincencio Juan de Lastanosa y Baraiz de Vera; l'amitié que se témoigneront les deux hommes ne passera point.

(1) CORREA CALDERON (E.) Introducción, p. IX. - Sans doute Gracián se prêterait-il assez bien à une étude de type caractérologique, du genre de celle qu'entreprit P. Mesnard à propos de Diderot.

La personnalité exceptionnelle de Lastanosa mérite qu'on s'y arrête un instant. Numismate, collectionneur, mécène, érudit, éditeur de certaines oeuvres de Gracián, grand seigneur que tout favorisait -la naissance, la fortune, la stature intellectuelle- Lastanosa représentait, en somme, "una figura señera de la cultura aragonesa de su tiempo" (1), et vivait dans un magnifique palais, situé dans la même rue que le collège de la Compagnie de Jésus. Cette demeure, nouveau *Museion*, abritait, en vérité, une bibliothèque, fameuse par la richesse de ses collections, un musée orienté vers les sciences naturelles, un cabinet de physique -dont les commentateurs se plaisent à souligner l'importance- un ensemble d'oeuvres d'art, admirable dit-on, ainsi que, bien entendu, des monnaies, étudiées, par celui-là même qui les avait rassemblées, dans deux ouvrages dont Brunet, déjà, soulignait la rareté (2): Museo de las medallas desconocidas españolas, un in-4° publié à Huesca en 1645, chez J. Noguez et Tratado de la moneda jaquesa, Zaragoza, 1681 (3). Ce temple des Muses avait été édifié dans un grand parc, à la beauté duquel veillaient jalousement huit jardiniers français et dans lequel s'épanouissaient, comme de juste, des statues antiques (4). Il est à peine besoin de préciser que, pour satisfaire la libido sciendi de l'érudit, un jardin botanique y avait été aménagé, réunissant les fleurs et les plantes les plus exotiques qu'on pût trouver. Consacrés à la flore, les lieux n'ignoraient point, cependant, la faune. Dans le petit parc zoologique que Lastanosa avait mis en place, on trouvait, paraît-il, un lion, un tigre, un léopard, un ours,

(1) CORREA CALDERON (E.) Introducción, p. XI.

(2) BRUNET (J.-C.) Manuel du libraire et de l'amateur de livres... 5ème éd. Paris; F. Didot, 1862, t. 3, col. 868.

(3) Ces deux ouvrages de Lastanosa sont possédés par la Bibliothèque nationale et portent, respectivement, les cotes J. 5084 et *E. 529.

(4) Descripción de las antigüedades y jardines de D. Vinc. Juan de Lastanosa; escribilla el solitario [Juan-Fr. Andrés de Urtarroz] .- Caragoça, 1647; in-8°. [Brunet, col. 868].

ainsi que deux autruches; animaux qui durent fort impressionner les hôtes du maître de maison.

Car, on l'imagine, Lastanosa ne vivait point en solitaire, retiré parmi les merveilles de la nature qu'il avait suscitées ou rassemblées, au milieu des trésors de la culture qu'un zèle infatigable avait réunis. L'érémisme, fût-il luxueux, n'était point son affaire. Et, si nous avons fait allusion, plus haut, au Musée alexandrin, c'est bien parce que la vie intellectuelle dont témoignaient Lastanosa et les amis qu'il recevait en permanence, devait évoquer l'effervescence des recherches menées dans la bibliothèque-université de l'époque hellénistique.

Don Juan, donc, tenait "salon", si l'on peut ainsi s'exprimer, assisté de son frère, Orencio, chanoine de la cathédrale et recteur de l'université de Huesca, qui vivait sous le même toit. Quotidiennement, les lettrés se réunissaient autour du mécène. Des Français, même, frappèrent -et on leur ouvrit- parmi lesquels le duc Gaston d'Orléans, hispaniste fervent, semble-t-il, qui passa un mois entier chez Lastanosa et qui, en signe de reconnaissance, de retour au pays, fit parvenir à son hôte divers objets qui vinrent enrichir sa collection.

Il nous faut tenter d'imaginer le bouillonnement intellectuel que devait connaître le cercle de Lastanosa, une activité et tout un environnement qui furent certainement déterminants dans la formation de Gracián. Correa Calderón le suggère: "Quizá la pasión intelectual de Gracián se hubiese iniciado desde hacía bastantes años, pero es posible que el choque con estas gratísimas sorpresas decidiese definitivamente su vocación de escritor" (1). Gracián fait la connaissance de don Juan de Lastanosa en 1636 et, en effet, dès l'année suivante -coïncidence?- sort des presses son premier ouvrage, El Héroe (1637).

(1) CORREA CALDERON (E.) Introducción, p. XIII.

Le livre paraît sous le nom de Lorenzo Gracián, pseudonyme, si l'on veut, mais on ne peut plus transparent. La Compagnie a, bien entendu, tût fait de s'aviser que le Père Baltasar est responsable de cet essai, et qu'il n'a pas cru bon de solliciter, comme il en avait cependant le devoir, la permission des autorités ecclésiastiques. Le tempérament quelque peu rebelle de Gracián commence à se manifester. Mais, outre les procédés un rien cavaliers au regard de l'orthodoxie jésuite, auxquels on vient de faire allusion, Gracián avait bien pire à se reprocher. Confesseur, il avait en effet donné l'absolution à un religieux ayant appartenu à l'ordre et qui s'était rendu coupable de péchés charnels; en outre, comble de la disgrâce, Gracián avait élevé, pas moins, le fils né des ardeurs de son confrère.

L'auteur du Héroe est néanmoins nommé confesseur du vice-roi de Navarre, don Francisco Carafa, qu'il accompagne à Madrid en 1640. Il se lie d'amitié avec le souverain et fait l'apprentissage de la cour de Philippe IV, dans ce qu'elle pouvait avoir de brillant, certes, de riche, mais aussi dans ses aspects les plus factices et, finalement, les plus méprisables. Gracián compose El Político et y réunit la matière de l'Oráculo manual. A la fin de cette même année, on retrouve Gracián à Saragosse, où il assiste spirituellement le vice-roi dans la maladie qui le frappe. Il fait paraître El Político Don Fernando, qu'il dédie à son protecteur et ami. Lastanosa publiera une seconde édition de ce livre, à Huesca, en 1646. Vers le milieu de 1641, Gracián est de retour à Madrid.

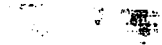
Il connaît, à la cour, un vif succès, que lui vaut non pas sa qualité de littérateur, mais ses vertus d'orateur sacré, de prédicateur. Saint Jean Bouche d'Or madrilène, sa popularité est très grande, et notre bon père est tenu, certains jours, de prêcher à deux reprises, tant sont nombreux les habitués de la cour qui désirent entendre sa parole, anxieux de s'abreuver à une source aussi réputée, mais que l'architecture des lieux contraint à demeurer hors de l'église, toujours

trop petite -aussi vaste soit-elle- où Gracián exerce ses talents. Que le jésuite excellât dans l'art de prêcher, il est aisé de s'en convaincre, si l'on se souvient qu'il maîtrisait parfaitement la rhétorique classique. Cette dernière se trouve précisément au coeur de l'un des ouvrages les plus déroutants de Gracián, que l'on est même en droit, au jugement de son plus récent commentateur, de considérer peut-être comme le livre essentiel du religieux, Agudeza y arte de ingenio (1), lequel paraît, à Madrid, en 1642 (avant de connaître, seul parmi tous les textes de Gracián, une seconde version, qu'éditera Lastanosa, six années plus tard).

Prédicateur adulé, Gracián réunira, bien plus tard encore, certaines de ses homélies -probablement profondément retravaillées- sous le titre de Comulgatorio, unique livre qu'il signera de son nom véritable et en sa qualité de père jésuite, avec la bénédiction des autorités. Nous aurions là, selon Benito Pelegrín, un remarquable exemple de l'usage tout jésuitique de la casuistique, laquelle, "bien ordonnée, commence par soi-même". En effet, le religieux appose son prénom véritable sur le Comulgatorio, soumettant "à la censure un livre ecclésiastique qu'elle ne peut qu'approuver, tandis que le frère Lorenzo, officiellement laïque, peut continuer à publier des ouvrages dont le moins qu'on puisse dire, politiques, machiavéliques, esthétiques, est qu'ils n'ont pas un rapport évident avec la religion, qu'il n'y a donc pas lieu de les soumettre à la censure. La main droite ignore ce que fait la main gauche (...) Lorenzo n'est pas Baltasar et cette réserve, bien jésuitique, est cette part d'ombre défensive qui permet les accommodements avec le ciel, qui permet de surmonter la contradiction déchirante entre les exigences sévères de la règle religieuse et l'irrésistible vocation de l'écrivain" (2).

(1) PELEGRIN (B.) Introduction. In: GRACIAN (B.) Art et figures de l'esprit = Agudeza y arte de ingenio, trad. de l'espagnol, introd. et notes de Benito Pelegrin. Paris; Seuil, 1983, p. 10 et suiv.

(2) PELEGRIN (B.) Art et figures de l'esprit, p. 51.



A l'apostolat littéraire, il est d'autres limites encore, d'autres freins que le règlement. La vie et l'histoire se chargèrent de tirer le père hors de son cabinet, de lui faire abandonner la plume et de le jeter dans la mêlée. Les événements vont se succéder, qui nous feront voir en Gracián "un hombre de carne y hueso, que se preocupa de lo humano, que participa en la candente actualidad" (1). En 1642, c'est la guerre et la sécession de la Catalogne. Gracián écrit des lettres, dans lesquelles il propose des solutions au conflit, suggestions dont personne, d'ailleurs, ne tient compte. L'année suivante, le prêtre se trouve à Tarragone, sur le front. La ville subit, en septembre, l'assaut des troupes françaises. Bien que malade, Gracián organise l'aide humanitaire apportée par la Compagnie de Jésus. Plus tard encore, en 1646, le père Baltasar doit délaissier ses activités littéraires et revêtir l'étole, pour apporter, sur le champ de bataille, les secours de la religion aux mourants. Le jésuite est en effet désigné pour accompagner, parmi d'autres aumoniers, l'armée appelée à voler au secours de Lérida, occupée par les Français. Possédé par le démon de l'écriture, Gracián rédige toutefois, en ces heures singulières, une lettre dans laquelle il conte, à un confrère, les péripéties de la bataille et évoque sa propre action parmi les guerriers, les confessant et les exhortant au combat, avec un tel enthousiasme que les soldats virent en lui le "père de la victoire, el padre de la victoria".

Mais ce ne sont là, cependant, que de brèves parenthèses actives, rapidement refermées, dans la vie, essentiellement intellectuelle, de notre auteur et prédicateur. S'il est nommé en 1644 à Valence afin qu'il s'y repose de sa maladie, Gracián ne renonce point à gravir les marches de la chaire, du haut de laquelle, succombant à la tentation de l'artifice poétique, cultivant une fleur de rhétorique que d'aucuns jugèrent quel-

(1) CORREA CALDERON (E.) Introducción, p. XVI.

que peu malodorante, le prêtre annonce la lecture, à l'occasion de son prochain sermon, d'une lettre adressée... de l'enfer! C'en est trop, assurément. Une âme pieuse dénonce Gracián à ses supérieurs, et le baroque orateur doit, publiquement, se rétracter. De cet incident date, semble-t-il, l'animosité que Gracián manifestera à l'égard des Valenciens, notamment dans le Criticón, suscitant, par contre-coup, un violent pamphlet dirigé contre notre auteur.

En 1646 paraît, à Huesca, où Gracián vient d'être renommé, le Discreto. Dès l'année suivante est imprimé l'Oráculo manual, oracle portatif, selon le titre que donna à l'oeuvre don Juan de Lastanosa. De cette date -1647- jusqu'en 1651, Gracián exerce les fonctions de professeur, dans divers établissements jésuites de la région aragonaise. La première partie du seul roman de notre auteur, El Criticón, est livrée à la curiosité d'un public dont les intentions n'étaient pas forcément toujours charitables, en 1651, sous le nom de plume de García de Marlones, quasi anagramme, aussi peu mystérieux que possible, de Gracián y Morales. L'artifice est évidemment aussitôt repéré par les perspicaces censeurs de la Compagnie, lesquels s'émeuvent de l'insistance coupable avec laquelle un enfant de saint Ignace, ayant professé solennellement la soumission, et même l'obéissance inconditionnelle à Sa Sainteté le pape -c'est le quatrième voeu, propre aux jésuites, perinde ac cadaver- persévère dans des oeuvres dont la piété n'apparaît point comme le trait dominant. Dès lors, la tension est croissante; se développent animosité, rancoeurs, jalousies. La Compagnie prend, en 1652, la décision d'interdire à Gracián toute publication, de quelque nature qu'elle soit, ce qui n'empêche évidemment point son alter ego, Lorenzo, de livrer, l'année suivante, la seconde partie du Criticón, en même temps que Baltasar soumet aux autorités, peut-être pour apaiser l'ire qu'il avait suscitée, le Comulgatorio. Sous le nom de José Alfay, Gracián livre au public, en 1654, une anthologie de Poesias varias de grandes ingenios, textes que l'on re-

trouve, de manière très significative, cités dans Agudeza y arte de ingenio, comme représentatifs des goûts littéraires de l'auteur. Les années 1655 et 1656 se caractérisent par leur tranquillité. Gracián enseigne l'Écriture Sainte à Saragosse et compose la troisième et dernière partie du Criticón, qui paraît en 1657, signée, comme de coutume, par Lorenzo. Le 6 décembre 1658, Gracián passe de ce monde au Père. Il a cinquante-sept ans.

II

Du pessimisme tempéré au désespoir métaphysique

Plus que toute autre, la pensée de Gracián se montre rebelle à l'effort d'exposition du commentateur; toute tentative de résumé se trouve, par avance, vouée à l'infortune. La forme, non moins que le fond, indissociables chez lui, liés de la manière la plus intime, se dérobent et font échec à l'entreprise de systématisation, au dessein réducteur du scribe. La plupart des livres du jésuite aragonais sont, en effet, composés de textes courts, de maximes, d'aphorismes parfois; fragments lapidaires qui peuvent emprunter la forme d'un dialogue, d'une satire, d'une lettre ou d'un apologue; éléments qu'il serait extrêmement difficile, à supposer d'abord que l'entreprise fût entièrement légitime, d'organiser, afin d'en offrir un exposé satisfaisant pour l'esprit. L'ordre gracianien n'est assurément pas l'ordre des raisons et, quoique contemporain de Descartes -El Héroe est de la même année que le Discours de la méthode (1637)- Gracián reste fondamentalement espagnol, et baroque.

Lorsque, vers la fin de sa vie, l'écrivain renonce à cet art de la maxime, c'est pour écrire un roman allégorique, le plus grand de tous les temps, au jugement, exempt de toute tiédeur, de Schopenhauer. Là encore, la clé ne se trouve point

à portée de main. Deux styles, donc, également hostiles à la conceptualisation et à la présentation analytique; deux genres littéraires qui renvoient à des "stades" très différents de la pensée de Gracián. En dépit des obstacles, innombrables, il faut néanmoins tenter d'en donner une idée, fût-elle approximative, fût-elle, dans sa prétention à refermer un livre peut-être inachevé, abusive.

A l'origine de l'oeuvre tout entière de Gracián, en son coeur même, se trouve un postulat métaphysique ou, du moins, une intuition fondamentale, que rejoint son expérience, existentielle dirions-nous, du monde. Gracián peut, en effet, être classé, si l'on nous permet de nous placer à un point de vue taxinomique, parmi les penseurs pessimistes. Il est à peine besoin de préciser qu'il ne s'agit point là, simplement, de caractérologie, à la Le Senne; et si les supérieurs de Père Gracián jugeaient ce dernier bien mélancolique, il convient assurément de dépasser cette perspective, pour envisager un pessimisme philosophique, ou métaphysique, lequel ne consiste pas seulement à envisager le cours des choses de manière plutôt "sombre", "négative", mais rejoint des conclusions intellectuelles tout à fait radicales.

Ainsi, à l'encontre d'un Leibniz, représentant κατ' ἔξοχόν de l'optimisme philosophique, qui estimait que le monde voulu par Dieu était nécessairement le meilleur des mondes possibles, et à la manière de Candide, pourfendeur de la théodicée leibnizienne, ou encore de Schopenhauer, Gracián jugeait qu'il eût mieux valu que l'univers n'existât point, que l'homme ne fût point contraint de subir, enchaîné comme Prométhée, le bagne de la vie.

On trouve, en effet, dans le Criticón, le dernier livre de Gracián, le plus amer aussi, des pages que l'on croirait sorties du Monde comme volonté et représentation, et que Schopenhauer dut savourer, si l'on ose dire en la circonstance, dans lesquelles le jésuite affirme, sans équivoque, que le

néant serait, au fond, préférable à cet univers de souffrances, à cette vallée de larmes dans laquelle les enfants pénètrent dès leur naissance, pour ne la quitter qu'à l'heure de leur mort (1).

Certes, nous rencontrons, dans le grand roman allégorique de Gracián la position extrême de l'écrivain, qui correspond aussi à son second style et, incontestablement, à une étape ultime de sa pensée. Si, s'agissant des ouvrages qui précèdent le Criticón, l'on peut néanmoins faire état, déjà, de

(1) Criticón, I, V: "C'est avec habileté, pour ne pas dire tromperie, que la nature en a usé avec l'homme pour le faire entrer dans ce monde, car elle machina de l'y jeter sans aucune espèce de connaissance, afin de prévenir toute objection. Il arrive dans l'obscurité et même à l'aveuglette; il commence à vivre sans sentir qu'il vit et sans savoir ce que c'est que la vie. Il devient un petit enfant, si puéril que la moindre babillole l'apaise s'il pleure, et qu'un jouet suffit à son bonheur. La nature semble l'introduire dans un jardin de délices, mais ce n'est qu'un bain de douleurs et de larmes; de telle sorte que, lorsqu'il ouvre enfin les yeux de l'âme, découvrant trop tard le piège, il se trouve engagé sans recours; il se voit plongé dans la fange dont il fut formé. Dès lors, que peut-il faire sinon y patauger, tâchant de s'en tirer du mieux qu'il pourra? Je suis persuadé que, sans cette fraude universelle, personne ne voudrait entrer dans un monde si trompeur, et que bien peu accepteraient la vie si on les avait prévenus auparavant de ce qu'elle était (...) Qui ne te connaît pas, ô vie, t'accorde, s'il le peut, son estime, mais l'homme averti préférerait passer du berceau à la tombe, du thalamus au tumulus. Un présage commun de nos malheurs, c'est que l'homme naît en pleurant, et même si le plus heureux tombe sur pieds, il entre en triste possession de la terre, et le clairon qui salue l'arrivée de l'homme-roi dans ce monde, n'est autre que celui de ses pleurs, signe que tout son règne ne sera que misères. Car, que peut bien être une vie qui commence au milieu des cris de la mère qui la donne et des pleurs de l'enfant qui la reçoit? Preuve que, s'il n'a pas la connaissance des malheurs qui l'attendent, il en a le pressentiment et que, s'il ne les conçoit pas, du moins il les devine". (Traduction de B. Pelegrin, dans: GRACIAN (B.) Manuel de poche d'hier pour hommes politiques d'aujourd'hui et quelques autres. Trad., introd. et notes de Benito Pelegrín. Paris: Editions libres Hallier, 1978, p. 9-10.)

pessimisme, il importe de relativiser cette affirmation, en précisant qu'il s'agit d'un pessimisme tempéré, nullement incompatible avec la tradition chrétienne et, plus généralement, biblique, que Gracián représente malgré tout, jusqu'à un certain point, en dépit du recours au pseudonyme et la perspective résolument "laïque" dans laquelle, d'emblée, il se situe. Le monde, certes, est mauvais, l'Ecclésiaste et Job ne cessent de le clamer; le Psalmiste lui-même, à ses heures, se lamente. La vie est souffrance et péché, mais la félicité est promise à ceux qui, par leur conduite exemplaire -et par la grâce du Père- auront mérité d'être appelés à partager l'existence bienheureuse des Elus. Ce pessimisme tempéré du christianisme, dans tous ses premiers livres, Gracián le transpose ou l'applique au monde de la cour, qu'il a personnellement connu et expérimenté. Redoutable entre tous, ce milieu exige que l'on s'en protège, que l'on se défende de ceux qui y vivent, au prix, peut-être, de pratiques jugées contraires à l'humanisme.

Et, de fait, si El Héroe, El Discreto, ou El Oráculo manual relèvent bien de la littérature de cour, nous sommes plus proches, en vérité, de Machiavel que du Cortegiano de Baldassare Castiglione (Venise, 1528), avec lequel débute toute une vague d'ouvrages consacrés au monde de la cour, et dont on trouve des exemples dans l'Europe entière -ne citons que, pour la France, l'Honneste homme de Nicolas Faret- durant deux siècles. De la même façon qu'à l'extraordinaire enthousiasme encyclopédique de Rabelais, admirablement résumé dans la très belle Lettre que Gargantua adresse à Pantagruel, succède la culture plus sceptique d'un Montaigne, dont la pédagogie, exprimée dans le chapitre des Essais consacré à l'"Institution des enfants" se veut davantage critique; ainsi, à la peinture fervemment humaniste de la cour comme incomparable milieu d'éducation et de culture, que propose Castiglione, ami de Bembo, entretenant le culte de l'"homme complet", s'opposent les descriptions du prince florentin et du courtisan madrilène. L'entourage princier n'est plus, chez Gracián, le milieu propice à la communion des esprits, unis dans l'amour

et la contemplation désintéressée du Beau, du Bien et du Vrai, adonnés tout entiers à la *καλο-κἀγαθία* ; la cour nous apparaît bien comme un microcosme, où toutes les imperfections et toutes les vilénies du monde se trouvent, pour ainsi dire, concentrées. Dès lors, dans ce milieu redoutable, chacun est appelé à se défendre, du mieux qu'il pourra. Aussi, "par le jeu social où le succès est l'enjeu, Gracián propose un art de la poudre aux yeux, une longue série de cartes, de règles, d'artifices, de feintes, de ruses, d'astuces, de subtilités, d'adresses, de tours, de coups, etc. Pour cela, il enseigne à paraître, affecter, montrer, cacher, dissimuler, occulter, chiffrer (coder, décoder, dirions-nous aujourd'hui), couvrir, découvrir, deviner, flairer, etc." (1).

Dans son premier livre, El Héroe (1637), que l'on pourrait rapprocher de ces traités composés ad usum delphini, Gracián se propose non seulement de broser le portrait du "grand homme" tel qu'il l'envisage, mais aussi de contribuer, de manière décisive, à sa formation politique et, jusqu'à un certain point, à son éducation. Les droits de la culture sont sans cesse affirmés, la supériorité de l'art sur la nature constamment proclamée; le temps béni de l'humanisme est néanmoins révolu; la lumière, qu'adulèrent Ficin et les néoplatoniciens florentins dans l'entourage de Laurent le Magnifique, pâlit, son éclat est terni; l'ombre, désormais, domine, et il n'est assurément plus question de s'exposer au trop violent éclat du jour. L'obscurité est recherchée, chérie. De manière on ne peut plus significative, le premier chapitre du premier livre de Gracián est entièrement consacré à l'"impénétrabilité du héros". Son devoir majeur est, bien entendu, de se connaître lui-même, de ne rien ignorer de son propre fonds, de ses faiblesses, mais aussi de ses atouts, et l'on découvre en divers endroits de l'oeuvre de Gracián, des pages consacrées, dans la tradition des philosophes moralistes de l'Antiquité, au *γνωθι σεαυτόν*.

(1) PELEGRIN (B.) Manuel de poche..., p. 32.

Mais, si le héros ne peut négliger d'entreprendre ce "dialogue de l'âme avec elle-même", selon le beau mot de Platon, il ne saurait cependant, d'aucune manière, faire connaître cette vérité à l'extérieur. Les lumières ne doivent éclairer que soi-même; de la vérité intime du héros, rien ne doit transparaître ou, du moins, la part la plus infime possible. La réserve, voire le mystère, se trouvent érigés en règle de comportement, en principe politique. "Que personne ne vous pénètre", conseille Gracián. Dès lors qu'il s'agit toujours de voiler, de masquer sa nature profonde, il importe, au premier chef, d'enfouir ses défauts; les laisser apparaître reviendrait à fournir à l'ennemi une arme dont l'usage se retournerait fatalement contre nous. Point de faiblesse donc, mais, en toute occasion, la force de caractère, qui consiste d'abord à se vaincre soi-même, avant de triompher d'autrui. Gracián, c'est bien vrai, "est dur, hautain, ironique (...) L'école des jésuites est celle de la dignité et de la force" (1). L'économie de sa propre personne, l'application exercée à ne point faire surgir ce qui doit demeurer occulte, s'accompagne d'un goût marqué de l'ostentation, d'un culte de la montre, de l'artifice, de la superbe. Ainsi, le héros, dit Gracián, doit cultiver les qualités "éclatantes", plutôt que celles qui ne brillent point, "pour provoquer chaque fois l'émerveillement du vulgaire devant une force qui semble inépuisable" (2). En imposer, donc, et n'omettre jamais de renouveler, régulièrement, les manifestations qui valent au héros l'admiration des courtisans et de la plèbe.

Il faut reconnaître cependant que, même si l'on voit en Gracián "quelque chose peut-être comme le Machiavel de la vie pratique" (3), le jeu subtilement dialectique du

(1) GOURMONT (R. de). Le Chemin de velours. 8ème éd. Paris: Mercure de France, [s.d.], p. 18.

(2) HAZARD (P.). A la recherche de l'homme nouveau: le Héros selon Gracian. In: Les Nouvelles littéraires. Paris, 12 janvier 1935, n° 639, p. 1.

(3) GOURMONT (R. de). Op. cit., p. 17.

voile et de l'exhibition ostentatoire s'accompagne aussi de l'exercice de vertus et de qualités tout à fait positives, au regard de la morale commune, dans l'exposé gracianien desquelles il serait assurément abusif de discerner, toujours, quelque secrète ironie. Ainsi, le héros selon Gracián doit être pourvu de jugement et de finesse, de grandeur d'âme, de courage et de bravoure, de bon goût et savoir estimer les choses à leur juste valeur, exceller toujours dans le grand, ne point laisser passer sa chance, saisir le *καλὸς*, comme eût dit Aristote; en un mot, plaire à Dieu, au roi et au monde. En outre, affirme tout de même Gracián, pour être aimé, il n'est de meilleur moyen que d'aimer soi-même. On conviendra qu'il s'agit là d'un machiavélisme plutôt édulcoré. Faut-il vraiment n'y voir que prudence tactique, habile dissimulation, rusées concessions, pieux mensonges?

Voici donc dépeint ce héros, ce grand homme, excellent et habile à tous égards, que Gracián ne situe d'ailleurs pas forcément dans la sphère de la politique ou de l'art militaire, car le héros, c'est aussi, pour notre jésuite, celui qui se distingue dans l'exercice de la science, des belles-lettres ou des arts du Beau. Gracián va s'efforcer, à présent, de placer un nom et un visage sur ce portrait encore trop impersonnel, bref de s'attacher à un héros en particulier, grand et admirable entre tous, Ferdinand le Catholique, ce "maître en l'art de régner, le plus grand oracle de la raison d'Etat", inégalable modèle. "J'oppose un roi à tous les rois qui l'ont précédé, dit Gracián dans le français châtié du Père Joseph de Courbeville, et je le propose à tous les rois qui viendront après lui". L'exemple de Don Fernando, unificateur d'une Espagne morcelée, suffit à nous en convaincre: rares sont les hommes appelés à être des héros; combien d'Alexandre l'humanité a-t-elle connu? Du moins peut-on s'efforcer d'approcher un aussi magnifique idéal, de cultiver, à un moindre niveau, les vertus héroïques. C'est donc, sinon au prince, aux hommes de cour que Gracián s'adresse après avoir achevé le panégyrique du Político Don Fernando el Católico.

Ainsi paraît, en 1646, El Discreto, titre que le traducteur français renonça sagement à rendre dans sa littéralité, préférant à un Discret qui eût décidément paru par trop peu éloquent, un Homme universel s'approchant, programmatiquement au moins, de l'honnête homme français, tel que le Maître de Claville, par exemple, lecteur attentif de Gracián, le concevait, dans son Traité du vrai mérite de l'homme. Nous retrouvons, dans le Discreto, nombre de préceptes déjà formulés au fil des chapitres du Héroë, présentés, cette fois, sur un registre littéraire plus varié. Les idées, donc, exposées dans l'Homme universel, paraissent familières au lecteur des précédents livres de Gracián. L'écrivain, à nouveau, recommande le secret -ne rien laisser échapper de ce qu'on est vraiment-encourage l'observation et l'analyse de l'entourage, à des fins quasi stratégiques, vante la prudente attente du moment opportun, le choix pertinent et décisif et, in fine, l'art de se faire espérer ou, éventuellement, regretter. Dans la veine de la littérature de cour, Gracián consacre aussi de fortes pages au "savoir propre de l'honnête homme dans le commerce du monde", où se trouve soulignée la part fondamentale que revêt la conversation dans la culture du temps, toute disposée à la civilité, à l'urbanitas.

Mais le sommet, si l'on peut dire, de l'apport de Gracián à cette litteratura de corte est assurément constitué par l'Oráculo manual, qu'Amelot de la Houssaie traduisit sous le titre de l'Homme de cour. Au fil des pages de l'Oráculo surgissent à nouveau, marqués par la pointe, l'agudeza, du génie gracia-nien, des thèmes déjà abordés antérieurement, subtiles variations sur des airs désormais bien connus, qui constituent la musique de l'écrivain espagnol. L'Oráculo apparaît, d'une certaine manière, comme un résumé, un digest dirait-on à présent, de la pensée de Gracián. Et, de fait, de nombreuses maximes de cet ouvrage proviennent directement de l'Héroë ou du Discreto, non sans avoir subi préalablement, à nouveau, l'épreuve de l'écriture, du travail stylistique, pour sortir transformées par l'alchimie artistique. Ainsi s'agit-il de "phrases

refaites, retouchées, adaptées à cette forme lapidaire qui n'était malheureusement pas celle des autres traités" (1), de telle sorte que la grande nouveauté de l'Oráculo tient essentiellement à la forme et non au fond, s'il est permis d'user de cette dichotomie par trop simplificatrice. Précisons encore que Gracián, les spécialistes de l'écrivain l'ont montré, est bien l'auteur de cette espèce d'"anthologie revue et corrigée", dont la compilation et mise en forme ne sauraient être attribuées à Lastanosa, comme on le fit parfois, et comme le faisait encore Schopenhauer dans le titre même de sa traduction.

Les idées exprimées, encore une fois, paraissent d'autant plus connues que le lecteur a pu les découvrir dans les livres antérieurs de l'écrivain du Siècle d'Or, et qu'elles rejoignent, en outre, de façon souvent frappante, tout un trésor de sagesse que les Anciens, déjà, avaient formulé. Il ne fait guère de doute que "tout aurait été dit dans les cent premières années des littératures si l'homme n'avait le style pour se varier lui-même" (2). La "nature humaine" est telle, invariable, immuable, que les analyses qu'elle peut nourrir et les observations dont elle est l'occasion, se reproduisent, de loin en loin, au fil des siècles. Et Gracián n'ignore rien de cette antique source, à laquelle il puise avec abondance, citant les Gentils aussi bien que les auteurs patristiques, faisant appel à la Bible, bien sûr, mais aussi à Sénèque, philosophe latino-espagnol, à Cicéron, Tacite et tant d'autres. Le génie de Gracián consista à frapper tout ce matériau divers de son propre sceau authentificateur, pour se l'approprier, de manière parfaitement légitime (3).

(1) LACOSTE (M.) Les Sources de l'Oráculo manual dans l'oeuvre de Baltasar Gracián... In:Bulletin hispanique. Bordeaux, tome 31, 1929, p. 94.

(2) GOURMONT (R. de). La Culture des idées. Paris:U.G.E., 1983, p. 25.

(3) BOUILLIER (V.) Notes sur l'Oráculo manual de Baltasar Gracián. In:Bulletin hispanique. Bordeaux, tome 13, 1911, p. 317.

Car les préoccupations du jésuite aragonais, non moins que métaphysiques, politiques ou éthiques, sont littéraires, rhétoriques ou poétiques, à la manière aristotélicienne. Le traité de l'Agudeza y arte de ingenio en porte le témoignage, et nous met en présence de ce qu'il y a, chez Gracián, de plus authentiquement espagnol et baroque: c'est, en somme, le saint des saints de l'Hispanidad qui nous est ouvert. "Dans ce livre, le style de l'Espagne du Siècle d'Or se recueille et se contemple, entouré de ses étalons-or, il fait oraison en dévidant la litanie de ses secrets d'atelier et de ses principes intimes" (1).

Sans doute est-ce, en dépit de son importance pour la compréhension de Gracián, parce qu'il est si profondément espagnol et si peu susceptible d'être taillé à la mesure du goût français, comme put l'être l'Oráculo sous la plume experte d'Amelot de la Houssaie, que l'Agudeza y arte de ingenio ne fut jamais traduite, ni en notre langue, ni en aucune autre d'ailleurs, avant 1983. L'auteur avait, en outre, illustré son ouvrage de rhétorique d'innombrables exemples, empruntés non seulement à la littérature espagnole, "classique" et "contemporaine", mais aussi aux lettres italiennes et portugaises, ce qui, surtout pour le dernier domaine cité, ne devait guère faciliter la transmission d'un tel ouvrage et son assimilation par une autre culture. Beaucoup de recherches, sans conteste, restent à accomplir sur ce livre, difficile entre tous, dont l'accès vient donc de nous être heureusement facilité par deux traductions parues simultanément.

Après avoir pris connaissance de l'Agudeza, on peut affirmer avec d'autant plus de sûreté que, "s'il est une caractéristique graciesque remarquable, c'est l'unité insécable de la forme et du fond: (...) la vie du style est style de vie" (2). C'est pourquoi, nous l'avons noté déjà, à deux styles

(1) FUMAROLI (M.) Préface. In: GRACIAN (B.) La Pointe ou l'art du génie, trad. par Michèle Gendreau-Massaloux et Pierre Laurens. Lausanne: l'Age d'homme, 1983, p. 10.

(2) PELEGRIN (B.) Art et figures de l'esprit..., p. 9.

différents, correspondent aussi deux stades de la pensée de Gracián. C'est par des maximes, des aphorismes presque, des textes courts, toujours, variés dans leur apparence, que le jésuite dépeint la vie de la cour, ses moeurs, et qu'il indique quelles sont les voies susceptibles d'être empruntées pour traverser le cours des choses et de la vie à moindres frais, conformément à ce pessimisme chrétien auquel nous avons fait allusion plus haut, et en accord aussi, il faut bien le dire, avec la pratique casuistique de la Société de Jésus, qui consistait à adapter à l'essentielle et insurmontable faiblesse humaine, toute sainteté mise à part, les principes d'airain d'une loi divine pratiquement inapplicable.

Si le pessimisme du Père Gracián, tel qu'il s'exprime dans le Discreto ou dans l'Oráculo, semble acceptable de la part d'un disciple de saint Ignace, modéré encore, retenu et, d'une certaine façon comme confiant, il n'en est plus de même dans le Criticón, le premier et dernier roman de Gracián, ample, immense, où s'exprime sans voile, l'amertume, voire le désespoir de l'auteur. Le Criticón, que l'on a pu définir comme "une Divine comédie baroque en prose" (1), et que l'on a volontiers comparé au Candide de Voltaire - ce dernier et Gracián auraient puisé à une même source, utilisé un même modèle arabe, le Philosophe autodidacte d'Ibn Tufayl - ainsi qu'aux romans pédagogiques (le Télémaque de Fénelon, l'Emile de Rousseau ou le Wilhelm Meister de Goethe) auxquels il aurait ouvert la voie (2); le roman de Gracián, donc, se veut la grande allégorie de la vie humaine à travers ses quatre âges: le printemps de l'enfance, l'été de la jeunesse, l'automne de l'âge mûr et l'hiver de la vieillesse.

L'oeuvre débute par un naufrage. Critilo, homme du monde, chérissant les subtilités et les délices de la pensée, ses

(1) CORREA CALDERON (E.) Cité par ALBORG (J.-L.) Historia de la literatura española: época barroca, 2a ed. Madrid: Gredos, 1974, vol. 2, p. 860.

(2) ALBORG (J.-L.) Op. cit., p. 860.

tourments peut-être aussi, est jeté sur les rives de l'île Santa Helena, et se trouve placé en contact avec son sauveur, modèle de ces êtres que le XVIIIème siècle appellera de "bons sauvages", Andrenio. Autant le premier ne vit que par la culture, l'artifice, autant le second est, fondamentalement, homme de la nature. Critilo entreprend, bien entendu, aussitôt, l'éducation d'Andrenio, il lui apprend à parler, avant de lui faire découvrir le monde et la vie. Une première étape conduit nos deux personnages à la cour, dont Andrenio expérimente la fourberie et la perversité. Au cours de la seconde partie, après un passage en Aragon et une visite de la bibliothèque-musée de Salastano -tout un chacun aura, bien entendu, reconnu don Juan de Lastanosa- Critilo et Andrenio se rendent en France, où, après avoir fait face à l'Hypocrisie, ils visitent un asile de fous. L'itinéraire de la troisième partie passe par Rome et s'achève, après moult épisodes, dans l'île de l'immortalité (1).

Toutes ces péripéties, extrêmement complexes et imbriquées les unes dans les autres, en dépit de la simplicité apparente de l'argument tel qu'il vient d'être résumé, nous sont contées dans un style auquel la littérature de cour gracianienne ne nous avait pas habitués; il en est même la négation, tout comme, sur le fond, le Criticón s'oppose au Héroe et à sa morale provisoire, pour parler comme Descartes. "Après le style concis, laconique et mystérieux de ses premiers traités, Gracián passe à un style qu'il appelle lui-même "asiatique", enflé, surchargé. Pratiquement sans transition, comme Nietzsche à un moment de sa vie, le jésuite brûle ce qu'il a adoré, brise ses idoles: Góngora, Quevedo, Salinas et beaucoup d'autres (...). Du clair-obscur, du "sfumato" élégant des premiers ouvrages, Gracián passe à la "philosophie au marteau", à la satire lapidaire, à coup de pierres" (2). La statue du héros, du grand

(1) ZAMORA (A). Gracián, Baltasar. In: BLEIBERG (G.) et MARIAS (J.) Diccionario de la literatura española, 4a ed. Madrid: Ediciones de la Revista de Occidente, 1972, p. 411.
(2) PELEGRIN (B.) Manuel de poche..., p. 44.

homme, est jetée à terre, les masques arrachés et le panégyriste de don Fernando tire désormais les ficelles de "marionnettes, de mannequins de Carnaval, pour un jeu de massacre ou un embrasement final". L'heure n'est plus aux demi-teintes, aux ironiques compliments, à l'entretien de fâcheuses illusions; "l'acharnement iconoclaste de Gracián, l'impitoyable ardeur avec laquelle il précipite une grande partie de l'humanité dans la Grotte du Néant débouche sur un pessimisme radical que prisait fort Schopenhauer, sur le nihilisme" (1).

Que le Père Baltasar Gracián, de la Compagnie de Jésus, publie, presque en même temps que Lorenzo Gracián proposait le Criticón, un recueil de méditations destinées à préparer et à accompagner la sainte communion, ne change sans doute rien de définitif quant à l'idée que nous pouvons nous faire de l'écrivain espagnol, quant à sa "vérité". Gracián dut probablement vivre de manière assez dramatique sa consécration sacerdotale et son appartenance à l'ordre de saint Ignace, déchiré entre la noirceur qui constitue la toile de fond de son roman et l'enseignement de lumière de l'Évangile.

On s'est efforcé, ici, de présenter de manière aussi succincte que possible, les grands traits de la pensée et les aspects les plus marquants des écrits de Gracián, si espagnols à tant d'égards, si représentatifs du Siècle d'Or. Bien que, portant, indélébile, la marque de son hispanité, cette oeuvre a, dans sa première "phase" au moins, sous son versant "civil" et courtisan, été connue très rapidement en France, puis, à travers notre pays, dans toute l'Europe. Dès 1645, un médecin ordinaire du roi, établi à Perpignan, traduit, pour mettre fin à son désœuvrement et pallier l'absence dramatique de compagnie féminine, l'Héroë, paru huit années plus tôt. Mais surtout, en 1684, Amelot de la Houssaie livre au public lettré sa version fameuse de l'Oráculo manual, qui connaîtra de

(1) PELEGRIN (B.) Manuel de poche..., p. 46-47.

très nombreuses éditions. La France était donc prête, sous réserve de certains accomodements, d'une relative adaptation aux exigences d'un "classicisme" en voie de formation, à recevoir la littérature espagnole et, parmi ses oeuvres, celles même qui paraissaient, à juste titre, les plus profondément hispánicas.

C'est que la France et l'Espagne entretenaient alors des relations étroites, que l'histoire des deux pays n'a plus connues depuis lors, faites tout à la fois d'attrait, de séduction, de concurrence et de rejet. L'Espagne et la France du XVIIème siècle se livraient ainsi une sorte de loyal combat, de "duel dont les enjeux sont l'hégémonie d'une langue, d'un style, d'une forme de culture sur le reste de l'Europe. Duel dont l'âpreté est d'autant plus vive que les deux partenaires sont catholiques et se réclament chacun à sa façon de la Réforme tridentine" (1).

Cette rivalité repose cependant sur une connaissance de l'autre, de sa spécificité, de sa différence, parfois irréductible. C'est ainsi que, du temps de Louis XIII et de son alliance avec la Maison d'Autriche, naît et se développe, en France, tout un courant d'hispanophilie, voire d'hispanomanie culturelle -sinon toujours politique- dont les manifestations seront innombrables et dans le sillage duquel s'inscrira Gracián "mis en françois" par Gervaise, Amelot et Courbeville. Il nous faut, à présent, décrire, sommairement, ce bouillon de culture hispanique, lequel contribua, au moins négativement, à l'établissement des canons du "classicisme", moins "pur" qu'on ne le dit parfois, "ayant eu le temps d'assimiler à sa propre forme des traits empruntés à l'Italie et à l'Espagne" (2).

(1) FUMAROLI (M.) Op. cit., p. 8.

(2) FUMAROLI (M.) Op. cit., p. 9.

L'hispanisme français au Grand Siècle

On évoque volontiers, depuis Voltaire, le "Siècle de Louis XIV", illustre entre tous, "le siècle le plus éclairé qui fut jamais" (1). Les temps glorieux de Philippe et d'Alexandre, qui virent surgir un Démosthène, un Platon, un Aristote; l'époque féconde de César et d'Auguste, qui valut à l'humanité l'oeuvre d'un Cicéron; l'âge, enfin, des Médicis, qui vit une si prodigieuse floraison artistique, ces trois siècles "où les arts ont été perfectionnés et qui, servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité, en vérité, à peine peuvent-ils soutenir la comparaison avec le "Siècle de Louis XIV", celui qui, peut-être, "approche le plus de la perfection". La démonstration de Voltaire vaut pour les sciences, pour la philosophie, qui n'a été "sainement" cultivée "que dans ce temps" (2), mais concerne aussi bien les arts -peinture, musique- que la littérature.

Et, sans doute, l'analyse ainsi menée contribua-t-elle dans une large mesure au renforcement du "classicisme" -si le terme ne se trouve point dans Voltaire, l'esprit est cependant là- auquel on a souvent prétendu réduire le XVIIème siècle. Age d'or de l'esprit, français par excellence, qu'un monarque et qu'un palais symbolisent, rebelle, dans sa pureté et son intégrité, à toute influence étrangère, à tout apport extérieur indigne de son excellence et de son éclat. Or, dans le domaine de la peinture, par exemple, on a pu montrer que les plus éminents ^{membres} de l'"école française" étaient peut-

(1) VOLTAIRE. Le Siècle de Louis XIV. In: Oeuvres historiques, éd. établie et annotée par René Pomeau. Paris: Gallimard, 1968, p. 616.

(2) VOLTAIRE. Op. cit., p. 617.

être ceux qui s'étaient davantage abreuvés à la source italienne et, plus particulièrement, romaine. Et, que fût devenue la littérature française, si elle n'eût point été placée, comme déjà un siècle auparavant, en contact avec la culture d'Italie? Mais, sans doute est-il, pour le classicisme français, une autre influence encore, plus déterminante, probablement, à bien des égards et à laquelle Voltaire, qui avait ses préjugés, ne fait guère allusion. Beaucoup d'historiens partageaient d'ailleurs, de ce point de vue, les idées et les ignorances du philosophe et s'efforcèrent de minimiser, voire de nier, l'importance des apports espagnols, puisque c'est de l'Espagne qu'il s'agit. Il fallut attendre le milieu du siècle passé pour que l'on reconnût enfin l'immensité de la dette que les contemporains de Louis XIII et, dans une moindre mesure, du "Roi Soleil", avaient contractée à l'égard de la culture espagnole. Il était certes fort délicat de nier qu'un Corneille, par exemple, eût, en composant le Cid, puisé son inspiration de l'autre côté des Pyrénées. De même, ne pouvait-on guère disconvenir que Molière, écrivant Dom Juan, eût connu Tirso de Molina. Mais, l'influence de l'Espagne sur la littérature française du XVIIème siècle ne se résume point, tant s'en faut, à ces exemples dont l'évidence s'impose à tous les esprits.

Sans doute conviendrait-il de parler, rigoureusement, de tout un mouvement d'hispanophilie, ou du moins d'hispanisme, du temps de Louis XIII, sans lequel le "Siècle de Louis XIV" n'eût point été, culturellement parlant, ce qu'il fut. De cette pénétration des choses espagnoles en France et du retentissement qu'elles y eurent, il serait aisé de fournir de multiples preuves et témoignages, et de suivre un chemin qui nous mènerait, au terme de vicissitudes diverses, bien au-delà de l'époque qui nous intéresse, d'emprunter "une voie (...) toute bordée de chefs-d'oeuvre, puisque le Cid, Don Juan, Gil Blas, le Barbier de Séville sont d'origine ou de couleur espagnole"⁽¹⁾.

(1) DOUMIC (R.) Etudes sur la littérature française, 5ème série. Paris: Perrein, 1906, p. 2.

Dès le XVIème siècle, mais avec beaucoup moins de force cependant que l'Italie, la culture espagnole s'introduisit et se diffusa en France, par le biais non seulement de la littérature de chevalerie, fort prisée, mais aussi sous l'espèce de romans divers, allégoriques ou pastoraux, sans oublier les ouvrages des moralistes. Ainsi, le père de Montaigne avait-il fait du Réveil-matin des courtisans, oeuvre d'Antonio de Guevara, évêque de Mondonedo, l'un de ses livres de chevet (1). Ce goût prononcé pour la littérature d'Espagne se trouve lié, bien entendu, à la prédominance politique et militaire de ce pays, au début au moins. "Nous lisons surtout les Espagnols parce que, sur terre et sur mer, ils étaient les plus forts, parce qu'ils remplissaient le monde du bruit de leurs entreprises belliqueuses" (2). Que la fortune tourne, que l'éclat de la puissance espagnole ternisse dès la fin du XVIème siècle (1598, traité de Vervins) importe assez peu, en définitive, tant il est vrai qu' "en vertu du principe de la vitesse acquise, qui opère ici comme en physique, le prestige subsiste quand même" (3). L'influence hispanique demeure, même si elle prend un tour assez différent, l'admiration faisant progressivement place à la raillerie.

Mais la mode espagnole connaîtra encore, en France, de beaux jours, à partir de 1615, date à laquelle les "deux grands luminaires de la terre" se rencontrèrent et s'unirent (4). On aura reconnu Anne d'Autriche et Louis XIII, à l'alliance desquels répond celle d'Elisabeth de Bourbon et de Philippe IV.

(1) MOREL-FATIO (A.) Etudes sur l'Espagne, première série. 2ème éd. rev. et corr. Paris: E. Bouillon, 1895, p. 27.

(2) MOREL-FATIO (A.) Op. cit., p. 27.

(3) MOREL-FATIO (A.) Op. cit., p. 33.

(4) La oposicion y conjucion de los dos grandes luminaires de la tierra, obra apacible y curiosa, en la cual se trata de la dichosa alianza de Francia y España, con la antipathia de Españoles y Franceses. Compuesta en castellano por el doctor Garcia y traduzida en frances por R.D.B. = L'opposition et conionction des deux grands luminaires de la terre. Oeuvre curieuse et agréable en laquelle il est traité de l'heureuse Alliance de France et d'Espagne et de l'antipathie des François et des Espagnols. Composée en Espagnol et mise en François par R.D.B. - A Rouen: J. Calloué, 1627.- In-12. [Foulché-Delbosc n° 1182].

Ces deux mariages princiers ne suffirent certes point à faire disparaître toute animosité entre les deux pays, et le docteur Carlos García, tout en se félicitant de rapprochements aussi éclatants, se doit de dissenter cependant, en contrepoint, sur "la antipatia de Españoles y Franceses". La seconde vague espagnole, si l'on peut ainsi s'exprimer; touche moins, on le voit, le peuple, qui ne ressent plus guère qu'hostilité à l'égard de nos voisins, que la cour, où l'on se montrait éminemment soucieux de plaire et de complaire à la jeune souveraine venue d'Espagne. "En arrivant en France avec leur infante, écrit encore M. Morel-Fatio, les gentilhommes espagnols ne durent pas se sentir dépaysés, c'est qu'en effet l'engouement pour les choses d'Espagne -sinon pour ses habitants- était alors à son comble dans le monde de nos jolis cavaliers". Pour amoindri que fût le prestige militaire de la péninsule, "ses modes (...) faisaient fureur" (1).

La supériorité de l'Espagne était alors celle de sa culture. C'est ainsi que l'élite française se mit à l'école espagnole. Il se manifesta d'abord un désir réel d'apprendre la langue espagnole, entreprise qui donna lieu à toute une littérature didactique et linguistique. Mais, peut-être, les résultats ne furent-ils point à l'exacte mesure de l'effort prodigué, de telle sorte que de nombreuses traductions -dont celles de Gracián- vinrent pallier les insuffisances de la maîtrise linguistique. On lisait donc, énormément, les auteurs espagnols, en français et, plus rarement tout de même, dans le texte. Les écrivains français, quant à eux, possédant souvent une connaissance approfondie de l'idiome, ne répugnèrent point à puiser leur inspiration dans le théâtre espagnol, ou dans sa poésie, voire dans un texte tel que El Héroe.

Le castillan connut donc, à partir de 1615 environ, et jusque vers le milieu du siècle, une vogue assez extraordinaire. Cervantes lui-même, on le sait, dès 1616, relevait le

(1) MOREL-FATIO (A.) Op. cit., p. 38.

phénomène, dans Persiles y Sigismundo. Les personnages du roman se trouvent dans le Languedoc, et la parole leur est adressée en espagnol: "... preguntáronlas quién eran, en lengua castellana, porque conocieron ser españolas las peregrinas, y en Francia ni varon ni mujer deja de aprender la lengua castellana" (1). Le fait a été maintes fois souligné: il semble à tout le moins exagéré d'affirmer, dès la publication de Persiles y Sigismundo, que personne, en France, ni homme, ni femme, ne négligeait d'apprendre l'espagnol. Sans doute, à cette date, le mouvement ne faisait-il encore que s'ébaucher, et il faudra attendre la génération suivante pour récolter véritablement tous les fruits du travail entrepris. Faut-il rappeler que les personnages de Cervantes voyagent dans le Midi, à une relative proximité de la frontière, et qu'il n'était, par conséquent, guère étonnant qu'il s'y trouvât des personnes capables de s'exprimer en castillan. Il n'en reste pas moins que l'auteur du Don Quichotte a, d'une certaine façon, formulé une remarque dont la valeur nous paraît, aujourd'hui, symbolique. L'apprentissage de l'espagnol est donc chose sérieuse, et la cour donne l'exemple (2). Car c'est là le devoir de tout gentilhomme, ainsi que le souligne Nicolas Faret, dans son Honnête homme ou l'Art de plaire à la cour, un ouvrage que Gracián, notons-le au passage, connaissait, et dont il tira profit lorsqu'il entreprit, lui aussi, de peindre le portrait du parfait honnête homme.

Se familiariser valablement avec le castillan exigeait qu'existassent des instruments de travail adaptés. "C'est pour nos gentilhommes que de pauvres diables d'Espagnols, réfugiés ou de séjour en France, les Ambrosio de Salazar, les Lorenzo de Roble, les Juan de Luna, ont écrit tant bien que mal grammaires, vocabulaires et dialogues" (3). En effet, dès

(1) CERVANTES SAAVEDRA (M. de). Trabajos de Persiles y Sigismundo. In: Obras de Miguel de Cervantes, 3a ed. Madrid, 1851, tome I, p. 648.

(2) BALDENSPERGER (F.) Le Classicisme français et les langues étrangères. In: Revue de littérature comparée. Paris: Champion, 1933, p. 24.

(3) MOREL-FATIO (A.) Op. cit., p. 39.

1615, Ambrosio de Salazar publie, en deux langues, son Miroir général de la Grammaire (1). L'ouvrage sera réédité successivement en 1622, 1627 et 1636 (deux éditions). Mais l'interprète ès langue espagnole offre aussi, en 1625, les Oeillets de récréation où sont contenues sentences, avis, exemples et histoires très agréables pour toutes sortes de personnes désireuses de lire choses curieuses ès deux langues françoise et espagnole (2). Ou encore, répondant pareillement aux préoccupations didactiques de l'heure: Tresor de diverses lecons, Oeuvre digne d'estre veüe, pour sa grande curiosité. Dans lequel il y a XXII Histoires très veritables, & autres choses touchant la santé du corps humain... Avec une forme de Grammaire fort profitable aux curieux, Paris, 1637 (3).

Le "Secretario, intérprete del Christianissimo Luis XIII" n'est toutefois point seul à inonder le marché. On relève aussi l'Introduction en la langue Espagnolle par le moyen de la Françoise, oeuvre "fort utile et nécessaire" due à Jean Saulnier, "licencié ès Arts en l'Université de Paris", 1608; la Carcel de Amor, "en deux langues, Espagnol et François, pour ceux qui voudront apprendre l'un par l'autre", 1616; une Grammaire pour apprendre les langues Italienne, Françoise et Espagnole, "composée par le Reverende Seigneur Antoine Fabre", et parue en 1627.

Evoquons encore une Instruction espagnole accentuée, destinée aux "maîtres & pour ceus qui désirent d'apprendre parfaitement à prononcer & écrire l'Espagnol", due à Marc Ferdinand, "Maître des langues Espagnole & Françoise en l'Universi-

(1) SALAZAR (A. de). Espejo General de Gramatica en dialogos para saber perfectamente la lēngua Castellana con algunas Historias muy graciosas de notar. Dirigido a su Magestad Cristianissima. Por Ambrosio de Salazar = Miroir general de la Gramaire en dialogues pour sçavoir parfaitement la langue Espagnole, avec aucunes Histoires gracieuses & Sentences notables.- A Rouen: chez Adrien Morront, 1615.- Avec Priuilege du Roy. [Foulché-Delbosc n° 958].

(2) FOULCHE-DELBOSC, n° 1134.

(3) FOULCHE-DELBOSC, n° 1300.

té de Salamanca", et enfin, plus tardive, une Nouvelle methode pour apprendre facilement et en peu de temps la langue espagnolle (1647).

On ne saurait passer sous silence, toutefois, bien que l'énumération puisse paraître fastidieuse, le rôle joué dans ce domaine par César Oudin, le premier traducteur du Quijote de Cervantes. En 1597, déjà, paraissait à Paris, la Grammaire et observations de la langue espagnolle recueillies et mises en François, appelées à connaître un beau succès, tout comme, d'ailleurs, les Refranes o proverbios Espanoles traduzidos en lengua Francesa, et dédiés au duc de Retz (1605). Plus fameux encore fut le Thresor des deux langues françoise et espagnolle, réédité treize fois jusqu'en 1675 et contrefait à de nombreuses reprises. Oudin dénonça d'ailleurs cette pratique peu honorable, quoique commune, et railla "ceux qui ont fait imprimer ce Tesoro à Geneve" en s'attribuant "l'honneur de l'avoir compilé", mais sans se rendre compte, tant leur vigilance était grande, que, dans l'édition non seulement contrefaite mais plagiée, une page entière de la lettre R manquait ("par la faute des Imprimeurs", précise Oudin), défaut que l'on retrouve évidemment dans l'édition de Genève, "preuve suffisante (...) qu'ils ne se sont servis que de notre exemplaire" (1).

L'apprentissage du castillan était donc, on le voit, à la mode. L'entreprise constituait une aubaine pour les libraires, d'autant plus que savoir l'espagnol était considéré, en quelque façon, comme un devoir pour toute personne bien née, pour tout homme soucieux de paraître "honneste". Mais l'étendue de cette vogue ne nous permet point, cependant, d'affirmer que la maîtrise de l'espagnol ait été réelle ou, en tout cas, suffisante pour permettre une authentique confrontation

(1) OUDIN (C.) Tesoro de las dos lenguas francesa y espanola = Thresor des deux langues françoise et espagnolle.- 2ème éd.- Paris: Vve Marc Orry, 1616.- In-4° [B.M. Lyon 341 723].

avec la littérature d'outre Pyrénées. Si, encore une fois, selon le mot de Cervantes, personne ne négligeait d'apprendre l'espagnol, est-ce à dire qu'on lisait très communément le Quijote dans le texte? On peut assurément en douter. M. Morel-Fatio est, à cet égard, tout à fait clair. Ce dernier estime en effet que, "si l'on apprend l'espagnol en France, c'est plutôt par genre, pour émailler la conversation de mots exotiques -comme nous faisons aujourd'hui avec l'anglais (1)- que pour lire des livres. Peut-être nos hispanomanes s'essayaient-ils à comprendre certains opuscules, soi-disant facétieux que des Espagnols désœuvrés ou besogneux publient à Paris dans leur langue (...) En général, ils s'en tiennent aux traductions" (2). Celles-ci abondent, "pullulent". Et il suffit de feuilleter le répertoire publié naguère par M. Foulché-Delbosc pour s'en convaincre: vingt traductions ont été publiées la seule année 1615; seize titres sont répertoriés en 1620, trente l'année suivante, vingt-trois en 1625. Sur une période plus large, de 1598 (traité de Vervins) à 1661 (Louis XIV), signalons le recensement de Christian Péligré, lequel a dénombré quelque 515 éditions hispaniques, dont 320 traductions, soit 62 % (3).

Pour la réalisation de ces traductions, il existait, à Paris, de véritables "agences" (4), auxquelles étaient adressées, des différentes villes espagnoles, les nouveautés fraîchement sorties des presses. Seule, semble-t-il, importait la rapidité de l'expédition et, dans un second temps, de l'exécution de la besogne, tant la demande -particulièrement dans le domaine romanesque- était forte, car le public parisien ^{souhaitait} découvrir la production espagnole dans toute sa primeur. Les traducteurs apparaissent donc comme les intermédiaires indispensables, les relais obligés de la culture espagnole dans sa diffusion

(1) L'étude de M. Morel-Fatio date de 1895. Que n'eût-il point dit aujourd'hui!

(2) MOREL-FATIO (A.) Op. cit., p. 39-40.

(3) PELIGRY (C.) L'Accueil réservé au livre espagnol par les traducteurs parisiens (1598-1661). In: Mélanges de la Casa de Velasquez. Paris: Broccard, 1975, p. 163.

(4) MOREL-FATIO (A.) Op. cit., p. 41.

en France. Sans leur présence, et sans leur travail, qui pouvait être à la fois prompt et d'une qualité tout à fait remarquable - ne pensons qu'à la première partie de Don Quichotte par Oudin- l'hispanophilie ambiante n'eût point revêtu une telle importance et se fût probablement limitée à une mode, superficielle entre toutes. Les traducteurs restèrent toujours, même après que les conditions politiques et les relations diplomatiques eurent évolué - peu favorablement- les défenseurs, les propagandistes d'une ouverture et d'une perméabilité aux influences étrangères - en l'occurrence espagnole- qui ne pouvaient, au fond, moyennant certes une relative "francisisation", qu'enrichir notre patrimoine et notre culture (1).

L'on s'appropriait ainsi, généreusement, ce que l'Espagne - se trouvât-on même, momentanément, en conflit avec elle- avait engendré de meilleur. Mais ces apports ne laissèrent point d'exercer, insidieusement, une action réelle sur le maniement de la langue française. "La confrontation de l'espagnol et du français, en amenant les traducteurs à prendre conscience des qualités respectives des deux langues, suscitait en eux un sentiment d'émulation qui ne pouvait que favoriser, à la longue, l'art de la prose française" (2).

Lorsqu'ils entreprennent de "mettre en françois" quelque écrit espagnol, nos traducteurs s'efforcent, et leurs préfaces se font l'écho de ces préoccupations, d'éviter à tout prix les défauts qu'ils considèrent comme les plus criants de la prose castillane. Ainsi, se montrent-ils presque unanimes dans leur condamnation des perpétuelles digressions qui rompent le fil de la narration et qui émaillent les ouvrages de nos voisins. Pis encore: que de longueurs inutiles, que de répétitions, que de redondances! Les traducteurs français paraissent, en outre, non point insensibles, mais véritablement allergiques au mélange des genres, des styles et des tons, bref à tout ce qui pouvait briser l'unité ou rompre l'équilibre.

(1) PELIGRY (C.) Op. cit., p. 171.

(2) PELIGRY (C.) Op. cit., p. 171.

Exagérément prolixes et bavards, conduisant le lecteur sur des sentiers égarés, les auteurs espagnols peuvent aussi se montrer, à l'occasion, par trop concis, et les lettrés parisiens, depuis leur officines, ne se privent point de leur en tenir rigueur. Ainsi, Antoine de Brunel, qui effectua, comme tant d'autres à la même époque, le voyage en Espagne, en compagnie de deux jeunes Hollandais, Corneille et François Van Aerssen, pour lesquels il faisait office de mentor, évoque, de retour au pays, le style d'un auteur espagnol qui n'est autre que Baltasar Gracián. Le texte de cet écrivain - en l'occurrence le Criticón - est tel que "sa pensée y est comme un diamant mal enchassé dont le feu & le brillant ne paroist qu'à demy & fait tort de plus de la moitié du prix à un si bel ouvrage" (1); jugement, on ne peut plus représentatif, on le verra, de l'opinion française concernant Gracián.

Verbiage, logorrhée, ou concision excessive, éparpillement, autant d'erreurs que nos traducteurs s'emploient à corriger avec diligence, quitte à "améliorer" le texte qu'ils ont entre les mains, afin de le délivrer d'aussi pesants fardeaux. "Il s'agissait, écrit encore C. Péligrý, d'ôter au livre espagnol son habit jugé grotesque et parfois barbare, de l'extraire - comme le métal du minerai - de cette langue que critiquaient sévèrement les auteurs français, pour lui donner une apparence aimable, conforme au goût classique alors en formation" (2). Et c'est bien de cela qu'il s'agit. Tout le génie français consistera, chez les auteurs les plus remarquables, à "intérieuriser" si fortement l'influence espagnole, à l'assimiler si parfaitement qu'ils en feront leur propre création.

Dès le début du "Grand Siècle", les traducteurs s'étaient donc mis à l'oeuvre. Sur quels objets, particulièrement, fi-

(1) Voyage d'Espagne, contenant entre plusieurs particularitez de ce Royaume, Trois Discours sur les affaires du Protecteur d'Angleterre... - Cologne: Pierre Marteau, 1666, p. 295. Voir: FOULCHE-DELBOSC (R.) Bibliographie des voyages en Espagne et au Portugal. Amsterdam: Meridan, 1969, p. 64. - Texte cité par PELIGRY (C.), p. 173.

(2) PELIGRY (C.) Op. cit., p. 175-176.

rent-ils porter leurs efforts? Il y eut, tout d'abord, bien entendu, le roman de chevalerie, et le succès que connut en France l'Amadis de Gaule au XVIème siècle se poursuivit largement au XVIIème, à telle enseigne qu'il alimentait les conversations et que quelques-uns des proverbes qu'il contenait purent apparaître dans l'air du temps. Scarron et La Fontaine, entre autres, s'en font l'écho (1). Il faut évoquer aussi la fortune retentissante de la Diana de Montemayor et du genre pastoral en général. On sait la dette que contracta Honoré d'Urfé à son endroit.

Enfin, Cervantes doit, comme de juste, retenir un instant notre attention. La réputation du Quijote de ce côté-ci des Pyrénées fut, évidemment, prodigieuse. "Don Quichotte, à peine né cessa d'appartenir à la seule Espagne et entra, pour n'en plus sortir, dans le domaine littéraire et fabuleux de toute l'Europe" (2). En France, on connut d'abord, avant la traduction de César Oudin, poursuivie par François Rosset, des fragments isolés; de façon significative d'ailleurs, ceux, précisément, qui évoquaient le plus fortement le roman pastoral. "On détache du livre tel épisode tendre, touchant, gracieux ou bizarre, l'histoire de Chrysostome, l'histoire d'Anselme" (3). Rosset, pour la seconde, mais surtout Oudin pour la première partie, dont le travail fut infiniment supérieur à celui de son continuateur, donnèrent au public français la première version complète du chef-d'oeuvre de Cervantes. La réussite en fut totale, les rééditions très nombreuses.

Le livre "n'a point cessé d'être lu, cité, goûté chez nous" (4). On en parle volontiers, on compose de petites pièces sur le thème du preux chevalier et de son écuyer. Ainsi,

(1) BARET (E.) De l'Amadis de Gaule et de son influence sur les moeurs et la littérature au XVIème et au XVIIème siècles: avec une notice bibliographique. 2ème éd. rev. et corr. Paris: Firmin-Didot, 1873, p. 174.

(2) CAIN (J.) Les Premières illustrations françaises de Don Quichotte. In: Mélanges Berteaux (E.) Paris: E. de Broccard, 1924, p. 27.

(3) BARDON (M.) Don Quichotte en France au XVIIème et au XVIIIème siècle. Paris: H. Champion, 1931, p. 11.

(4) BARDON (M.) Op. cit.. p. 73.

Saint-Amant évoque Don Quichotte, au long d'une centaine de vers, dans la Chambre des débauchés. Scarron, dont l'oeuvre rappelle, à bien des égards, celle de Cervantes, fait l'éloge de ce dernier, dans le Roman comique. Dans le domaine du roman, justement, apparaissent nombre d'histoires semblables aux aventures de Don Quichotte, écrites dans le dessein de profiter du succès remporté par l'ouvrage de Cervantes, de détourner, en quelque sorte, la faveur du public vers des auteurs français. On pense, bien sûr, à Sorel et à son Berger extravagant, ou à Montluc, comte de Cramail, qui publie, vers 1630, le Dom Quixote Gascon, à Du Verdier, auteur du Chevalier hypocondriaque (1632) ou enfin à Du Bail, qui signe, en 1637, un Gascon extravagant.

Au théâtre, il en est de même. Don Quichotte ci, Don Quichotte là. Citons, à titre d'exemple, l'Entrée en France de Don Quichot de la Manche, une mascarade anonyme, ou les Folies de Cardenis, de Pichou, la première véritable adaptation scénique du chef-d'oeuvre de Cervantes (1628). Guérin de Bouscal, quant à lui, compose trois comédies adaptées de Cervantes: Dom Quixote de la Manche (1638), une suite à Dom Quixote en 1639 et, enfin, en 1641, le Gouvernement de Sancho Pansa (1).

Le livre de Cervantes donne lieu également, rappelons-le, à des illustrations graphiques. En effet, Jacques Lagniet publie une série de trente-sept planches gravées -en partie au moins- par Jérôme David et intitulées les Avantures du fameux chevalier Dom Quixot de la Manche et de Sancho Pansa son es-cuyer, conservées au Cabinet des estampes de la Bibliothèque Nationale (2). Ces planches constituent la première "trace dans l'art français de cette veine comique et familière dans laquelle le roman picaresque, héritier des anciens fabliaux, des farces et des contes du XVème siècle traduisait le récit espagnol" (3).

(1) BARDON (M.) Op. cit., première partie.

(2) WEIGERT (R.-A.) Inventaire du fonds français: graveurs du XVIIème siècle. Paris: B.N., 1973, tome VI, p. 119.

(3) CAIN (J.) Article cité, p. 30.

Signalons encore, dans le domaine graphique, la parution, en 1665, de la première édition française illustrée, qui sera naturellement suivie de nombreuses autres (1). C'est dire, une fois encore, l'immensité de la vogue de Cervantes.

Relevons également l'existence d'un autre "secteur éditorial" important, qui correspond à une forme supplémentaire de la présence culturelle espagnole en France: le livre religieux. Là encore, les titres en provenance de la péninsule ibérique sont innombrables et lors même que la cote d'autres genres littéraires aura chuté, les ouvrages de religion ne cesseront point d'être achetés et lus. Ce phénomène s'explique, en partie, par l'action de la Compagnie de Jésus, on ne peut plus présente sur le terrain idéologique -et à laquelle appartenait Gracián- ainsi que par l'introduction de la littérature carmélitaine (sainte Thérèse, saint Jean de la Croix).

L'influence de l'Espagne sur le plan religieux et spirituel est assurément fort complexe. Elle donna lieu à des épisodes parfois mouvementés, faisant place, dans le pays de Descartes, aux débordements de la passion, à des manifestations irrationnelles dont les Espagnols firent les frais. Il faut évoquer tout d'abord la fureur anti-jésuite -et donc anti-espagnole- véritable maladie endémique, dont la France n'avait d'ailleurs pas le privilège, qui s'empara de plumes rageuses après l'assassinat d'Henri IV, en 1610. Le coupable n'était point Ravailiac mais, et on n'y eût point pensé, un disciple du Basque Ignace de Loyola. En effet, un jésuite, évidemment espagnol, Juan de Mariana, dans un traité intitulé De rege et regis institutione avait eu l'incroyable audace de traiter de la légitimité du soulèvement des sujets victimes de la tyrannie; thème fameux qui, on le sait, remonte à l'Antiquité. Mais il n'en fallait pas davantage pour que l'on imputât à Mariana la responsabilité du régicide. Le jésuite avait placé l'arme dans la main du meurtrier. "Dans l'optique française contemporaine,

(1) CAIN (J.) Article cité, p. 34.

les jésuites étaient considérés comme un "cadeau d'Espagne" ou, comme nous dirions aujourd'hui, comme un cheval de Troie: Mariana était espagnol et jésuite, donc ses opinions n'étaient pas de simples idées en l'air, mais une incitation au crime, et le fer de lance d'une vaste conspiration espagnole" (1).

Autre manifestation du "contentieux espagnol" (2), la doctrine de la grâce suffisante, à l'origine de laquelle on trouve, à nouveau, un fils de saint Ignace, Luis Molina, pris à parti violemment par les jansénistes et, en particulier, par Pascal, qui cite en outre de nombreux auteurs espagnols pour dénoncer leur errance théologique et la moralité on ne peut plus douteuse, à ses yeux, des compromis casuistiques dont ils se font les champions. Parmi eux, Escobar, "ecclésiastique modeste et pratiquement inconnu dans son propre pays, [qui] atteignit en France une popularité dont il se serait certainement dispensé" (3); il acquit la renommée d'un être aux moeurs relâchées, toujours prêt à éloigner, pour lui-même et pour les visiteurs de son confessionnal, le spectre du péché, évitant, par les méandres de la casuistique, les pièges du Malin. Bref, Escobar était celui qui, selon La Fontaine, faisait "un chemin de velours" aux plus basses passions humaines.

La défiance à l'égard des jésuites était telle que l'on pouvait, pour combattre leur pernicieuse influence, avoir recours à des auteurs espagnols, certes, mais en conflit avec l'ordre de saint Ignace. Rappelons seulement que c'est à cette position, à la fois "d'adversaire et de victime des jésuites" (4), que Juan de Palafox dut en grande partie le succès qu'il remporta auprès du public français (une vingtaine d'éditions en moins de cinquante ans). Notons d'ailleurs qu'Amelot de la Houssaie, auteur de la première version de l'Oráculo manual de

(1) CIORANESCU (A.) *Le Masque et le visage*, p. 207.

(2) CIORANESCU (A.) Op. cit., p. 209.

(3) CIORANESCU (A.) Op. cit., p. 210.

(4) CIORANESCU (A.) Op. cit., p. 211.

Gracián, traduisit aussi les Homélies théologiques et morales de Palafox, publiées en 1691, chez Jean Boudot.

Ainsi, en même temps que le rejet véritable de tout un pan, jugé dangereux, voire sulfureux, de la production religieuse espagnole, pouvait exister, simultanément, un accueil favorable réservé à d'autres aspects de ce même univers spirituel. Il importe de souligner la grande faveur que connurent les ouvrages de dévotion en provenance de l'autre versant des Pyrénées. Tout au long du XVII^{ème} siècle, les éditions en français d'auteurs tels que Ribadeneira, Luis de la Puente, sainte Thérèse, se comptent par dizaines, voire, dans le cas de Luis de Granada, par centaines. Il faut joindre, à cette littérature, d'innombrables ouvrages d'exégèse et, plus généralement, de théologie, composés en latin par des auteurs espagnols et imprimés à Paris, mais surtout à Lyon, dont les presses "se chargèrent de réimprimer les commentaires des théologiens espagnols que les presses parisiennes n'avaient pas pris en charge" (1). Tous ces ouvrages alimentèrent les bibliothèques, aussi bien religieuses que privées, et servirent fréquemment de base à la formation du clergé.

L'importance que purent avoir, du point de vue de l'audience, sinon de la répercussion profonde des idées qu'ils exposaient, tous ces auteurs espagnols, apparaît de façon très nette dans les écrits de François de Sales, qui portent la trace des lectures hispaniques que le saint avait faites. Celles-ci allaient "des livres édifiants (Luis de Granada, Juan de Avila, Ribadeneira) aux mystiques franciscains (Alonso de Madrid, Diego de Estella, saint Pierre d'Alcantara), augustins (Cristóbal de Fonseca), chartreux (Andrés Capilla), jésuites (Luis de la Puente, Francisco Arias) et carmes (Juan de Jesús María) ou carmélites (sainte Thérèse de Jésus)" (2).

(1) MARTIN (H.-J.) Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^{ème} siècle. Genève: Droz, 1969, vol. 1, p. 117.

(2) CIORANESCU (A.) Op. cit., p. 214.

Et, de fait, les oeuvres de Luis de Granada, o.p., que saint François de Sales recommandait avec chaleur, ou le Flos Sanctorum de Pedro de Ribadeneira, traduit par René Gaultier, se trouvaient dans toutes les bibliothèques.

Gaultier sera aussi le traducteur de saint Jean de la Croix, tandis que Jean de Brétigny publiera en français les Demeures de l'âme et le Chemin de la perfection de sainte Thérèse, qu'il convient également d'évoquer. Car "ce fut essentiellement par les écrits de sainte Thérèse que la nouvelle mystique espagnole se fit connaître en France" (1). Certes, les débuts du Carmel y furent lents et difficiles, les religieuses se trouvant formées à l'école de Bérulle et, à travers le fondateur de l'Oratoire, de la mystique rhénane et flamande, éprouvaient quelque peine à pénétrer véritablement dans le monde de la piété espagnole, à laquelle elles furent initiées par les traductions de Jean de Brétigny.

A côté de la théologie, des ouvrages de dévotion ou de mystique, une place fut réservée aussi, par le public lettré français, à des oeuvres que l'on qualifierait plutôt de "philosophiques", telles que les Diálogos de Juan Luis Vives, dont une version en notre langue avait été donnée dès le milieu du XVIème siècle, et qui fut rééditée à plusieurs reprises au cours du siècle suivant. Signalons aussi El Examen de ingenios, de Juan Huarte, dont on dénombre, à la même époque, plus de vingt éditions françaises. Notons encore, représentatif de "la curiosité scientifique et encyclopédique de la Renaissance" (2), la Silva de varia lección, de Pedro Mexía, autre livre du XVIème siècle dont s'enticha le XVIIème, au point de l'augmenter, de le compléter, de le renouveler ou de l'imiter, comme fit Ambrosio de Salazar, déjà rencontré dans nos recherches, qui publia, en 1636, son Thesoro de diversa lición, véritable "bric-à-brac encyclopédique" (3) et notamment grammatical, on l'a vu. Cette

(1) MARTIN (H.-J.) Op. cit., p. 133.

(2) CIORANESCU (A.) Op. cit., p. 232.

(3) CIORANESCU (A.) Op. cit., p. 233.

présence philosophique de l'Espagne, discrète, n'est en rien comparable à celle, beaucoup plus massive, de la littérature religieuse; mais elle méritait néanmoins qu'on la signalât.

Sans doute sera-t-on étonné de ne point voir figurer, dans ce panorama de la production intellectuelle castillane traduite en français, les grands noms du Siècle d'or. Les instruments bibliographiques sont, à cet égard, formels, aussi bien le Manual del librero hispano-americano, de Palau y Dulcet, Brunet espagnol, que la Bibliografía de la literatura hispánica, due à José Simon Diaz. A part Quevedo, dont le Buscón est édité en français, à Paris, en 1631, puis quelques années plus tard à Lyon (1639), le théâtre espagnol, pour parler surtout de lui, est singulièrement absent. Aucune traduction de Calderón ne paraît au XVIIème siècle -un recueil sort des presses parisiennes en 1770- et la Vida es sueño, qui date de 1636, paraît dans une édition bilingue français-italien en 1723. Sans doute, comme le suggère M. Morel-Fatio, le théâtre espagnol était-il, proprement, intraduisible. "Qu'on s'y prenne comme on voudra, qu'on y emploie ou le vers ou la prose, la version fidèle d'une comedia ne manque pas de produire en français un effet désastreux. Dans tous les autres genres, les défauts les plus saillants de la poésie espagnole, emphase, recherche, obscurité nous sont sensibles; dans le théâtre, ils deviennent insupportables. Nos grands auteurs dramatiques l'ont bien compris, ils ont vu ce qu'ils pouvaient emprunter aux Espagnols et ce qu'il fallait leur laisser" (1).

Car, on le sait, les maîtres incontestés de la littérature française du XVIIème siècle, pas plus que les "honnêtes gens" réunis à la cour de Louis XIII, ne se montrèrent imperméables à l'influence espagnole, tout au contraire. Chapelain, Magnard, Thomas Corneille, Voiture, Saint-Amant, Scarron, Retz, Madame de Sévigné ou encore Madame de Lafayette savaient sûre-

(1) MOREL-FATIO (A.) Op. cit., p. 43.

ment l'espagnol (1), mais Racine et Boileau lisaient Don Quichotte dans le texte et le commentaient dans leurs échanges épistoliers (2). Quant à Corneille et à Molière, non seulement ils lisaient le castillan, mais ils l'écrivaient.

Il est à peine besoin de préciser ce que ces derniers, précisément, doivent à l'Espagne, bien que commentateurs et historiens de la littérature française aient tendu souvent à méconnaître l'importance de cette influence. Corneille, pour nous intéresser à lui d'abord, nous l'avons dit, pratiquait le castillan avec la plus remarquable aisance, de telle manière qu'il n'ignorait rien du répertoire dramatique espagnol, dans lequel il puisa généreusement, tout en préservant son originalité; mieux encore, en frappant ses modèles de la marque d'un génie dont ils étaient parfois dépourvus. Que Corneille ait vécu à Rouen n'est probablement pas sans importance de ce point de vue. Une grande communauté espagnole était en effet établie dans cette ville où, en outre, de nombreux livres en castillan furent imprimés, Rouen ayant joué, à cet égard -avec Lyon- un rôle de premier plan.

Cependant, si l'auteur du Cid doit beaucoup à la littérature de la péninsule -et notamment, les études de Coster l'ont montré, au Héroé de Gracián, lu dans le texte- à nul moment il ne s'est montré servile: chez Corneille, la μίμησις est toujours ποίησις, recreation. Corneille a, de la sorte, "purifié" la source castillane, il l'a "adaptée", si l'on peut dire, aux exigences du tempérament et du génie français, ainsi qu'au sien propre.

Sur un registre très différent, Molière, comme Corneille, se trouve tributaire de la littérature espagnole, bien que cette influence puisse sembler paradoxale. Car, en effet, l'au-

(1) LANSON (G.) Etudes sur les rapports de la littérature française et de la littérature espagnole au XVIIème siècle: 1600-1660. In: Revue d'Histoire littéraire de la France. Paris, 1896, p. 63.

(2) BARDON (M.) Op. cit., p. 224.

teur du Tartuffe et ceux de ses devanciers ou de ses contemporains qui passent pour avoir été les adversaires de l'esprit espagnol, reçurent de l'Espagne même quelques armes avec lesquelles ils la combattirent" (1). Ainsi, le comique moliéresque évoque-t-il les graciosos espagnols et constitue le cheval de bataille qu'il enfourche dans sa lutte contre l'héroïsme, via Scarron et ses Crispin ou ses Jodelet. De la même manière, et comme Quevedo avant lui, Molière se livre à une attaque en règle dirigée contre les médecins, les femmes savantes, les rimailleurs et tant d'autres. Et si Quevedo combattait le "culte⁵anismo" de Góngora, Molière s'en prenait, lui aussi, avec la force que l'on sait, aux précieux. La même remarque pourrait être formulée s'agissant des médecins, malmenés déjà dans le roman picaresque. N'en disons pas davantage.

Soulignons seulement que Molière, non moins que Corneille, voire plus encore, est demeuré lui-même. "Quand on joue une tragédie de notre grand Corneille, on croit y voir flotter parfois le panache espagnol. Qui donc s'aviserait, quand on joue du Molière, de lui trouver une allure ou une couleur castillanes? Et voilà bien la merveille de celui qui n'a pas cessé d'être notre grand comique. Il n'a rencontré nulle part de plus précieuses ressources qu'au-delà des Pyrénées. Et, s'il y a un drame qui ait arrêté la diffusion de la comedia en France pour lui substituer une forme d'art d'une inspiration et d'une portée absolument différentes, c'est assurément la comédie de Molière" (2).

(1) HUSZAR (G.) Etudes critiques de littérature comparée. Tome 2: Molière et l'Espagne. Paris: Champion, 1907, p. 56.

(2) MARTINENCHE (E.) Molière et le théâtre espagnol. Paris: Hachette, 1906, p. 273.

Gracián, entre Bouhours et Amelot

La vogue de la langue castillane et la pénétration, fût-ce par des voies détournées, de la littérature espagnole dans la culture française, ne font point de doute. Peut-être toute cette époque, toute la fermentation qui la caractérise, s'incarne-t-elle, d'une certaine manière, en la personne d'un fin lettré, exquis styliste, entretenant un commerce familial non seulement avec les lettres ibériques -espagnoles, bien sûr, mais aussi, ce qui est plus rare, portugaises- sans oublier, naturellement, la production italienne. Le Père Dominique Bouhours, s.j. (1), puisque c'est de lui qu'il s'agit, pourrait bien symboliser, en quelque façon, cette ouverture au monde latin, méditerranéen, et particulièrement hispanique, dont nous avons tenté de rappeler, plus haut, quelques manifestations.

Né à Paris en 1628, entré dans la Compagnie de Jésus à l'âge de seize ans, chargé de l'enseignement des humanités, puis professeur de rhétorique, précepteur des princes de Longueville et du marquis de Seignalay -fils de Colbert- le Père Bouhours, théologien, grammairien, polémiste, est l'un de ceux qui ont extraordinairement assimilé le bouillon de culture hispanique de la première moitié du XVIIème siècle. Il cite, toujours dans le texte, Lope de Vega, Góngora, Quevedo et, bien entendu, Gracián. Car ce dernier s'inscrit, soulignons-le fortement, dans le prolongement de tout le mouvement que nous avons tenté de décrire, et la place qu'il occupe dans l'esprit et dans l'oeuvre de Bouhours témoigne assurément de la renommée dont il jouit alors, et qui se poursuivra au XVIIIème siècle, bien au-delà de la mort du lettré français, qui survient à Paris, en 1702.

(1) Sur le Père Bouhours, voir: DONCIEUX (G.) Le Père Bouhours: un jésuite homme de lettres au XVIIème siècle. Paris: Hachette, 1886.

Bouhours, notons-le d'emblée, ne se prive point, tout en reconnaissant le talent et la finesse de Gracián, de le critiquer, parfois avec une certaine véhémence. Mais il en mesure incontestablement toute l'importance et toute la grandeur, en lui réservant, dans la Manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit, de longues pages, agrémentées de citations, traitement auquel aucun autre auteur de la péninsule, hispanique ou, moins encore, lusitanien, n'a eu droit.

Le premier jugement porté par Bouhours sur son confrère espagnol paraît en 1671, dans les Entretiens d'Ariste et d'Eugène, un ensemble de dialogues philologiques et philosophiques, selon la mode de l'époque -genre dans lequel s'illustra aussi Malebranche ou, en Angleterre, Berkeley. Grammairien vigilant(1) si l'on en croit Voltaire, disciple de Vaugelas, Bouhours s'employa, bien entendu, à examiner les vices et les vertus des différentes langues européennes, qu'il maîtrisait si bien et qu'il pouvait donc apprécier en connaissance de cause, quoique d'une manière non dépourvue de partialité. Ainsi, Bouhours met-il dans la bouche de l'un de ses porte-parole cette affirmation, pour le moins péremptoire: "il n'y a rien de plus pompeux que le castillan: il n'a presque pas un mot qui n'enfle la bouche, & qui ne remplisse les oreilles: il donne de grands noms aux petites choses (...) Il semble que les Espagnols parlent moins pour se faire entendre que pour se faire admirer; tant leurs manières de parler sont hautes & magnifiques" (2). On comprend, dès lors, que pour le Père Bouhours, l'espagnol et le français constituent deux pôles opposés; le second ne ressemble en rien au premier et se doit, cela va sans dire, de se préserver de toute souillure. "Des termes vastes, & resonans, des expressions hautaines & fanfaronnes; de la pompe &

(1) VOLTAIRE. Le Temple du goût. In: Mélanges, Paris: Gallimard, 1961. [A propos des jansénistes et des jésuites] : "Le Père Bouhours est derrière eux, marquant sur des tablettes toutes les fautes de langage et toutes les négligences qui leur échappent" (p. 150).

(2) BOUHOURS (D.) Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène. Paris: A. Colin, 1961, p. 28. Reprint de l'éd. de Paris: Sébastien Mabre-Cramoisy, 1671.

de l'ostentation partout. Il n'en est pas de même de nôtre langue: ses mots sont d'une grandeur raisonnable, comme ceux de la langue Latine; ses expressions sont nobles et modestes tout ensemble" (1).

Le défenseur du "classicisme" a parlé, et la référence au latin n'est point fortuite. La langue du XVIIème siècle, telle que Bouhours la conçoit et la pratique, telle qu'il la défend et l'illustre, se veut la droite héritière de la sobriété et de la concision latines, voire du "rien de trop" athénien. La perfection du français est réelle, substantielle; l'éclat du castillan n'est qu'une parure trompeuse. "Je trouve presque autant de différence entre elle [la langue française] & la langue Espagnole, qu'il y en a entre une reine de théâtre, qui doit toute sa majesté à la magnificence de ses habits; & une véritable reine, laquelle a dans toute sa personne je ne sçay quel air majestueux, qui la fait toujours paroître ce qu'elle est, quelque habit qu'elle porte, & quelque action qu'elle fasse" (2).

Pût-elle même prétendre à l'élégance, une langue ne se juge point seulement sur son apparence, même éclatante; pût-il paraître brillant, un auteur doit nécessairement s'imposer par d'autres qualités. Il importe, dit Bouhours, qu'un esprit soit, avant toute chose, "solide, pénétrant, délicat, fertile, juste, universel" et, incontournable exigence, manifeste "une certaine clarté que tous les grands génies n'ont pas". Nous retrouvons, à présent, l'opinion déjà émise par les traducteurs, intermédiaires presque obligés entre deux littératures, l'espagnole et la française: les auteurs qui s'expriment en castillan pèchent par obscurité, de telle sorte que le travail du traducteur revient à épurer et à débarrasser un joyau d'une inopportune gangue. Le mystère dont ces écrivains entourent

(1) BOUHOURS (D.) Entretiens..., p. 29.

(2) BOUHOURS (D.) Entretiens..., p. 29.

leurs pensées revient à occulter jusqu'aux qualités les plus manifestes des oeuvres qu'ils écrivent. De plus, ces auteurs aggravent souvent leur cas, si l'on peut dire, en faisant véritablement profession d'obscurité, au lieu de tendre vers davantage de limpidité. Et le Père Bouhours, en esprit "classique", s'en offusque, ainsi qu'on l'imagine aisément. "Il y en a qui sont naturellement obscurs, & qui affectent mesme de l'estre: la plupart de leurs pensées sont autant d'enigmes & de mysteres; leur langage est une espece de chiffre, on n'y comprend presque rien qu'à force de deviner".

Gracián, on l'a compris, se trouve évidemment dans ce cas. Plus que Góngora, il incarne cet alliage de génie et de mystère, celui-ci nuisant hélas à celui-là. Il convient certes de le reconnaître: Gracián a "beaucoup d'élevation, de subtilité, de force, & mesme de bon sens". Cependant, l'éloge doit immédiatement être pondéré: "mais on ne sçait le plus souvent ce qu'il veut dire, & il ne le sçait pas peut-être luy-mesme; quelques-uns de ses ouvrages ne semblent estre faits que pour n'estre point entendus" (1).

Ces critiques, formulées par le Père Bouhours à l'encontre du Père Gracián, ne furent point du goût d'Amelot de la Houssaie, qui plaça, comme on sait, tout son talent et toute sa pénétration d'esprit à servir, aussi difficile et rempli de pièges fût-il, le texte gracianien. La préface de l'Homme de cour, paru, rappelons-le, en 1684, était l'occasion, pour notre traducteur, de répondre au sévère philologue. S'il choisit d'intituler sa version française de l'Oráculo manual non point Oracle portatif, ou quelque autre titre de ce goût que l'on voudra, mais l'Homme de cour, ce fut dans le dessein de rendre compte aussi exactement que possible du contenu de l'ouvrage, mais aussi de désigner, pour ainsi dire, les lecteurs naturels auxquels un tel livre s'adressait de manière privilégiée, voire exclusive. Cet ouvrage, lit-on en effet dans la Préface,

(1) BOUHOURS (D.) Entretiens..., p. 120.

est propre "au grand-monde, & aux personnes qui savent le monde. C'est un HOMME-DE-COUR, qui n'est pas d'humeur à se familiariser avec le vulgaire. Il ne se plaît qu'avec ses égaux (...) C'est un HOMME-DE-CABINET, qui ne parle jamais qu'à l'oreille: encore faut-il l'avoir bien fine, pour ne rien laisser échaper" (1). Aussi, comment s'étonner de la réputation faite en tout lieu à Gracián? Il n'est point étonnant, dès lors, qu'il passe, auprès de lecteurs peu préparés à le recevoir, non seulement pour un auteur obscur mais, qui plus est, pour un homme se complaisant dans les énigmes. Et, pour tout dire, certains n'hésitent pas même à considérer Gracián comme étant proprement intraduisible. Ainsi, l'auteur des Entretiens d'Ariste et d'Eugène, semble de cet avis. Sa censure, dit Amelot, "magistrale & décisive" n'est cependant point "raisonnable". La Père Bouhours se trouve manifestement dans le faux, et Amelot n'en veut pour preuve, en définitive, que son propre travail: Gracián peut être traduit, et pas si mal, j'en suis la vivante preuve... "J'espère que cette prévention contre Gracián n'empêchera pas que l'on nous fasse justice à tous deux, quand on lira ma traduction, qui sans doute montrera que Gracian est intelligible, & que tout difficile qu'il est à traduire en nôtre Langue, qui n'est pas si riche en mots, ni si amie de la métaphore & de l'hiperbole, que la Langue Espagnole, il n'a pas laissé d'être traduit avec succès" (2).

La concision du style de Gracián, loin de devoir être blâmée, constitue la marque de l'excellence de son style et de l'estime portée par l'auteur à ses lecteurs, aux yeux desquels il ne saurait exister d'insurmontable difficulté. Amelot se fait fort de rappeler que Gracián "ne parle qu'aux bons-esprits". Le critique, le redoutable censeur des lettres eu-

(1) AMELOT DE LA HOUSSAIE (A.-N.) Préface. In: GRACIAN (B.) L'Homme de cour . . . - A Paris: chez la Veuve Martin & Jean Boudot, 1684, p. [1].

(2) AMELOT DE LA HOUSSAIE (A.-N.) Préface, p. [2-3].

ropéennes éprouve-t-il quelque difficulté à entendre Gracián, c'est à sa propre faiblesse, à son incapacité personnelle, qu'il se trouve renvoyé. "Son langage, il est vrai, est une espèce de chiffre, mais le Bon-Entendeur le peut déchiffrer, sans avoir besoin d'aler aux Devins" (1). La morale d'Amelot de la Houssaie est décidément aristocratique, et il s'autorise, comme de juste, du prince des philosophes, Aristote, dont l'obscurité qu'on y trouve ne doit, en vérité, être rapportée qu'à la seule volonté de son royal disciple, Alexandre, "qui ne pouvait souffrir que personne en sût autant que lui." Comme la métaphysique du Stagirite, la pensée de Gracián se trouve réservée, de facto, aux esprits les plus excellents, et à eux seuls. Que ses oeuvres se trouvent imprimées -et promises à une diffusion dont Amelot ne soupçonnait sans doute pas toute l'ampleur- n'y change rien; "elles n'en sont pas plus communes. Car en les achetant l'on n'achète pas le moien de les entendre. Tout le monde voit le festin, qu'il donne, mais tres-peu de gens en sont" (2). Odi profanum vulgus... Ajoutons toutefois que cet "élitisme" proclamé s'accompagne tout de même, chez Amelot, et quoi qu'il en dise, d'un souci de clarifier, par le travail de la langue, et donc de rendre Gracián accessible à un plus vaste public.

Cet aimable échange entre Bouhours et Amelot ne pouvait pas, bien entendu, en rester là. Il convenait que le savant jésuite répondît aux insinuations du traducteur. Et, de fait, la polémique rebondit dans la Manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit, texte dans lequel, plus encore que dans les Entretiens, Bouhours parle de Gracián, représentatif, à ses yeux de la culture espagnole, dans sa force et dans ses travers. On renoncera à suivre pas à pas les arguments que le Père Bouhours place dans la bouche de son personnage, Eudoxe -reflet de la "bonne opinion"- pour réfuter Amelot. Notons

(1) AMELOT DE LA HOUSSAIE (A.-N.) Préface, p. [3].

(2) AMELOT DE LA HOUSSAIE (A.-N.) Préface, p. [4-5].

seulement que ce dernier est accusé de se contredire lui-même dans sa défense de Gracián, mais surtout le reproche lui est fait de n'être point un aussi excellent interprète du jésuite aragonais qu'il ne le prétend. Nouvel Oedipe, Amelot est "tout propre à obscurcir les énigmes, au lieu de les expliquer. Si j'avois le temps d'examiner la Traduction, ajouta-t-il, & que cela en valust la peine, vous verriez bien que le Traducteur, qui s'applaudit de son ouvrage, & qui se flatte d'avoir traduit avec succès un livre inintelligible dans l'opinion commune de son aveu mesme, n'est pas si bon entendeur qu'il pense, pour se servir de ses termes". Et, lorsque l'on croit deviner, sous la plume de Bouhours, un compliment joliment tourné à l'endroit d'Amelot, on en perçoit rapidement la féroce ironie. "Après tout, continua-t-il, le Traducteur est un habile homme, & un bel esprit. Je ne le nie point, répartit Eudoxe; je vous avoüë mesme que j'ay leü avec beaucoup de plaisir son Epitre dédicatoire. Il y parle espagnol en français admirablement bien..." (1).

Mais laissons cette querelle. Bouhours, nous l'avons dit, revient longuement, dans la Manière de bien penser, sur Gracián, qu'il cite avec abondance, dans le texte. Le jésuite français reproche à nouveau à son confrère espagnol le caractère abscons de ses oeuvres déjà souligné dans les Entretiens, et Bouhours associe dans un commun blâme Gracián et Góngora, dont l'opacité est devenue, d'ores et déjà, proverbiale: "Oscuro como las Soledades de Góngora" (2). L'air est connu. Venons-en au second reproche formulé par Bouhours, moins ressassé que le précédent: la tendance à l'exagération.

Le troisième dialogue, aimable colloque automnal au bord d'une rivière, qui évoque irrésistiblement, dans la manière dont le décor se trouve planté, le début du Phèdre de Platon, a pour thème le problème de l'outrance, de l'exagération, de

(1) BOUHOURS (D.) La Manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit. Dialogues. 3ème éd.- A Paris: chez Michel Brunet, 1695, p. 489-491.

(2) BOUHOURS (D.) La manière de bien penser, p. 484.

l'excès -fût-il de subtilité- ou, comme eussent dit les Grecs, de l'*ὕβρις*. A titre de premier et de plus frappant exemple, Eudoxe et Philanthe choisissent, bien sûr, Gracián, esprit "sublime", un des "plus beaux de l'Espagne". Celui-ci, cependant, "ne se contente pas de dire dans son *Héroë*, qu'un grand coeur est un coeur géant, un coraçon gigante: il traite celui d'Alexandre d'Archicoeur, dans un coin duquel tout ce monde estoit si à l'aise, qu'il y restoit de la place pour six autres. Grande fue el de Alexandre y el archicoraçon, pues cupo en un rincón del todo este mundo holgadamente, dexando lugar para otros seis". Le jugement tombe, sans appel: "Avez-vous rien veû de plus recherché & de plus enflé! A la vérité, dit Philanthe, la pensée est un peu hardie, & mesme un peu fanfaronne" (1). Ce n'est là qu'un exemple de la charge portée contre Gracián, mais il suffira.

Que retenir, alors, de ce parcours? Il importe de rappeler, tout d'abord, que Bouhours, fidèle reflet de l'intérêt porté à la chose espagnole au XVIIème siècle, avait de cette littérature -et particulièrement de Gracián- une connaissance étendue, de première main. Deuxièmement, l'influence de Gracián sur Bouhours paraît avoir été purement négative: le modèle de ce qu'il ne fallait pas faire. Obscurité et exagération, tels sont les traits dominants de la pensée et de l'écriture de Gracián, selon Bouhours. Or, ce qui apparaît avec beaucoup moins d'évidence, c'est la manière dont les idées de Gracián ont pu s'infiltrer et s'imposer, d'une certaine façon, à l'esprit du philologue. Il en est divers exemples, qui mériteraient assurément d'être étudiés de manière approfondie. N'en indiquons qu'un seul, et laissons la porte ouverte vers de plus exhaustives investigations. Il ne fait pas de doute, en effet, que par-delà les critiques somme toute formelles qu'épingle Bouhours, ce dernier paraît tenir Gracián dans une estime assez grande. Car, en définitive, si le bon père ne cite guère

(1) BOUHOURS (D.) La Manière de bien penser..., p. 327-328.

Gracián de manière explicite que pour en dénoncer les défauts, la présence discrète, souterraine peut-être, de l'écrivain aragonais, est cependant beaucoup plus importante qu'on ne le soupçonne à une première lecture. De ci, de là, Bouhours attribue la paternité de telle remarque, de telle idée à quelque judicieux "auteur espagnol" renvoyé à son anonymat, mais que l'on parvient toutefois à identifier comme étant Gracián. En d'autres occasions encore, toute référence, fût-elle seulement allusive, disparaît, et il faut toute la perspicacité des commentateurs pour reconnaître, sous la plume de Bouhours, des passages imités fidèlement de Gracián.

Il en est ainsi dans le quatrième Entretien, où Eugène et Ariste analysent "le bel esprit", cheminement emprunté, Pierre Mesnard l'a montré, au Discreto (1). Nous en trouvons un autre exemple dans le cinquième Entretien, qui a pour thème le nescio quid, le je-ne-sais-quoi, le no se que ou encore, pour parler comme Gracián, le despejo, cet esprit fait, précisément, de je ne sais quelle vivacité. La conversation d'Ariste et d'Eugène débute sur le thème de l'amitié, de la connivence existant entre deux êtres; il est question des liens qui les attachent l'un à l'autre, de la mystérieuse délectation qu'ils éprouvent à se retrouver, jour après jour, à colloquer sans ennui, au bord de l'eau tranquille; bref, il s'agit de ce que l'on n'appelait pas encore les affinités électives, de "ces inclinaisons secrettes qui nous font sentir pour une personne je ne sçay quoy, que nous ne sentons point pour un autre" (2). Or, cette inclinaison, si nous l'éprouvons avec force, en revanche, il est bien plus difficile d'en rendre compte rationnellement. Et le personnage bouhoursien de conclure, en toute bonne logique: "Ce ne seroit plus un je ne sçay quoy, si l'on sçavoit ce que c'est; sa nature est d'estre incomprehensible & inexplicable". Ce sentiment est une sympathie, au sens le plus

(1) MESNARD (P.) Baltasar Gracián devant la conscience française. In: Revista de la Universidad de Madrid. Madrid, 1958, p. 361.

(2) BOUHOURS (D.) Entretiens..., p. 140.

fort du terme, ou, selon le mot "d'un bel esprit Espagnol, un parantesco de los coraçones". On aura bien sûr reconnu Gracián, et toute l'analyse qui suit cette référence s'inspire de la maxime CXXVII de l'Oráculo et surtout du chapitre XIII du Héroe, que Bouhours paraît avoir lu de très près, et qu'il cite tout de même explicitement, employant divers termes du vocabulaire de Gracián.

La dette contractée par Bouhours auprès de Gracián n'est donc pas négligeable. Reconnaissons cependant que l'auteur français mène l'examen philosophique du je-ne-sais-quoi bien au-delà du point où Gracián l'avait laissé. Bouhours prend en effet en considération une dimension qui était demeurée étrangère à son confrère espagnol, jésuite fort singulier, il faut le dire. Tandis que Gracián reste enfermé -ou refuse de quitter- la psychologie humaine, Bouhours, par une puissante effraction, s'en éloigne et s'élève vers la sphère divine, vers la grâce - ou par elle? Cette dernière n'est-elle pas, en effet, d'une certaine manière, un je-ne-sais-quoi? N'est-ce pas, au bout du compte, ce je-ne-sais-quoi, ineffable, "qui nous fait sentir, malgré toutes les foiblesses & tous les désordres de la nature corompuë, que nos ames sont immortelles; que les grandeurs de la terre ne sont pas capables de nous satisfaire; qu'il y a quelque chose au dessus de nous, qui est le terme de nos desirs, & le centre de cette félicité que nous cherchons par tout, & que nous ne trouvons nulle part" ? (1).

En résumé, le Père Bouhours, fin lettré, connaisseur non seulement des lettres antiques, comme il convenait pour un auteur frappé du sceau de la Societas Jesu, mais aussi des langues modernes, particulièrement de l'italien et de l'espagnol, paraît représentatif de l'imprégnation de la culture française, nourrie de la sève ibérique. Ayant lu et étudié les auteurs castillans dans leur propre langue, Bouhours les cite abondamment, fût-ce pour leur opposer l'idéal de mesure et de

(1) BOUHOURS (D.) Entretiens..., p. 149.

rationalité qui fera le "classicisme" français. Et, parmi les références au monde espagnol, Gracián occupe une place privilégiée. Certes, le bon père estime que la prose gracianienne est obscure, énigmatique entre toutes et qu'elle pêche par exagération, enflure. Mais cela n'empêche point l'auteur des Entretiens d'Ariste et d'Eugène d'appuyer sa propre pensée par un renvoi à Gracián, voire, à l'occasion, d'emprunter à celui-ci quelque subtil développement.

Bouhours portait donc à la pensée de Gracián un intérêt tout à fait réel, à telle enseigne que le jésuite français projeta -lui-même le confesse- de traduire une oeuvre de l'essayiste aragonais -et quelle oeuvre!- l'Agudeza y arte de ingenio. "Une envie" (1) qui, à vrai dire, ne fut jamais réalisée. Pierre Mesnard remarque pertinemment, à ce propos, "que Bouhours souffre vis-à-vis de Gracián et d'Amelot de la Houssaie, d'un complexe de traducteur manqué (...) Les difficultés techniques qu'il a rencontrées sont déguisées en déception doctrinale" (2). Et, de fait, le texte de Gracián -pourtant central dans son oeuvre, tant il permet de mieux comprendre les autres- est tellement redoutable qu'il fallut attendre 1983, pour qu'une première version, aussitôt suivie d'une seconde, en fût donnée. Mais, pour revenir à Bouhours, l'aveu même de ce désir de traduire Gracián n'est-il pas, en vérité, la reconnaissance de l'estime véritable qu'il lui portait?

(1) BOUHOURS (D.) La Manière de bien penser..., p. 492.

(2) MESNARD (P.) Article cité, p. 362.

La fortune de Gracián

Le cas du Père Dominique Bouhours, s.j., a retenu notre attention, plus que de raison sans doute. C'est que la manière dont il considérait Gracián nous a paru pouvoir être regardée comme exemplaire. L'influence du jésuite espagnol sur les lettres françaises ne se limite point, toutefois, aux réactions tout à fait ambivalentes qu'il suscita chez l'auteur des Entretiens d'Ariste et d'Eugène. L'étude de cette présence de Gracián dans le panorama culturel français n'a pas encore été entreprise de manière exhaustive, et il ne saurait bien entendu être question ici, fût-ce seulement d'ébaucher un tel travail. On se contentera d'indiquer quelques pistes de recherche, qui ont d'ailleurs été balisées déjà, il y a plus d'un quart de siècle, dans un article remarquable, duquel nous sommes entièrement redevables: "Balthasar Gracián devant la conscience française", publié dans la Revista de la Universidad de Madrid en 1958. Nous ne pouvons guère que tenter de résumer cette vigoureuse synthèse, qui mériterait d'être reprise et dûment développée, dans laquelle son auteur, Pierre Mesnard, mesure fort bien quelle fut l'étendue réelle de l'influence exercée en France par Gracián, ainsi que les fluctuations qu'y connut la fortune de notre auteur.

Du temps de Louis XIII, tout d'abord, si fortement marqué par la culture espagnole, ainsi que nous avons voulu le rappeler plus haut, les contemporains de Gracián - ainsi en va-t-il de Corneille, qui s'est souvenu du Héroe, lu dans le texte, en écrivant Horace - en assimilent l'esprit de façon toute naturelle, et font véritablement leur le meilleur de sa pensée. Nous avons presque affaire à un phénomène de consubstantialité, pour employer le jargon philosophique. Un peu plus tard, alors que tente de s'imposer la suprématie de la langue française - particulièrement sur sa rivale espagnole - tandis

que se forment les canons du "classicisme" -le Père Bouhours veille sur son berceau- et que, sur le trône de France, est monté Louis-le-Grand, Gracián se trouve attaqué d'un point de vue formel, mais son influence philosophique ou "idéologique" reste entière, comme le montre assez, encore une fois, l'exemple de l'auteur de la Manière de bien penser... Durant la première moitié du XVIIIème siècle, notre bibliographie en témoigne, la vogue de la morale gracianienne restera grande, malgré les premières manifestations d'un déclin inéluctable. L'Oráculo manual connaît toujours une diffusion remarquable, mais les jugements portés sur son auteur se font extrêmement sévères. Voltaire, qui n'aimait décidément point l'Espagne, et l'abbé Desfontaines, donnent le ton. L'oubli est proche, et il suffit de se reporter à la bibliographie que nous présentons plus loin pour constater que les éditions en français de Gracián se font rares après 1750. Et que dire, alors, du XIXème siècle! Voltaire, déjà, dirigeait ses regards vers Albion; à présent, Madame de Staël clame son admiration pour l'Allemagne. Editorialement parlant, Gracián cesse pour ainsi dire d'exister après 1800. La renaissance viendra, à la fin du siècle, grâce au professeur Morel-Fatio et, plus généralement, au milieu universitaire. Et Pierre Mesnard de faire l'éloge de cette institution vénérable qu'est l'agrégation, dont le programme a favorisé un regard nouveau porté sur Gracián et suscité de multiples études, souvent fragmentaires, mais toujours utiles, et dont le Bulletin hispanique se fit le réceptacle.

L'itinéraire est tracé, la route balisée. Reprenons, plus paisiblement, le chemin. On nous permettra cependant, dans un premier temps, et paradoxalement, de brûler les étapes. Il est tout à fait inutile, en effet, de revenir sur le bouillon de culture qui agita la cour des deux grands "luminaires" de la terre, Louis et Anne; on n'en dira pas davantage non plus du Père Bouhours. On se contentera d'ajouter quelques noms célèbres, caractéristiques de la même époque et de la même influence réelle -quoique niée ou, pour le moins, passée sous silence-

de Gracián sur les mémorialistes et, plus généralement, les littérateurs français. Ainsi en est-il de Madame de Sablé, fidèle collaboratrice de La Rochefoucauld, qui emprunte à Gracián diverses maximes. Maîtrisant fort bien l'espagnol, elle lisait et traduisait à son ami les passages de Gracián qui avaient retenu son attention. De la sorte, ainsi que le reconnaissent d'ailleurs les commentateurs de l'écrivain français, ce sont une vingtaine de Maximes, nous rapporte Mesnard, qui doivent être mises en relation directe avec des textes du jésuite espagnol. Citons encore La Bruyère qui, notamment dans sa peinture désabusée De la cour s'est souvenu de l'Oráculo manual, paru, dans la traduction d'Amelot de la Houssaie, quatre années avant les Caractères. Mentionnons aussi le chevalier de Méré, "celui qui pour la forme se rapprochait le plus de Gracian" (1) et qui, lui aussi, semble avoir puisé très directement à la source fraîche apparue en 1684 par la grâce du sourcier Amelot. La marque gracianienne est, chez Méré, si forte que, par une sorte d'ironie, "l'influence considérable qu'il eut sur Pascal permet de rattacher d'une manière indirecte l'auteur des Provinciales à la pensée d'un jésuite espagnol" (2).

La pénétration de Gracián est donc telle, en raison non seulement du contexte culturel et linguistique, alors encore marqué par l'Espagne comme d'ailleurs il ne le sera jamais plus, mais aussi parce que les idées exprimées par le religieux aragonais s'inscrivent dans une tradition qui réunit le Prince de Machiavel -et sans doute n'est-ce pas un hasard si Amelot traduisit ce texte à côté de l'Oráculo- et le Courtisan de Castiglione, sans oublier, en France, l'Honneste homme de Faret, auquel, cette fois-ci, Gracián fit des emprunts, en dépassant cependant -et de loin- son modèle. L'influence gracianienne s'exerça par conséquent à la faveur de tout un courant de pen-

(1) MESNARD (P.) Article cité, p. 358.

(2) MESNARD (P.) Article cité, p. 359.

sée que les Français du XVII^{ème} siècle étaient sans conteste disposés à recevoir et à faire fructifier. "Ce qui est particulièrement marquant, écrit P. Mesnard, au fur et à mesure que l'on s'approche de 1700, c'est de voir comment se constitue à l'époque une espèce de fonds commun des moralistes français, dans lequel les éditeurs puisent d'ailleurs avec une liberté aussi déconcertante en ce qui concerne la non-désignation des sources réelles que l'imputation à quelque auteur en renom" (1). C'est ainsi que, sous la signature de Saint-Evremond, on retrouve aussi bien des passages du Discours de la méthode que de l'Homme de cour... "On voit assez bien que, limés par l'usage, les préceptes de Gracián aussi bien que ceux de Descartes, étaient devenus valeurs communes de la civilisation occidentale à la fin du dix-septième siècle" (2). On ne saurait souligner avec davantage de force la présence d'un auteur, dont la pensée est, au fond, devenue si familière que chacun peut, en toute impunité, voire en toute légitimité, se l'approprier, la faire sienne, sans même s'en rendre compte, peut-être. Notons enfin, pour corroborer cette dernière remarque, qu'au plan de l'édition -de la librairie- c'est bien durant les dernières années du Grand Siècle que la marque de Gracián est la plus forte: quelque vingt éditions de l'Oráculo en 1684 et 1696 !

Mais bien différente sera la situation au Siècle des Lumières. De manière générale, tournés vers l'Angleterre -le cas de Voltaire est éloquent- les Philosophes ne se montrèrent guère favorables à l'Espagne, qu'ils ne connaissaient d'ailleurs pas et qu'ils assimilaient volontiers, sans autre forme de procès, à la barbarie et à l'ignorance. Les Lettres persanes sont, à cet égard, édifiantes. Que l'on relise, par exemple, la soixante-dix-huitième, dans laquelle Montesquieu rapporte un ensemble d' "observations" tirées de la Relation du voyage d'Es-

(1) MESNARD (P.) Article cité, p. 359.

(2) MESNARD (P.) Article cité, p. 359.

pagne de Madame d'Aulnoy, parue en 1691. Ainsi, Montesquieu, non seulement ne s'était pas rendu au-delà des Pyrénées, mais il s'appuya sur un faux, ainsi que le démontra Foulché-Delbosc. Selon la Lettre LXXVIII, les Espagnols et les Portugais, confondus dans une même condamnation, se montrent "méprisants" à l'égard des autres peuples; leur "gravité (...) se manifeste principalement de deux manières; par les lunettes, et par la moustache". Les premières confèrent évidemment l'apparence de la science, elles en sont le signe, la métonymie -"tout nez qui en est orné ou chargé peut passer, sans contredit, pour le nez d'un sçavant"- tandis que la seconde, attribut moins docte mais non moins essentiel, "est respectable par elle-même". "Flegmatiques", les Espagnols sont, en outre, "dévôts et jaloux", sans parler de leur esprit borné, dont témoignent éloquentement les bibliothèques, où l'on trouve "les romans d'un côté, et les scholastiques de l'autre: vous diriez que les parties en ont été faites, et le tout rassemblé par quelque ennemi de la raison humaine". Heureusement, le Don Quichotte sauve l'honneur: "Le seul de leurs livres qui soit bon est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres" (1).

Voltaire, on le sait, n'estimait pas davantage l'Espagne, ni sa littérature, pleine de "pompe"; tout juste Lope de Vega trouve-t-il grâce à ses yeux. Il ne cite Gracián qu'à une seule occasion, dans le Dictionnaire philosophique, pour dénoncer les métaphores filées du jésuite espagnol. Mais le véritable ennemi de Gracián ne fut point Voltaire, qui ne le connaissait pas aussi bien qu'on l'affirme parfois un peu légèrement, et qui ne s'inspira certainement pas du Criticón pour son Candide -mais bien d'un modèle commun aux deux romans-; M. Mesnard nous laisse, à ce sujet, des pages définitives.

Le grand censeur de Gracián au XVIIIème siècle, prenant la relève du Père Bouhours, fut un autre ecclésiastique, l'abbé Desfontaines (1685-1745), jésuite lui aussi, pratiquant volon-

(1) MONTESQUIEU. Lettres persanes, éd. critique avec notes, par Antoine Adam. Genève: Droz, 1965, p. 200-204.

(2) VOLTAIRE. Discours à l'Académie. In: Mélanges, p. 244.

tiers la correction fraternelle! Professeur, collaborateur du Journal des Sçavants, dont la porte lui avait été ouverte par Bignon, bibliothécaire royal, religieux de moeurs semble-t-il assez peu cléricales, Desfontaines fut aussi le rédacteur du Nouvelliste du Parnasse, un ensemble de feuilles critiques "si vives, si alertes, si pleines d'ironie, de malice, de feu", au jugement d'Eugène Hatin. C'est dans cette publication que Desfontaines qui, par ailleurs, employa toute son énergie à combattre les idées de Voltaire, fustigea Gracián, accusé de "singer Tacite", de composer ses ouvrages à la manière d'un mosaïste, d'utiliser des images pour le moins incongrues. Mais soulignons à la décharge de l'abbé Desfontaines, qu'il avait pris la peine de lire Gracián, dont il mit d'ailleurs certaines idées à profit, bien entendu sans rendre à César ce qui lui revenait. P. Mesnard, auquel il nous faut, une fois encore, renvoyer, expose excellemment l'argumentation mise en place par Desfontaines pour vouer Gracián aux gémonies. Tout d'abord, le critique estime, partageant en cela les idées de son adversaire Voltaire, que l'avenir ^{de l'Espagne} est, si l'on peut dire, derrière elle et qu'il appartient à tout esprit éclairé de porter son regard vers l'Angleterre ou vers l'Allemagne. Deuxièmement, non seulement Gracián a le tort d'être espagnol mais, de surcroît, il n'écrit que de la prose; or, "les poètes seuls parviennent au sommet de la gloire littéraire" (1). Troisième point: l'heure n'est plus au roman, ce genre n'a aucune espèce d'avenir; le Criticón ne saurait donc, en aucune façon, retenir notre attention. C.Q.F.D.

Tout était donc prêt, le dispositif se trouvait installé, pour qu'on oubliât Gracián, pour qu'il plongeât dans le gouffre du XIXème siècle. Et, de fait, après 1800, on ne connaît plus Gracián, on ne le critique plus même, parce que, tout simplement, il s'est effacé des mémoires. Une certaine mode espagnole, dont témoignent Hugo, Gautier, Mérimée et tant d'autres, phénomène tout à fait superficiel, léger et, pourrait-

(1) MESNARD (P.) Article cité, p. 365.

on dire, de "pacotille", ne sert en aucune façon la cause de Gracián, auteur austère s'il en fut, dont on imagine assez mal, en vérité, qu'il eût pu inspirer le nouvelliste de Carmen (1). Seuls l'un ou l'autre érudits, s'attachant à l'histoire de la littérature espagnole, mentionnent Gracián, associent son nom à celui de Góngora et à la décadence des lettres dans ce pays. Il fallut attendre qu'A. Morel-Fatio, à la fin du siècle, prît l'initiative de réparer l'injustice commise et, en quelque façon, de réhabiliter Gracián, depuis la prestigieuse chaire du Collège de France, de faire inscrire, plus tard, le nom de Gracián au programme du sévère concours d'agrégation, provoquant ainsi, certes dans le seul sérail, un renouveau d'intérêt à l'égard de celui que nul, ou presque, d'entre les contemporains de Corneille, n'ignorait.

(1) Dans une étude consacrée en grande partie à Goya et à la peinture espagnole, José Cabanis note que, "pour les jeunes romantiques, qu'elle reposait des Grecs et des Romains, l'Espagne était dépaysement et exotisme, et même porte de l'Orient" Ils consacrèrent à la péninsule ibérique de nombreux écrits, sans toujours en avoir eu une connaissance de première main. Cabanis rapporte, à ce propos, la question un rien impertinente qu'Heinrich Heine aurait posée à Théophile Gautier: "Comment ferez-vous pour parler de l'Espagne quand vous y serez allé?" Et Cabanis de commenter: "Les romantiques se firent en effet une Espagne avec presque rien, quelques clichés repris à l'en-
vi, qui eurent un franc succès, quelques années. De loin et de confiance, l'Espagne paraissait le lieu des contrastes, des excès et de l'inattendu" (p. 58).- CABANIS (J.) Goya: le Musée espagnol de Louis-Philippe. Paris: Gallimard, 1985.

De la traduction

Si Gracián put, de son vivant, mais surtout à partir de 1684, être lu en France, c'est aux traducteurs qu'il le dut. Les lettrés français eurent beau, durant un demi-siècle, se mettre à l'école castillane, de manière générale, ils ne parvinrent point à une connaissance de la langue telle qu'elle eût permis un contact direct avec ce que les lettres ibériques avaient produit de plus remarquable. S'agissant plus particulièrement de Gracián, héros du conceptisme, affectant un style précieux, volontairement sibyllin, nous avons affaire à "l'écrivain le plus difficile de toute la littérature espagnole", attaché à "la recherche constante d'une concision qui vise délibérément un hermétisme extrême afin de laisser le vulgaire au seuil de son texte. Ajoutons, pour faire bonne mesure, l'usage général d'un vocabulaire personnel qui ne recule pas devant les néologismes de son cru" (1). On comprend dès lors que le truchement des traducteurs s'imposait avec une absolue évidence; il était la condition sine qua non de l'introduction véritable de Gracián en France, les esprits cultivés capables de lire le jésuite aragonais dans le texte, tels Madame de Sablé, Bouhours ou Corneille, restant tout à fait exceptionnels.

Il est inutile de souligner ici ce que ce recours peut avoir, généralement, d'insatisfaisant. L'étude, infiniment érudite, mais merveilleusement vivante, d'Alexandre Cioranescu, a mis en lumière les procédés ordinaires des traducteurs, dont la compétence linguistique était souvent fort éloignée de celle que l'on était en droit d'espérer, voire d'exiger. Passons, pour le moment, sur le problème, délicat entre tous, de la fidélité au modèle et sur la prétention commune des traducteurs

(1) PELEGRIN (B.) Manuel de poche, p. 55.

français à "améliorer", polir, mettre en valeur le texte castillan qu'ils avaient sous les yeux. Relevons, en revanche, l'usage expert des ciseaux, en rappelant qu'il était, chez les traducteurs, la chose la mieux partagée au monde. "Tous les traducteurs, écrit Alexandre Cioranescu, abrègent, suppriment et s'en font une gloire, tellement ils savent d'avance qu'ils méritent la gratitude du lecteur" (1).

Les coupes sombres pratiquées dans le texte, gothique en diable, de ces auteurs par trop barbares, ne visent pas seulement à rendre une telle écriture davantage acceptable aux yeux exigeants des contemporains de Boileau et de Bouhours, mais aussi à résoudre, de la manière la plus simple, la plus économique qui soit, les problèmes linguistiques qui se présentent, et l'on sait qu'ils peuvent être aussi nombreux que les étoiles du ciel! "La fréquence des jeux de mots dans la prose baroque, écrit encore Cioranescu, crée des difficultés insurmontables, que connaissent bien les traducteurs de Shakespeare: Pissevin et Ouville se contentent de couper le noeud gordien, en conservant les pointes des plaisanteries en espagnol". Par ailleurs, "les noms étrangers sont traduits ou adaptés en français, capricieusement" (2). La signature de l'auteur se trouve fréquemment omise, les titres des oeuvres sont systématiquement changés; les traductions subissent elles-mêmes des adaptations fréquentes, qui nous éloignent toujours davantage de l'original, auquel on n'a évidemment plus jamais recours; bien des traductions demeurent inachevées ou, commencées par une plume, elles finissent de paraître par la grâce d'une seconde (Don Quichotte, l'Homme détrompé). La situation, on le voit, n'est guère brillante.

Alors, qu'en est-il de Gracián? Quel sort lui réservèrent ses traducteurs? Si le pire, en vérité, lui fut épargné, il n'échappa point, cependant, à la condition ordinaire des auteurs espagnols "mis en françois". Les livres de Gracián furent

(1) CIORANESCU (A.) Le Masque et le visage, p. 180.

(2) CIORANESCU (A.) Le Masque et le visage, p. 180.

en effet toujours signés, au prix, il est vrai, de légères fantaisies orthographiques; les titres choisis conservaient un rapport, sinon avec le titre original, du moins avec le contenu de l'ouvrage. Mais, littérairement parlant, les traducteurs ne se montrèrent pas toujours les meilleurs serveurs de l'essayiste et romancier espagnol.

Sept personnages s'attachèrent à l'oeuvre gracianienne: Nicolas Gervaise (Le Héros), Etienne de la Silhouette (Réflexions politiques), Joseph de Courbeville (Le Héros, le Politique Don Fernando, l'Homme universel, Maximes), Claude de la Grange (Modèle d'une sainte et parfaite communion), Guillaume de Maunory (première partie de l'Homme détrompé), l'auteur anonyme des seconde et troisième parties et, bien entendu, Nicolas Abraham Amelot de la Houssaie (l'Homme de cour). Ce dernier et, dans une moindre mesure, le Père de Courbeville, avec peut-être aussi le chanoine de la Grange, méritent seuls le titre de traducteurs véritables. On verra quel jugement les maîtres des études hispaniques, Morel-Fatio entre autres, portèrent, par exemple sur Gervaise ou Maunory.

La première traduction française connue de Gracián, bien que celle-ci se prétende "nouvelle", est donc la version du Héroe publiée par Nicolas Gervaise, à Paris, chez la veuve Chevalier, en 1645. Dès cet essai initial se trouve affirmée la préoccupation que l'on retrouvera constamment, d'adapter le texte espagnol, de le rendre lisible par un Français, c'est-à-dire, au fond, d'épurer le modèle, d'effacer ce qu'il peut avoir d'excessivement espagnol et donc de contraire au goût mesuré idolâtré par nos compatriotes du XVIIème siècle. Ainsi, dans sa dédicace à Monsieur, Gervaise prend bien soin de souligner que le Héros "s'est neantmoins trauesty à la Françoise, & s'est deffaict de son langage Castillan, pour ne point donner d'ombrage à vos tres pures intentions, & ne choquer en rien les mouuements de vostre coeur si intimement uny à la conseruation de cet Estat, qu'il abandonneroit plustost la vie que de consentir à une pensee Espagnolle".

Cette conception des choses, qui consiste à n'accepter l'univers hispanique qu'au prix d'une sévère asceptisation, d'une neutralisation de ses éléments les plus particuliers, est partagée par deux versificateurs qui gratifient le lecteur de l'ouvrage d'une épigramme et d'un quatrain, pièces proclamant en chœur, haut et fort, que notre Héros, croix de bois, croix de fer, est authentiquement "françois". Lisons, d'abord, l'Épigramme que le sieur P. Claquenelle dédie au docteur Gervaise:

"Tu dresses à ton Heros d'agreables autels,
Tu luy couure le front de lauriers immortels,
Quand tu le fais sortir des riuës du Tage.
Aussi faut qu'il auouë auoir puisé de nous,
Ce qu'il a de plus doux:
Et son pays ingrat n'ayant pas le courage,
D'admirer son ourage,
Pour le mieux chastier emprunte hardiment
De ton rare sçavoir vn autre vestement".

Autre fine plume, le sieur H.L. Jacquelin, surpasse, si faire se peut, son prédécesseur en lyrisme patriotique et dresse, en quatre incomparables vers, une stèle à un si digne traducteur, qui sut faire bénéficier la France du seul Héros que comptât jamais l'Espagne!

"Quel excez de bon-heur, ô France, t'accompagne
Quel suiect n'as-tu point d'esperer cette fois!
Puisque l'vnique Heros qui fut dedans l'Espagne,
Au coeur de son pays est deuenü François".

Quant à l'avis que Gervaise adresse au lecteur, il mérite, lui aussi, qu'on s'y arrête un instant. Ce texte nous renseigne sur les raisons véritables qui incitèrent un médecin en poste à Perpignan à porter son attention sur un texte espagnol paru quelques années auparavant. Les motivations du sieur Gervaise ne sont évidemment nullement intellectuelles ou spirituelles. L'ennui, peut-être, tout simplement, dont un contemporain, Pascal, soulignait alors combien son empire sur l'âme humaine était néfaste. C'est que le divertissement, sous sa

forme certes la moins noble, selon les critères du temps, n'était lui-même guère possible. Point de gentilles dames dans ce désert des Pyrénées, point de joyeux compagnons... "Amy Lecteur, les devoirs de ma charge me tenāts attaché aux extremitez de ce Royaume, parmy un peuple, où la grauité des hommes, & la retraite des femmes, les deux vertus de ces contrées, rendans à ceux de notre nation, presque inaccessible la conuersation des viuants, i'ay esté contrainct de m'adresser aux morts, pour y trouuer quelque diuertissement" (1).

Ce n'est pas sans quelque surprise que l'on mesure l'étendue de l'information de Gervaise, pour qui, en 1645, Gracián est un auteur mort (alors qu'il ne décédera qu'en 1658, on le sait). Mal renseigné sur son auteur, Gervaise est, en outre, de l'avis des hispanistes les plus qualifiés, un piètre traducteur. Morel-Fatio ne mâche guère ses mots lorsqu'il condamne cette version du Héroë, qu'il tient non seulement pour "très littérale", mais aussi pour tout à fait "barbare", un vice que l'on s'accordera à considérer comme redhibitoire (2). Plus indulgent, Cioranescu trouve la traduction de Gervaise "ennuyeuse" (3). Elle n'a assurément plus qu'un intérêt historique, et elle a été remplacée par la version du Père Joseph de Courbeville, s.j., laquelle laisse cependant aussi à désirer.

Courbeville, précisément, s'est voulu, comme Amelot, et plus encore peut-être que ce dernier, le grand propagateur français de la pensée et de l'oeuvre de son confrère espagnol dans l'ordre de saint Ignace. De ce jésuite, qui traduisit quatre livres de Gracián, nous savons (4) qu'il est né à Orléans, en 1668 -l'écrivain aragonais était mort depuis dix ans-

(1) Bibliographie, n° 1.

(2) MOREL-FATIO (A.) Agrégation d'espagnol: notes bibliographiques sur les questions du programme pour le concours de 1910. In: Bulletin hispanique. Bordeaux, vol. 11, 1909, p. 452.

(3) CIORANESCU (A.) Le Masque et le visage, p. 247.

(4) AMAT (R. d'). Dictionnaire de biographie française. Paris: Letouzey et Ané, 1961, vol. 9, col. 945.

entré dans la Compagnie en 1686, qu'il collabora aux Mémoires de Trévoux, tout en se livrant à une intense activité de traducteur, non seulement de l'espagnol, mais aussi -comme Amelot- de l'italien et, cela allait de soi pour un jésuite, du latin. La plupart des ouvrages traduits par Courbeville relèvent de la littérature religieuse ou spirituelle, à l'exception, précisément, des textes graciens.

C'est en 1723 que paraît l'Homme universel, titre choisi par Courbeville pour sa traduction du Discreto, et qui fait évidemment allusion à l'Homme de cour qu'avait donné Amelot en 1684, le jésuite espérant peut-être bénéficier, par contre-coup, bien qu'un peu tard déjà, du succès remporté par la version française de l'Oráculo. La traduction du Discreto illustre assez bien la position générale de ces lettrés tenus de rendre en français un texte espagnol souvent rétif, c'est le moins qu'on puisse dire. Alexandre Cioranescu souligne fort bien qu' "en principe, les traducteurs sont parfaitement conscients de leur devoir de fidélité. Parfois, ils ont même l'hypocrisie de reconnaître leur position subalterne et s'avouent serviteurs des idées exprimées par un autre, et qui perdent plus qu'elles ne gagnent dans ce transfert. Mais cette modestie ne tient pas devant la réalité: au fond, ils pensent tous que l'auteur espagnol a plus besoin d'eux, qu'eux du texte dont ils dépendent" (1). Ainsi, Courbeville a beau vouloir respecter l'oeuvre de Gracián, il n'en fait pas moins "l'aveu sincère des licences (...) prises dans cette Traduction" et, au premier chef, son caractère "paraphraste". Le père jésuite éprouve d'ailleurs le besoin immédiat de se justifier: "mais le Tacite Espagnol s'exprimerait-il, s'entendrait-il en notre langue sans ce secours?" (2). On pense, alors, à cette remarque de Saint-Evremond, lequel rendait grâce à Corneille "parce qu'il a fait parler les Grecs mieux que les Grecs sa-

(1) CIORANESCU (A.) Le Masque et le visage, p. 177.

(2) Bibliographie, n° 18.

vaient parler: de ce point de vue, tout traducteur est un "Corneille" (1), par l'art duquel le modèle se trouve transfiguré, porté à un plus haut degré de perfection.

Deux ans après l'Homme universel, c'est le Héros que propose Courbeville, dans une nouvelle traduction, destinée à remplacer celle de Gervaise. Et, cela ne fait point de doute, le jésuite orléanais persévère dans le travers que sa propre plume dénonçait faussement: la paraphrase, que Morel-Fatio juge "très diluée" et "qui ne rend exactement compte ni du fond ni de la forme des pensées de l'auteur" (2). Et, que penser alors de la version courbevillienne de l'Oráculo, qui prétend pallier les insuffisances d'Amelot et corriger ses erreurs? Elle a été conçue, estime Bouillier, "selon le système des belles infidèles" et elle "n'est plus valable aujourd'hui". Le savant hispaniste, spécialiste de Gracián, concède toutefois "qu'elle est d'un tour aisé" et que, pour "certains passages, trop rares, elle peut être consultée utilement" (3).

Passons sur la traduction du Politique Dom Ferdinand le Catholique (1732), qui ne se signale point par des qualités exceptionnelles, tout en reproduisant les défauts des précédents travaux, pour nous arrêter, un instant seulement, à la première version française du Político, due à Etienne de la Silhouette (1709-1767), un contrôleur général amateur de belles-lettres, auteur également d'une Idée générale du gouvernement et de la morale des Chinois tirée particulièrement des ouvrages de Confucius (Paris, 1729), de plusieurs livres et traductions concernant l'Angleterre ou en provenant -notamment un prometteur Traité mathématique sur le bonheur- sans oublier, et cela nous concerne davantage, un Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie, publié à Paris en 1770, en quatre volumes in-8° (4).

(1) CIORANESCU (A.) Le Masque et le visage, p. 177.

(2) MOREL-FATIO (A.) Agrégation d'espagnol..., p. 452.

(3) BOUILLIER (V.) Notes critiques sur la traduction de l'Oráculo manual par Amelot de la Houssaie. In: Bulletin hispanique. Bordeaux, vol. 35, 1933, p. 127, note 1.

(4) CIORANESCU (A.) Bibliographie de la littérature française au XVIIIème siècle. Paris: C.N.R.S., 19 , vol.3, p. 1667.

Bien plus que Courbeville, et comme Gervaise trois quarts de siècle auparavant, Etienne de la Silhouette incarne à la fois les préjugés et le complexe de supériorité français. Il entame sa préface en formulant le lieu commun habituel sur la difficulté de l'oeuvre de Gracián et sur les épreuves qui attendent le malheureux traducteur. Gracián, donc, est "un Auteur difficile à entendre, plus encore à traduire, qui se sert souvent de la métaphore & de l'hyperbole, homme d'imagination & de sens". El Político apparaît, aux yeux de Silhouette, comme excessivement espagnol, immodérément baroque, opposé à tous égards, on le verra plus loin, au goût français, héritier de la sagesse gréco-romaine. Gracián, qui n'est décidément pas compatriote de Descartes, ignorant tout de l'exposition more geometrico, "pèche par l'ordre & par la méthode; il abonde de traits brillans, mais la transition des uns aux autres est forcée, les métaphores sont outrées, les éloges qu'il fait le sont encore plus, les termes sont peu exacts; l'Ouvrage, en un mot, est dans le goût qui regnoit de son tems en Espagne, & ce caractere est assez celui de ses autres Ouvrages".

Silhouette doit bien, toutefois, justifier l'intérêt qu'il porte à Gracián. Pourquoi donc, en effet, s'être efforcé de traduire et d'offrir au lecteur français, si exigeant et si nourri de chefs-d'oeuvre, un texte aussi manifestement mauvais? Notre gentilhomme prend donc la peine de noter que "ces défauts n'excluent point certaines pensées remplies de sel, de sentimens qui touchent le coeur & qui élèvent l'esprit, des maximes qui instruisent: le composé est bizarre, mais il plaît". Il exerce, à vrai dire, sur nous, une sorte de fascination, celle que nous éprouvons inmanquablement pour une chose étrangère, exotique pourrait-on dire, et, en définitive, "barbare". Ainsi, il en est de Gracián comme de l'architecture gothique, qu'il faut opposer à "l'architecture des Grecs & des Romains, pour comparer le goût qui regnoit du tems de Gracian avec le goût épuré de ce siècle: l'architecture Gothique est chargée d'ornemens; il y a des parties délicates, achevées;

on y reconnoît de la hardiesse & de la légereté, & le tout, quoique barbare, surprend, se fait admirer. L'architecture Romaine ne manque point d'ornemens, mais les ornemens en sont le moindre mérite; de la proportion de toutes les parties, de leur symétrie, de leur ordre, il résulte une noblesse qui, dans sa simplicité laisse tout admirer, rien à critiquer". Ici l'essentiel, là l'accessoire, ici la pureté de la raison, la splendeur désincarnée de l' εὐδωκ, là la rugosité des accidens. On l'a bien compris, "le caractere de l'architecture gothique nous donne celui des ouvrages de Gracian: le caractere de l'architecture Romaine nous apprend quel doit être celui d'un Ouvrage parfait" (1). L'heure n'est pas encore venue où le romancier de Notre-Dame de Paris, dont la publication marque le coup d'envoi du regain d'intérêt pour le gothique, manifestera conjointement son goût des choses espagnoles, ainsi qu'en témoigne Hernani ou l'Honneur castillan.

Gothique, le Criticón l'est également, dans l'esprit du traducteur qui s'attela à la première partie du roman, Guillaume de Maunory. Le mot, certes, ne figure point de manière explicite dans la préface, mais l'idée, assurément, ne s'en trouve pas absente. Comme ses prédécesseurs, Maunory oppose l'imagination débordante, débridée de Gracián à la saine raison cultivée en France. Gracián est un homme d'instinct, de passion, incohérent au point d'enfreindre ses propres règles, de contredire les principes que lui-même a formulés. Ne disons rien de quelques-unes des idées de l'auteur espagnol, peu conformes à l'orthodoxie chrétienne; passons sur la déraison qu'il manifeste en maints endroits de son oeuvre. Notons seulement que Gracián "n'emploie pas toujours fort à propos le sel de sa Critique; & souvent il répand plus de fiel par passion ou par préjugé que par discernement. C'est la même chose de la Louange, & le bon Gracian tout en frondant la flatterie, parle lui-même en adulateur dégoûtant". Le traducteur précise toute-

(1) Bibliographie, n°40.

fois que ce sont là des broutilles, eu égard aux agréments de l'ouvrage, que Maunory s'est d'ailleurs efforcé de rendre d'autant plus agréable et divertissant à ses compatriotes, en en "améliorant" la langue, décidément irrecevable telle quelle.

Dans ce noble dessein de correction des excès baroques et d'"assainissement" de la source gracianienne, tout à fait délétère, "sans quitter le sens de l'Auteur, ou du moins sans le perdre trop de vûë, on s'est donné la liberté de tourner & d'étendre quelques-unes de ses pensées", ce qui signifie, en clair, supprimer les difficultés et commenter par des phrases de son propre tonneau les formulations de Gracián jugées incongrues ou susceptibles d'être mal comprises par le lecteur français. Car c'est d'abord à lui que, généreusement, pense Maunory; il travaille "en faveur de ceux qui n'entendent pas la Langue Espagnole, & qui auroient pû trouver des obscuritez rebutantes, si on avoit rendu l'original plus littéralement"(1). On reste confondu par tant de prévention, par tant d'égards. Maunory était professeur d'espagnol -il avait publié en 1701 une Grammaire et dictionnaire françois et espagnol, nouvellement composé suivant l'usage de la cour d'Espagne- et cette idée "que le livre espagnol ne saurait être traduit au pied de la lettre" est, selon Cioranescu, "une idée de professeur" (2), qui, en l'occurrence, a provoqué bien des dommages, quoique l'excès contraire ait également pu se montrer préjudiciable à l'oeuvre.

Après avoir pris connaissance de l'opinion que s'étaient formée Guillaume de Maunory ou Etienne de la Silhouette, lorsque, rempli d'un sentiment de désenchantement, de desengaño tout gracianien, on ouvre le Modèle d'une sainte et parfaite communion, que le chanoine Claude de la Grange avait publié à Paris, chez Jean Boudot, en 1693, on ne laisse pas d'être surpris par le ton unanimement élogieux des réflexions préliminaires consacrées à Gracián, par la mesure et l'humilité

(1) Bibliographie, n° 68.

(2) CIORANESCU (A.) Le Masque et le visage, p. 248.

de ce religieux, dont le dessein paraît bien être de rendre le Comulgatorio de la manière la plus fidèle qui se puisse concevoir.

Le chanoine de la Grange loue tout d'abord "la vivacité d'esprit" de Gracián, "l'étendue & la fécondité de son génie", que l'on a pu mesurer dans les ouvrages de morale ou de politique tels que le Héroe ou l'Oráculo. Cependant, dans ce livre concernant la Sainte communion, il semble que Gracián "a voulu épuiser toute la tendresse de son zèle pour le S. Sacrement, & consacrer les précieux talens qu'il avoit reçus de Dieu, à cet auguste mystère de sa bonté pour nous. Les pensées n'en sont pas moins vives, & les expressions moins brillantes, néanmoins on sent que cette lumière & ce feu partent du cœur plus que de l'esprit". Claude de la Grange proclame ensuite son admiration pour l'érudition biblique du jésuite, avant de souligner, tout de même, la distance qui sépare la langue française de l'espagnole. Le traducteur, par avance, bat sa coulpe et fait amende honorable. Les qualités de l'oeuvre de Gracián sauteront aux yeux de quiconque lira le Comulgatorio dans le texte, "mais il y a lieu de craindre que la traduction qu'on en a faite n'ait obscurci ou peut-être effacé une partie de ces traits qui en font toute la beauté. Le tour de la diction si différent en toutes Langues, le devient encore davantage lors qu'il s'agit d'exprimer les sentimens du cœur". L'intimité et l'élévation de tels sujets, qui mettent en jeu les convictions les plus profondes, favorisent, dans chaque idiome, l'éclosion de ses traits les plus spécifiques, de ses particularités les plus remarquables. Le français, de toute évidence, n'est pas le castillan; le traducteur doit en prendre acte et "il faut suivre l'Auteur qu'on traduit, être fidelle à son sens, & conserver sous un autre tour, toute la grace & toute la force de ses pensées" (1). De la Grange, à la différence de ses confrères, n'estime point d'un plus grand prix la copie que le

(1) Bibliographie, n°81.

modèle; les imperfections que remarqueront les lecteurs, qu'ils les imputent à la première plutôt qu'au dernier. Ce point de vue méritait, par sa rareté, d'être mis en relief.

Nous ne pouvons mettre un terme à ces considérations relatives aux traducteurs de Gracián sans dire un mot d'Amelot de la Houssaie, dont nous avons rapporté, déjà, les démêlés avec le Père Bouhours, admirateur et censeur de Gracián tout à la fois. Amelot, on s'en souvient, proposa la première traduction de l'Oráculo manual, publiée à Paris en 1684 et promise à un si remarquable succès. En définitive, nous ne savons que bien peu de choses de Nicolas-Abraham Amelot de la Houssaie, polygraphe intarissable, traducteur intelligent, qui mit son talent et son style au service de classiques latins, notamment Tacite -référence constante de Gracián- d'auteurs italiens, tels que Machiavel, et, bien entendu, espagnols.

Il semblerait qu'Amelot soit né, à Orléans -comme le Père de Courbeville- au mois de février 1634, mais nous n'en avons point la certitude. Vers 1670, on le trouve en poste à Venise, en la qualité de secrétaire du président de Saint-André, ambassadeur de France. Son séjour vénitien fut mis à profit, nous dit-on, pour apprendre, outre l'italien, la langue espagnole. Voltaire, qui n'appréciait guère Amelot depuis qu'il avait traduit et présenté le Prince -en en dénaturant la pensée- considérait que son temps passé à Venise eût été mieux employé à tenter de s'enrichir que de pratiquer les langues vivantes. Cependant, quoique secrétaire d'ambassade, le malheureux "n'a pas eu le secret de se tirer de la misère" (1). De plus, au jugement de Voltaire, encore, Amelot écrivait mal le français, beaucoup moins bien, en tout cas, que "ce jeune étranger qui n'était jamais venu en France" (2), Frédéric II.

(1) VOLTAIRE. Préface de l'Anti-Machiavel de Frédéric II.
In: MACHIAVEL (N.) Le Prince. Paris: Garnier, 1978, p. 94.

(2) VOLTAIRE. Op.cit., p. 93.

En 1676, la publication de l'Histoire du gouvernement de Venise, que n'agrée point le représentant de la République à Paris, vaut à Amelot six semaines d'emprisonnement à la Bastille (Voltaire, pour sa part, y séjourna plus longtemps). L'existence du traducteur prend fin à Paris, le 8 décembre 1706, et c'est là, à peu près, tout ce que nous en savons.

Le cas d'Amelot de la Houssaie est à la fois semblable à celui des autres traducteurs français, et distinct, par la haute tenue, surtout, du travail accompli. En effet, la version qu'il donna de l'Oráculo manual, quoique non exempte de défauts, voire d'erreurs d'interprétation, "a des qualités qui l'emportent de beaucoup" sur les aspects négatifs, à telle enseigne que, pour Bouillier, "la traduction d'Amelot mérite de garder le monopole" (1). Sans doute ce jugement, formulé en 1933, mériterait-il d'être révisé aujourd'hui, car nous disposons désormais du Manuel de poche proposé par Benito Pelegrín, conçu dans un esprit assurément aussi peu "amelotien" que possible et sans doute plus proche de la respiration baroque du texte gracianien, sans parler même des préoccupations proprement scientifiques qui animèrent Pelegrín dans son entreprise et dont Amelot ne s'encombra point outre mesure. Il reste que l'Homme de cour s'impose comme un monument d'élégance retenue, de sobriété classique, vertus qui durent contribuer puissamment à la fortune de l'ouvrage.

Cette "francisation" assez radicale de Gracián, pour employer le mot de Morel-Fatio (2) n'a bien entendu pu se faire qu'au prix d'une "adaptation", en certains endroits, du texte de l'Oráculo. Obscure, volontairement hermétique, la pensée de Gracián doit être rendue accessible au lecteur; il s'agit de dissiper les brumes, de lever le voile, pour contempler la vérité sortie du puits, nue, débarrassée de son grotesque ha-

(1) BOUILLIER (V.) Notes critiques..., p. 127.

(2) MOREL-FATIO (A.) Gracián interprété par Schopenhauer. In: Bulletin hispanique. Bordeaux, vol. 12, 1910, p. 379.

bit. Il convenait donc, pour réaliser ce dessein, d' "introduire la lumière dans les ténèbres". Amelot s'y employa "avec une liberté de mouvement quelque peu exagérée, avec des suppressions et des modifications nombreuses, justifiées toujours par le souci de clarté. Il ne reste rien ou presque du labyrinthe stylistique de Gracián: la traduction est en même temps vulgarisation. Il serait sans doute injuste de critiquer ou sous-estimer cette attitude, qui implique certes des pertes de substance, mais qui protège suffisamment l'esprit de l'auteur" (1).

Amelot reste donc, envers et contre tout, parmi les pères fondateurs du gracianisme, le plus acceptable, à la fois le moins infidèle au jésuite espagnol, dans son esprit sinon dans sa lettre, et le plus remarquablement français. Car c'est bien ainsi qu'il convient d'envisager l'Homme de cour. Semblable en cela aux autres traducteurs de Gracián, Amelot oriente tous ses efforts vers l'accomplissement d'un idéal stylistique "classique". Il nous propose en quelque sorte le livre que Gracián eût peut-être écrit si le hasard l'avait fait naître en France. But commun, sans nul doute, aux Courbeville, Gervaise et autres Maunory; Amelot, cependant, est seul à l'atteindre, à savoir échapper à la bâtardise. C'est en cela que la traduction d'Amelot reste intéressante, même si elle paraît désormais irrecevable, eu égard aux exigences de la critique contemporaine. Elle vaut donc surtout, répétons-le, comme témoignage de l'esprit français, du "classicisme" qui finit de se chercher et s'élabore avec, présent, en toile de fond, le modèle espagnol, honni, mais incontournable.

Une telle conception de la traduction est évidemment dépassée, à jamais, et le moderne successeur d'Amelot n'a pas de mots assez durs pour le fustiger et se démarquer de la tradition qu'il incarna avec brio. "Amelot a bénéficié de cette totalitaire tradition rationaliste, retenue par le positivisme et l'Université, de cette tyrannie du Sens qui a toujours

(1) CIORANESCU (A.) Le Masque et le visage, p. 247.

abusivement privilégié le fond, le message, dans l'absurde dichotomie et hiérarchie du fond et de la forme, froide obsession de comprendre sans effort, au lieu de sentir, au lieu de goûter, au lieu de chercher" (1).

Tout le travail, non seulement d'Amelot de la Houssaie, mais de l'ensemble des traducteurs anciens de Gracián le démontre donc à l'envi. Gracián ne pouvait, sous sa forme originale, exercer aucune influence durable en France. Le Père Bouhours, par exemple, qui avait pris connaissance de l'oeuvre gracianienne très tôt, et de première main, illustre fort bien les limites de la communication qui pouvait s'établir entre les lettres espagnoles et les lettres françaises. C'est bien toujours le fond que l'on estime, dont on tire profit à l'occasion, mais qui, sous son aspect propre, sous sa configuration particulière, est inacceptable. Le succès de l'Homme de cour en constitue, une fois encore, la preuve tangible. Le Gracián que connurent des générations de lecteurs français parlait avec l'accent de Paris, son style était celui de l'Académie.

VII

Chronologie et géographie des éditions

La diffusion en France de Baltasar Gracián n'est pas un phénomène isolé, qui ne trouverait qu'en lui-même son explication, qui serait, en quelque sorte, mystérieusement, causa sui. Elle s'insère, au contraire, dans un mouvement d'ensemble, dont elle bénéficie, sans aucun doute. La présence de

(1) PELEGRIN (B.) Manuel de poche..., p. 56.

Gracián dans la culture française doit être comprise, tout d'abord, comme l'une des nombreuses manifestations, quoique tardive, de l'intérêt somme toute massif porté, tout au long du XVII^e siècle -avec, certes, des hauts et des bas- au monde espagnol, à ses lettres, bien plus qu'à ses arts. Gracián ne constitue donc qu'une pièce d'une immense fresque littéraire et "éditoriale"; mais il n'en est assurément pas la plus importante. Que sont les quelques dizaines d'éditions du jésuite aragonais comparées aux chiffres qu'atteignent les "best-sellers" du XVII^e siècle, tels que les oeuvres de Luis de Granada, pour lequel on ne dénombre pas moins de deux-cent-dix éditions? Gracián laisse donc sa trace, voyante, mais sans plus, dans un tableau infiniment nuancé, à la composition duquel il contribue, de façon non négligeable.

Mais, la présence de Gracián en France, ce n'est pas seulement un aspect particulier, un prolongement de l'hispanisme du Grand Siècle. C'est aussi le signe de la curiosité montrée, dans notre pays, non plus pour telle ou telle littérature nationale -espagnole, italienne- mais ^{portée} à un genre particulier, la littérature de cour, dont nous trouvons, presque simultanément, divers exemples, nous l'avons dit, aussi bien en France, en Espagne qu'en Italie, où s'amorce d'ailleurs le mouvement, avec Il libro del Cortegiano del Conte Baldassare Castiglione, qui paraît à Venise, en 1528. L'ouvrage, dans lequel Castiglione avait consigné son credo humaniste, sa foi profonde et enthousiaste en la culture, connut évidemment de nombreuses éditions -notamment lyonnaises, chez Guillaume Rouillé, en 1550, 1553 et 1562- et fut traduit, d'abord en latin, puis en français, premièrement par Jacques Colin (1537) et, dans une nouvelle version, par Gabriel Chapuis (Lyon, 1580), mais aussi en espagnol (Tolède, 1539). Le Courtisan fut, bien entendu, réimprimé au XVII^e siècle. Une nouvelle traduction française, par l'abbé Duhamel, en fut même publiée, à Paris, chez E. Loyson. Le succès de l'oeuvre témoignait de façon éloquente du goût éprouvé pour ce type de littérature.

Dans le sillage du Courtisan s'inscrit, bien entendu, l'Honneste homme de Nicolas Faret, paru à Paris en 1630 et traduit en espagnol par Ambrosio de Salazar en 1634. Rappelons d'ailleurs, à ce sujet, que Gracián connaissait Faret, et qu'il avait probablement entrepris la lecture de l'Honneste homme lors de son premier séjour à Huesca, où l'ouvrage se trouvait sans doute à sa disposition dans la bibliothèque de Lastanosa (1). Au XVIIIème siècle, nous trouverons, dans la même veine, le Traité du vrai mérite de l'homme, livre dans lequel le Maître de Claville proclame son admiration pour l'Homme de cour. Car, bien entendu, l'Oráculo manual, doit être rangé dans cette même catégorie.

Telles sont donc les deux explications majeures -vogue de l'hispanisme, mode de la littérature courtisane- que l'on pourrait fournir, pour tenter de rendre raison du succès de Gracián chez nos ancêtres. Et, sans doute, l'importance de la seconde ne doit-elle point être mésestimée. Car, ce que l'on lut surtout de notre auteur, ce fut l'Oráculo manual, dans la traduction d'Amelot de la Houssaie, dont nous avons dit, suffisamment, combien elle était susceptible de favoriser l'assimilation de l'oeuvre par des esprits "classiques", qui avaient pour maîtres à penser, les Bouhours et les Boileau. Plus de la moitié des éditions anciennes (antérieures au XIXème siècle) de Gracián, en langue française, portent en effet sur l'Homme de cour; le pourcentage s'élève, très exactement à 55, 3% (2). Le succès du livre est immédiat et, d'une certaine façon, fulgurant. Vingt-et-une éditions -dont quelques contrefaçons- sortent des presses entre 1684 et 1700. Le mouvement se ralentit alors, pour prendre fin, pratiquement, au milieu du XVIIIème siècle; la dernière édition est de 1765. Venue trop tard, peut-être, le "marché" ayant déjà été absorbé, pourvue de moindres qualités aussi, il faut bien

(1) BIONDO (M.-C.) Gracián et l'Honneste-homme de Faret. In: Bulletin hispanique. Bordeaux, vol. 60, 1958, p. 395.

(2) Infra, graphique IV.

le reconnaître, la traduction du Père de Courbeville -Maximes de Baltazar Gracien...- ne compte que deux éditions, l'une en 1730 et l'autre, posthume, soixante ans plus tard, chez le même libraire parisien, Rollin fils.

Cela méritait d'être souligné, bien que l'on n'en eût jamais douté: Baltasar Gracián dans la culture française, c'est d'abord l'impact, massif, de l'Homme de cour, dans la version d'Amelot, que le traducteur avait eu la judicieuse idée de confronter à des extraits divers du Héroe, du Discreto ou du Político, non encore traduits, ou fort mal, ainsi réunis sous un même titre dans une anthologie de prix, dispensant les esprits trop peu zélés de la lecture de ces autres ouvrages. Et, de fait, leur succès fut moindre. On compte, en effet, cinq éditions anciennes du Héroe, sept du Político, cinq également du Discreto, toutes traductions confondues. Ainsi, par exemple, la première version française de l'Héroe, par Gervaise n'a -heureusement- connu que deux éditions, fort espacées, la première en 1645, la seconde -hollandaise- en 1695. Le Político traduit par Etienne de la Silhouette (1730) est édité cinq fois, tandis que la version du Père de Courbeville, qui suit presque immédiatement la précédente (1732), n'a que deux éditions, dont une contrefaçon probable. Seul Courbeville, enfin, s'était attaqué au Discreto; sa traduction bénéficia donc, par la force des choses, du monopole, et connut cinq éditions, assez rapprochées, entre 1723 et 1729.

En un mot, c'est fondamentalement l'aspect "littérature de cour" qui intéressa les lecteurs français, lesquels prirent réellement connaissance de la pensée du jésuite espagnol -"françisée" par Amelot- en découvrant l'Homme de cour, sorte de vade mecum du gentilhomme, oracle portatif conçu par son auteur et, bien plus encore par son traducteur, de manière à se suffire à lui-même et de rendre, pour ainsi dire, superflu le recours aux ouvrages qui le précédèrent.

Mais Gracián fut aussi romancier. Ayant abandonné le style

"fragmentaire", lapidaire de ses premiers livres, pour cultiver une écriture baroque, au service de l'allégorie de la vie qu'il avait imaginée, l'écrivain espagnol écrivit, à la fin de son existence, le Criticón, dans lequel il livra, quoique de manière encore voilée, le fond de sa pensée. Les lecteurs français, bien que probablement surpris par l'évolution philosophique et, surtout, littéraire, de Gracián, réservèrent cependant un accueil favorable à ce roman. Le Criticón est, en effet, le titre qui, après l'Oráculo manual, a été le plus édité en langue française (16,9%). La différence avec l'Homme de cour (55,3%) reste, certes, impressionnante. Traduite par Guillaume de Maunory, la première partie du roman est publiée, chez Jacques Collombat, en 1696, puis à Bruxelles et à "Cologne", adresse fictive utilisée par les contrefacteurs. Le livre complet -les deuxième et troisième parties ont été mises en français par un tâcheron anonyme- paraît à La Haye en 1708 et s'y trouve réédité en 1709, 1723, 1725; il est édité à Genève en 1725, avant de connaître une dernière édition, sortie à nouveau des presses hollandaises, en 1734.

Il est tout de même un troisième aspect de la pensée de Gracián, auquel certains spécialistes de l'auteur, notamment Correa Calderón, sont loin de dénier toute importance, et qu'il convient d'évoquer pour finir: la religion. Le jésuite espagnol publia en effet, on le sait, cum permissio superiorum, presque en même temps que la fin du Criticón, un recueil de méditations sur la Communion, nées des homélies que prononça le Père, non sans un certain succès d'ailleurs, on s'en souvient. Le chanoine Claude de la Grange, nous l'avons vu, en proposa une traduction, parue en 1693. Or, celle-ci ne fut jamais ni rééditée, ni remplacée. Le fait ne laisse pas de nous surprendre, si l'on se rappelle le pieux enthousiasme avec lequel furent reçues, chez nous, tant de dévotes lectures, dont le flot, à la fin du siècle, n'était pas encore tari, de beaucoup s'en fallait.

Prenons, à titre d'exemple, la seule année 1693, date de parution, donc, du Modèle d'une sainte et parfaite communion.

On relève, dans la bibliographie franco-hispanique de Foulché-Delbosc, outre les Lettres d'amour d'une Religieuse portugaise, que l'on mentionne ici par simple curiosité, car il est vrai qu'elles n'appartiennent pas exactement au genre édifiant, la Pratique de la perfection chrestienne du R.P. Alphonse Rodriguez, s.j., les Sept Méditations sur le Pater, de sainte Thérèse, l'Histoire du Cardinal Ximenes, par Mgr Flechier, évêque de Nîmes (trois éditions, deux à Paris, l'une à Amsterdam), une autre Histoire du ministère du Cardinal Ximenes, ainsi qu'une Histoire de l'Inquisition. L'année suivante, on retrouve Ximenez (trois références), les oeuvres de saint Jean de la Croix. En 1696, on relève les Fleurs des vies des saints et saintes de toute l'année, de Ribadeneira (deux éditions), un autre traité de Rodriguez, sainte Thérèse à nouveau... Il serait loisible d'allonger la liste ad libitum. Il s'agissait seulement, pour nous, d'indiquer qu'au moment de la parution du Modèle d'une sainte et parfaite communion, les oeuvres pieuses, édifiantes, théologiques ou mystiques dues à des auteurs espagnols n'avaient point cessé d'intéresser le public français. Alors, pourquoi cet échec manifeste du recueil de Gracián?

Sans doute serait-ce du côté de l'auteur lui-même qu'il conviendrait de rechercher l'explication. Le thème du livre, bien qu'austère et d'un abord difficile pour qui la théologie ne constitue point l'activité privilégiée, le pain quotidien, se situe cependant au coeur même de la foi chrétienne; il en constitue peut-être le mystère central. Aussi paraît-il peu probable que les fidèles n'aient point manifesté le désir de nourrir leur esprit d'aussi roboratives méditations; seule la forme, en définitive, bien qu'atténuée par la traduction, seul le style pouvaient les rebuter. Et il faut reconnaître que Gracián, prédicateur et théologien, même lorsqu'il parle par la bouche de Claude de la Grange, reste profondément baroque. Le chanoine s'était en effet efforcé de demeurer fidèle, autant que faire se pouvait, à son auteur, ce qui, en vérité, au regard du public, était sans doute bien mal le servir...

En résumé, Baltasar Gracián a surtout été connu et apprécié, dans notre pays, grâce à l'Homme de cour. C'est donc, en grande partie, à Amelot de la Houssaie que ce succès est redevable, mais aussi à certains libraires, lesquels ont contribué matériellement à l'introduction de Gracián en France. On nous permettra donc de formuler maintenant quelques remarques à leur propos. Il convient de souligner tout d'abord, qu'"éditorialement" parlant, la publication des oeuvres de Gracián dans notre langue n'est pas, et de loin, un phénomène purement français. En effet, moins de 55% seulement des éditions qui nous intéressent sont sorties des presses françaises, et plus de 45% sont dues à des libraires étrangers -essentiellement hollandais (1). Parmi les éditions en français produites hors de nos frontières, nombre d'entre elles appartiennent probablement au genre -moralement douteux mais commercialement efficace- de la contrefaçon. L'identification de ces éditions "pirates" est hélas souvent très difficile: leur signalement dans les bibliographies hispaniques -Palau y Dulcet, Simón Diaz, etc.- se trouve, dans bien des cas, réduit à sa plus simple expression (ville et année); par ailleurs, ces ouvrages n'existent guère dans les bibliothèques françaises, rendant on ne peut plus problématique leur confrontation avec les éditions contrefaites. Il arrive cependant que le bibliographe n'ait point de doutes. Nous nous sommes efforcés, dans notre recensement, de signaler ces contrefaçons, avérées ou probables. Quel qu'en soit le nombre exact, il s'agit là d'une donnée qu'il importe de ne point oublier.

Par-delà cette répartition grossière entre l'hexagone et l'étranger -c'est-à-dire presque exclusivement la Hollande- un examen plus attentif de la "géographie éditoriale" mérite de nous retenir. Première constatation: la librairie parisienne remporte, et de loin, la palme (2). La moitié environ des éditions en français de Gracián sont dues à des officines de la

(1) Infra, graphique I.

(2) Infra, graphique II.

capitale. Le "phénomène éditorial" Gracián, si l'on peut s'exprimer en ces termes quelque peu anachroniques est donc, assez massivement, parisien. Une autre ville française est concernée, mais dans une mesure infiniment moindre: Lyon, où environ six pour cent de ces éditions ont été imprimées (1). S'agissant de l'étranger, c'est à La Haye, essentiellement, que sont "domiciliées" nos éditions, avec 22%, puis à Rotterdam (10%), tandis qu'Amsterdam et Genève en produisent, chacune, 5%.

Il est intéressant de noter que les officines de La Haye n'ont guère "investi", en définitive, que dans les "succès": nous relevons, certes, une édition du Discreto (l'Homme universel, par Courbeville), mais sept de l'Homme de cour et cinq du Criticón; aucune, en revanche, du Héros, du Politique ou de l'Oráculo traduit par Courbeville (Maximes...) ni, bien entendu, du Comulgatorio. La même remarque pourrait d'ailleurs être formulée à propos de Lyon: les quatre éditions recensées -qui ont, pour certaines, donné lieu à des contrefaçons- concernent l'Homme de cour. Les pratiques des autres villes sont diverses, et il semble plus délicat d'en tirer un enseignement: deux éditions du Héros et une du Politique -oeuvres dont le succès s'avéra fort relatif- proviennent d'Amsterdam; Rotterdam produit trois éditions de l'Homme de cour, mais aussi une du Héros, du Politique et de l'Homme universel. Des presses de Bruxelles, ne sont sorties, au total, que trois éditions de l'Homme détrompé (le Criticón par Maunory et son anonyme successeur). Enfin, ne citons que pour mémoire les villes qui ont attaché leur nom à une édition unique: Genève, Augsbourg, "Cologne", "Rouen"; ces deux dernières sont fictives, et mériteraient d'être restituées sur la mappemonde, du côté du "plat pays"... (2).

(1) La somme des éditions parisiennes et lyonnaises donne un total légèrement supérieur au total français du graphique I. Nous avons, en effet, pour notre seconde série de calculs, omis quelques lieux d'édition isolés, de telle sorte que les pourcentages que l'on pourra lire dans le graphique II sont un rien "gonflés", les proportions restant, bien sûr, les mêmes.

(2) Infra, graphique III.

Les contrefaçons, toutes considérations morales mises à part, ont au moins le mérite, au regard de l'historien, de constituer d'indubitables indices du succès remporté par une oeuvre ou par un auteur, qui viennent confirmer, du point de vue du commerce du livre, les traces d'une présence susceptibles d'être recueillies à d'autres sources, telles que les écrits des contemporains, fussent-ils critiques, voire polémiques (et peut-être même surtout dans ce dernier cas). Le recensement bibliographique, le repérage, aussi minutieux que possible, des éditions diverses d'une même oeuvre, possède sans conteste l'avantage de fournir au commentateur des indications plus précises que celles qu'il lui eût été possible d'obtenir par le seul recours à des recherches de type "littéraire". Les remarques, tour à tour élogieuses et acerbes du Père Bouhours, par exemple, pouvaient nous faire soupçonner l'importance de Gracián, représentatif, d'une certaine manière, de la culture hispanique, mise en contact avec l'univers intellectuel français. Les enquêtes bibliographiques pouvaient seules nous permettre de mesurer plus exactement le "phénomène". Aussi, le compilateur doit-il rendre grâces aux irremplaçables érudits que sont ou que furent Palau y Dulcet, Simón Diaz, Cioranescu ou Foulché-Delbosc. Le recensement que l'on pourra lire plus loin, il est inutile de le préciser, leur doit presque tout.

VIII

Pour conclure

Tout au long de ce travail, presque toujours indicatif, jamais démonstratif, qu'il conviendrait de pouvoir développer par ailleurs, nous nous sommes efforcés de rechercher les signes et les manifestations de la présence de Gracián -et, à travers lui, du baroque espagnol- dans la culture française,

au XVII^{ème} et, dans une moindre mesure, pendant la première moitié du XVIII^{ème} siècle. Gracián n'a pas été introduit suffisamment tôt dans l'Hexagone pour participer véritablement et activement au mouvement hispanique qui, durant le second tiers du Grand Siècle, contribua à l'élaboration progressive du classicisme, si ce n'est, tout de même, et il ne faut point le négliger, auprès des milieux lettrés qui découvrirent l'auteur dans le texte et, pour plusieurs d'entre eux, s'en souvinrent très nettement à l'heure d'écrire. Nous avons tenté, néanmoins, d'évoquer, dans ses aspects les plus divers, cette rencontre de l'Espagne baroque et d'une littérature française encore à la recherche d'elle-même, en quête de son identité; confrontation parfois douloureuse, mais véritablement décisive, à de nombreux égards. Le succès remporté en France par Gracián à partir de 1684, continue la vogue de l'hispanisme, la prolonge, en profite encore, sans aucun doute, même si, déjà, elle faiblit. Lorsque paraît l'Homme de cour, "l'influence espagnole a l'air d'une vague qui se retire: elle n'est plus aussi active, aussi compacte, elle se perd dans la masse: ce qui avait été espagnol est assimilé comme français, ce qui avait été baroque est interprété comme classique" (1).

Gracián est reçu chez nous, avec un relatif enthousiasme, parce qu'un traducteur habile, voire talentueux, reconnaissons-le, habille le jésuite à la française, lui taille un vêtement d'une ligne élégante, mais sobre, stricte, classique en un mot. Sans doute l'auteur aragonais se montre-t-il néanmoins quelque peu rebelle à cette opération réductrice, refuse-t-il le déguisement, tant est profonde, indéracinable, son hispanidad, empêchant Amelot de la Houssaie de parvenir totalement à ses fins. C'est que, même sous la plume de ce dernier, Gracián n'écrit point tout à fait comme l'auteur des Entretiens d'Ariste et d'Eugène. Au jugement du Père Bouhours, l'Homme de cour demeu-

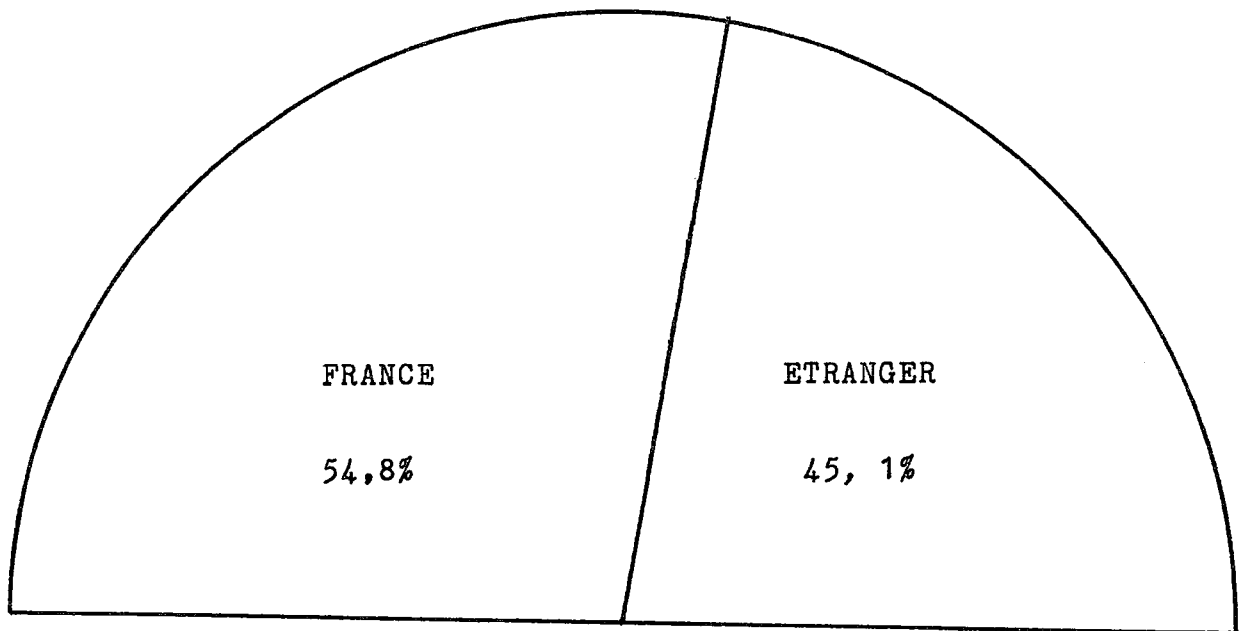
(1) CIORANESCU (A.) Le Masque et le visage, p. 562.

re, en effet par trop espagnol, outrancièrement baroque. Il était dès lors intéressant d'exposer les vues du sévère grammairien, dont l'influence sur la naissance et la "théorisation" du classicisme ne fut point négligeable.

L'opinion des divers traducteurs de Gracián, "bouhoursiens" malgré eux, pour la plupart, méritait également qu'on l'examinât, tant le travail de ces "intermédiaires" paraissait participer du même projet: rendre acceptable, pour un esprit français, la prose si intéressante, très à la mode de surcroît -ne relève-t-elle point d'une "littérature de cour" très prisée dans toute l'Europe?- mais insupportablement espagnole dans sa forme: excessive, tantôt trop concise, elliptique, tantôt interminablement digressive, empoulée, jetant de la poudre aux yeux du malheureux lecteur. Tous les traducteurs de Gracián, sauf, peut-être, de la Grange, chantent le même air: Gracián doit être, complètement, "francisé". Le résultat en est, bien sûr, l'Homme de cour, exemple réussi, somme toute, d'"assimilation". Mais, peut-être les influences les plus profondes sont-elles toujours celles dont on s'approprie si complètement les résultats, la substance même, qu'ils paraissent véritablement nôtres, issus de notre propre fonds. Certes, Gracián "mis en français" n'est plus guère espagnol; mais, après un demi-siècle, au moins, d'hispanisme, la culture française est-elle restée identique à elle-même?

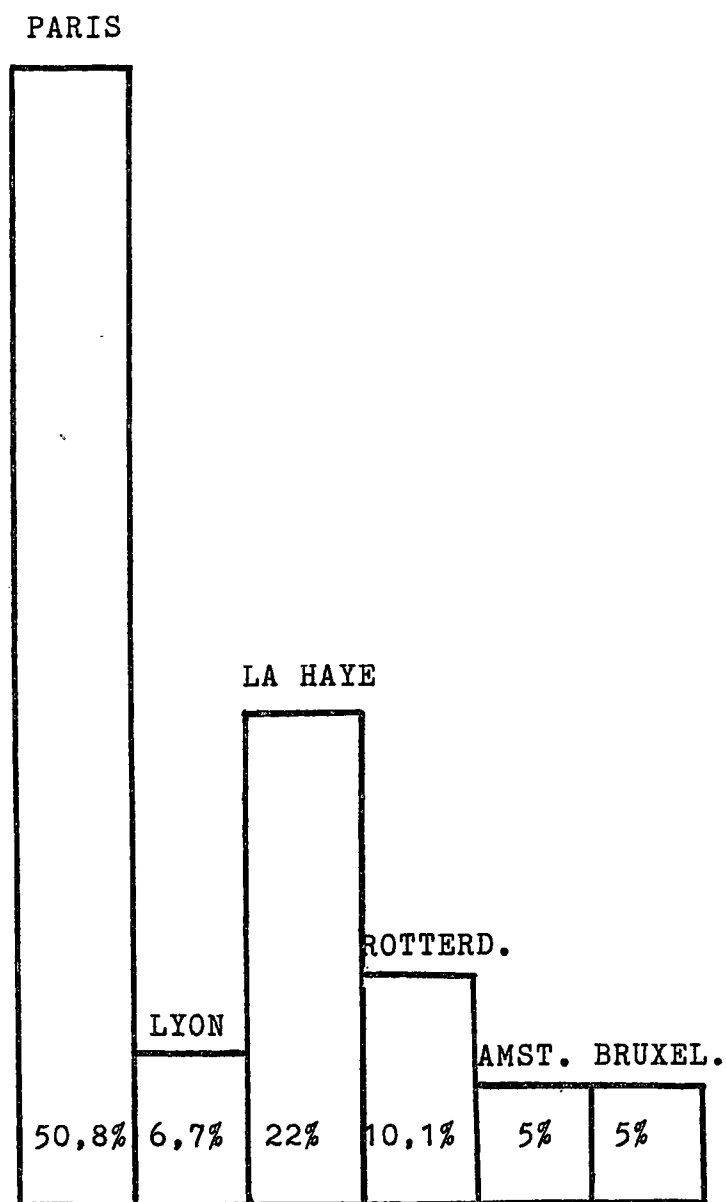
GRAPHIQUES

GRAPHIQUE I



Répartition des éditions en français de
Gracián entre la France et l'étranger.

GRAPHIQUE II



Répartition des éditions anciennes de Gracián, en français, selon les villes d'édition.

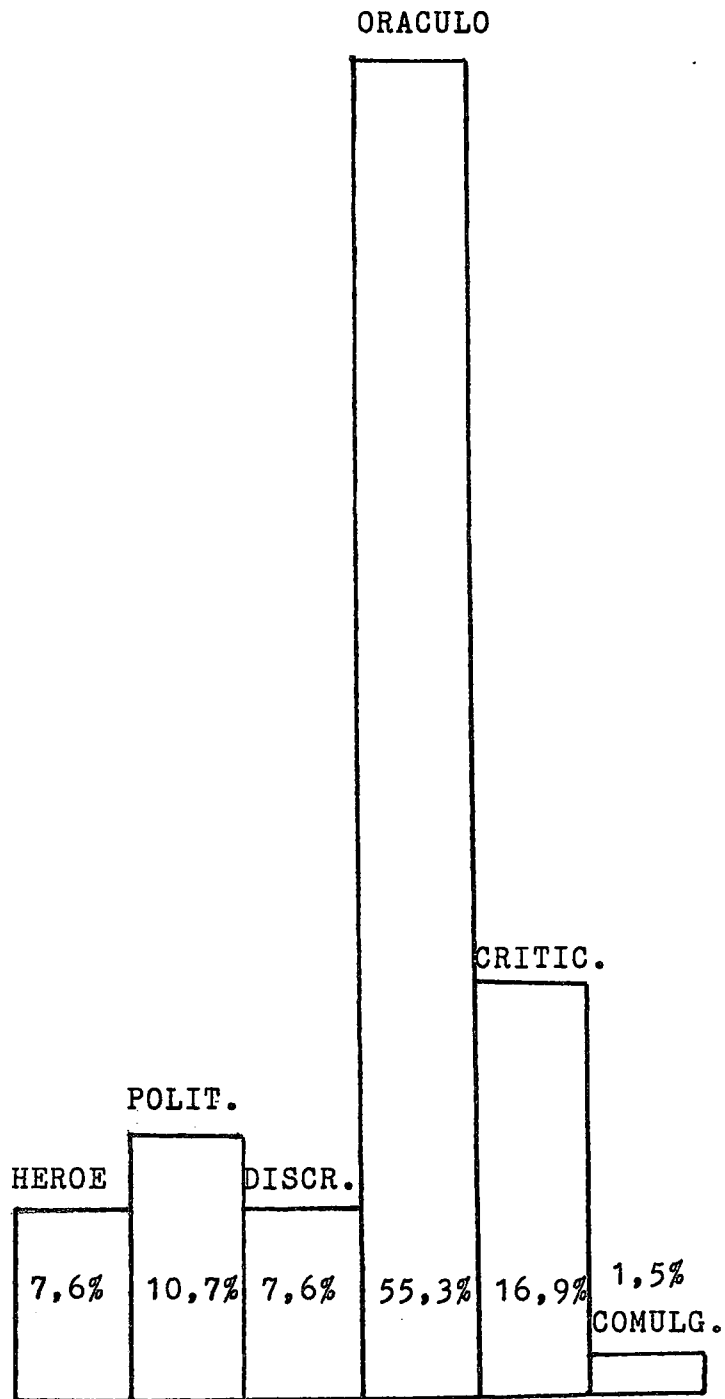
□ 0,5 cm = 1 éd.

GRAPHIQUE III

	PARIS	LYON	LA HAYE	ROTTERDAM	AMSTERDAM	BRUXELLES
HEROE	2			1	2	
POLITICO	4			1	1	
DISCRETO	3		1	1		
ORACULO	19	4	7	3		
CRITICON	1		5			3
COMULGAT.	1					

Répartition des oeuvres de Gracián par villes d'édition

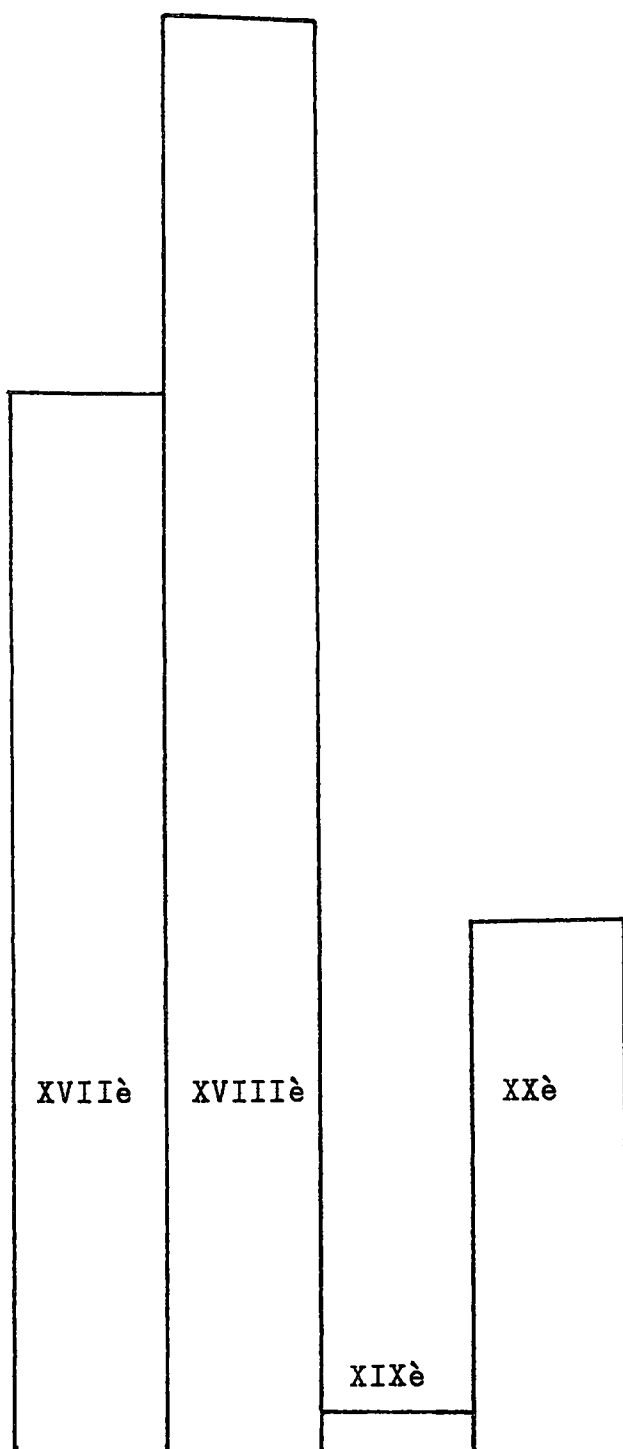
GRAPHIQUE IV



Répartitions des éditions selon les titres

0,5 cm = 1 éd.

GRAPHIQUE V



Répartition des éditions en français de Gracián
par siècles

□ 0,5 cm = 1 éd.

DEUXIEME PARTIE:

BIBLIOGRAPHIE DES EDITIONS EN FRANCAIS

DE

BALTASAR GRACIAN

Les éditions en français
de Baltasar Gracián

La bibliographie que nous proposons ci-dessous se voudrait le recensement, aussi exhaustif que possible, des éditions d'oeuvres de Baltasar Gracián publiées en langue française, aussi bien en France qu'à l'étranger. Les références que l'on trouvera plus loin concernent surtout les XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, qui nous intéressent ici au premier chef. Nous n'avons cependant point voulu ignorer, dans le dessein de proposer un panorama complet, les quelques éditions sorties des presses depuis 1800. Les références, on le verra, ne sont guère nombreuses; ainsi eût-il été d'autant plus regrettable de ne point les inclure dans notre bibliographie.

Le classement principal de notre recensement reproduit l'ordre chronologique des différentes oeuvres écrites par Baltasar Gracián. Ainsi, commençons-nous par les éditions françaises de El Héroe, son premier livre, qui date de 1637, avant de répertorier les traductions de El Político Don Fernando el católico, de 1640, etc. Nous faisons toutefois une exception pour Agudeza y arte de ingenio (1642), texte qui n'a jamais été traduit en français, sauf erreur, avant 1983! Aussi trouvera-t-on les deux références concernant cet ouvrage en fin de bibliographie. Le sous-classement, à l'intérieur du classement principal est, lui aussi, chronologique, par ordre de succession des diverses éditions en français d'un même texte gracianien.

La numérotation des références est continue. Pour chacune d'entre elles, nous indiquons aussi le numéro sous laquelle elle figure dans les instruments de travail que nous avons retenus pour l'établissement de notre bibliographie, et identifiés par les sigles suivants:

- JSD = SIMON DIAZ (José).- Bibliografía de la literatura hispánica.- Madrid: Consejo superior de investigaciones científicas: Instituto Miguel de Cervantes de filología hispánica, 1960 ----.-13 vol. parus (lettre LL).- 11: Siglos XVI y XVII: Góngora - Hyta.- 1976.- 871 p. ; 24 cm.
ISBN 84-00-03574-7.

- JSDSJ = SIMON DIAZ (José).- Jesuitas de los siglos XVI y XVII: escritos localizados.- Salamanca: Universidad Pontificia; Madrid: Fundación universitaria española, 1975.- 499 p.; 19 cm.- (Colección Espirituales españolas. Serie 6: Monografías; 2.)
ISBN 84-7392-070-8.

- PYD = PALAU Y DULCET (Antonio).- Manual del librero hispano-americano: bibliografía general española e hispano-americana desde la invención de la imprenta hasta nuestros tiempos con el valor comercial de los impresos descritos.- 2a ed. corr. y aum.- Barcelona: A. Palau, 1948-1977.- 28 vol.; 23 cm.-
6: G - H.- 1953.- 685 p.

- FD = FOULCHE-DELBOSC (R.) - Bibliographie hispano-française.- New York: Hispanic Society of America, 1912-1914.- 3 vol., 254, 218, 227 p.; 19 cm.-
Extr. de "Bibliographie hispanique".

- SOM = Bibliothèque de la Compagnie de Jésus/ Augustin et Aloys de Backer, Auguste Carayon.- Nouv. éd./ Carlos Sommervogel.- Bruxelles: O. Schepens; Paris: A. Picard, 1890-1932.- 12 vol.; 32 cm.
3: Desjacques - Gzowski.- 1892.- 1983 col.-XIV p.
- SOM II = tome 2: Boulanger - Desideri.- 1891.- 1964 col., XIV p.- (Article Joseph de Courbeville).

- BN = Catalogue général des livres imprimés de la bibliothèque nationale.- Paris: Imprimerie nationale, 1897-1981.- 231 vol.; 25 cm.
63: Gouve - Grégoir.- 1915.- 1230 col.

- BRIT = BRITISH MUSEUM.- General catalogue of printed book.- Photolithographic ed. to 1955.- London: Trustees of the British Museum, 1959 - 1966.- 263 vol.
90: Gox - Graw.- 1961.- 880 col.

En outre, lorsque l'ouvrage est possédé soit par la Bibliothèque nationale de Paris, soit par la Bibliothèque municipale de Lyon, nous signalons, entre parenthèses, la cote qui a été attribuée au livre. Enfin, nous faisons précéder d'un astérisque (*) les références des ouvrages que nous avons pu avoir personnellement en mains.

I. El Héroe (1637)

1. 1645 * L'Heros de Laurens Gracian gentil homme arragonois. Traduit nouvellement en françois. Par le Sr. Gervaise medecin ordinaire du roy, estably dans la ville & chasteau de Perpignan.- A Paris: chez la veufue Pierre Chevalier, 1645.- [16], 128 p. ; in-8°.-
Extrait du privilège.-
JSD 1796; JSDSJ 364; PYD 106 865; FD 1413; SOM col. 1646; BN col. 194. (BN E. 3326).
2. 1695 L'Heros de Laurens Gracian...- Amsterdam, 1695.- In-8°.-
JSD 1797; SOM 1646.
3. 1725 * Le Héros, traduit de l'espagnol de Baltazar Gracien. Avec des remarques. Dédié à Monseigneur le Duc de Bourbon.- A Paris: chez Noel Pissot, 1725.- [24], 668 [pour 368], [4] p.; in-8°.- Extrait du privilège. Trad. de J. de Courbeville.-
JSD 1798; JSDSJ 366; BN 194; BRIT col. 114.
PYD 106 866 et SOM 1570 font état d'un in-12.
(BN R 37579); (BML 302.924).
4. 1725 * Le Héros, traduit de l'espagnol de Baltazar Gracien. Avec des remarques. Dédié à Monseigneur le Duc de Bourbon.- A Amsterdam, 1725.- [8], 668 [pour 368], [4] p.; in-8°.-
Extrait du privilège.- Contrefaçon.
JSD 1798; BN 194. (BN R. 37578).
5. 1729 * Le Héros de Baltazar Gracien, traduit de l'espagnol; avec des remarques historiques, critiques; et morales, par le P. de Courbeville.- Seconde édition.- A Rotterdam: chez Jean Hofhout, 1729.- [20], 343 p.; in-12.
JSD 1798; PYD 106 866; SOM 1570; BN 194
(BN R. 27393); (BML 340 126).

6. 1933 Le Héros. trad. par V. Bouillier.- In: Bulletin hispanique.- Bordeaux: Bulletin hispanique, 1933.- Vol. 35, p. 392-427.
7. 1937 Le Héros. Trad. par Z. Milner.- Paris: A. Tournon, 1937.
8. 1973 * Le Héros. Traduction et préface par J. de Courbeville.- Paris: Champ libre, 1973.- 129 p.; 22 cm.

II. El Político Don Fernando (1640)

9. 1730 Réflexions politiques de Baltasar Gracian, sur les grands princes, et particulièrement sur Ferdinand le Catholique. Ouvrage traduit de l'espagnol, avec des notes historiques & critiques. Par M.D.S****.- Paris: Barthelemy Alix, 1730.- 120 p.; in-4°.
PYD 106 880; SOM 1646.
10. 1730 * Réflexions politiques de Baltasar Gracian sur les grands princes, et particulièrement sur Ferdinand le Catholique. Ouvrage traduit de l'espagnol, avec des notes historiques & critiques. Par M.D.S**** [Etienne de la Silhouette] .- [S.l.], 1730.- [6], 120, [6]p.; in-4°.
JSD 1800; BN 195 (BN E. 828); (BML 129.538).
11. 1730 * Réflexions politiques...- A Paris: chez Barthélémy Alix, 1730.- [12], 350, [22] p.; in-12.
JSD 1800; JSDSJ 368; BN 195 (BN E. 2901).
La cote BML signalée par JSD correspond au n° 10.
12. 1731 Réflexions politiques...- A Paris: chez Barthélemy Alix, 1731.- In-12.
JSD 1800; PYD 106 880.

13. 1731 Réflexions politiques...- Amsterdam, 1731.- In-12.
JSD 1800; PYD 106 880; SOM 1646.
14. 1732 * Le Politique Dom Ferdinand le Catholique. Traduit
de l'espagnol de Baltazar Gracien [par le P. J. de Cour-
beville]. Avec des notes.- A Paris: chez Jacques Rollin
fils, 1732.- XXX, 183, [4]p.; in-12.
JSD 1801; JSJSJ 370; PYD 106 879; BN 196; BRIT 116.
(BN E 3327); (BML 307 101).
15. 1732 Le Politique...- Rotterdam, 1732.
JSD 1801; JSJSJ 371.
Ed. possédée par la Bibliothèque Royale de Bruxelles.
16. 1984 * Le Politique...- Paris: G. Lebovici, 1984.-
98 p.; 22 cm.

III. El Discreto (1646)

17. 1723 L'Homme universel, traduit de l'espagnol de Baltasar
Gracien.- A Paris: chez Noël Pissot, 1723.- [18], 312, [6]p.;
in-12.-
Extrait du privilège.- Dédicace au Cardinal Dubois, signée
"J. de Courbeville, de la Compagnie de Jésus".
JSD 1802; JSJSJ 372; PYD 106 889; SOM II 1549; BN 193.
(BN R 37573).
18. 1723 * L'Homme universel...A Paris: chez Noël Pissot, 1723.-
[18], 312, [6]p.; in-8°.
BN 193. (BN R 37574); BML 340 039).
JSD attribue la cote de la BML au numéro précédent.
19. 1724 * L'Homme universel...- A La Haye: chez Pierre Gosse
& Pierre de Hondt, 1724.- [24], 312 p.; in- 12.

JSD 1802; JSDSJ 373; PYD 106 890; SOM II 1596; BN 193.
(BN R 37 575).

20. 1727 L'Homme universel...- Paris, 1727.
JSD 1802.

21. 1729 * L'Homme universel, de Baltasar Gracien, traduit de l'espagnol par le P. de Courbeville.- Seconde édition.- A Rotterdam: chez Jean Hofhout, 1729.- [20], 258 p.; in-12.
JSD 1802; PYD 106 890; SOM II 1569; BRIT 114.
(BML 303 305).

22. 1926 Six chapitres du Discreto traduits par V. Bouillier.- In: Bulletin hispanique.- Bordeaux, vol. 28, 1926, p. 356-374.
JSD 1803.

23. 1980 * L'Homme universel. Préface et traduction de Joseph de Courbeville.- Paris: Plasma, 1980.- 233 p.- (Les Feuilles vives.)

24. 1980 * L'Homme universel. Traduit de l'espagnol et présenté par Joseph de Courbeville.- Paris: Champ libre, 1980.- 166 p.; 22 cm.

IV. Oráculo manual y arte de prudencia
(1647)

25. 1684 * L'Homme de cour traduit de l'espagnol par le sieur Amelot de la Houssaie. Avec des notes.- A Paris: chez la Veuve Martin & Jean Boudot, 1684.- [64], 326, [18]p.: [1] front.; in-4°.
Extrait du privilège.- Portrait de Louis XIV, par Le Pautre.
JSD 1804; JSDSJ 374; SOM 1647; BN 194.
(BN Rés. E 263; R. 7577); (BML 104 463; 132 845).

26. 1684 L'Homme de cour...- A Paris: chez la Veuve Martin & Jean Boudot, 1684.- [64], 326, [18]p.: [1]front.; in-12.
PYD 106 910; FD 1877; BRIT 115.
27. 1684 L'Homme de cour...- A La Haye: Abraham Troyel, 1684.-
In-12.
JSD 1804; SOM 1647. PYD 106 910 et FD 1878 se réfèrent à
SOM.
28. 1685 * L'Homme de cour de Baltasar Gracian traduit & com-
menté par le sieur Amelot de la Houssaie,...- A Paris: chez
la Veuve Martin, & Jean Boudot, 1685.- [68], 373, [2]p.;
in-12.-
Illustré par le même frontispice qu'au n° 25.
JSD 1804; JSDSJ 375; PYD 106 911; FD 1888; SOM 1647; BN 194.
(BN *E. 3328).
La cote BML que JSD attribue à cette éd. est celle de la
contrefaçon qui en a été faite (n°29).
29. 1685 * L'Homme de cour...- Suivant la copie imprimée à
Paris: chez la Veuve Martin & Jean Boudot, 1685.- [72],
311, [10]p.: front.; in-12.
Contrefaçon.
(BML 345 275).
30. 1685 L'Homme de cour...- Troisième édition revüe & corri-
gée.- A La Haye: chez Abraham Troyel, 1685.- In-12.
JSD 1804; PYD 106 911; FD 1889; SOM 1648; BRIT 115.
31. 1686 L'Homme de cour...- A Paris: chez la Veuve Martin,
Jean Boudot & Etienne Martin, 1686.- [68], 373, [2]p.: front.
; in-12.
JSD 1804; PYD 106 911; FD 1901.
La cote BN mentionnée par JSD est celle de l'éd. de 1687.
Edition répertoriée par erreur à l'année 1687 dans FD.

32. 1687 * L'Homme de cour...- A Paris: chez la Veuve Martin, Jean Boudot & Etienne Martin, 1687.- [68], 373, [2]p.: front.; in-12.
Extrait du privilège.
JSD 1804; JSDSJ 376; PYD 106 912; BN 194.
(BN E* 3329); (BML 345 276).
33. 1688 * L'Homme de cour...- A Paris: chez la Veuve Martin, Jean Boudot & Etienne Martin, 1688.- [68], 373, [2]p.; in-12.
JSD 1804; JSDSJ 377; FD 1924; BN 194
(BN *E 3330). PYD 106913 mentionne un in-8°.
34. 1690 * L'Homme de cour...- A Paris: chez la Veuve Martin, Jean Boudot & Etienne Martin, 1690.- [68], 373, [2]p. ; in-12.
JSD 1804; PYD 106 913; FD 1940; BN 194. (BN *E 3331).
35. 1690 L'Homme de cour...- A Lyon: chez François Barbier, 1690.- In-12.
JSD 1804; JSDSJ 378; SOM 1648.
PYD et FD renvoient à SOM. Erreur de cote dans JSD.
36. 1691 L'Homme de cour...- A Lyon: chez François Barbier, 1691.- 373 p.; in-12.
JSD 1804; PYD 106 914.
37. 1691 L'Homme de cour...- A Paris, 1691.
JSD 1804.
38. 1692 L'Homme de cour...- A La Haye: chez Abraham Troyel, 1692.- [32], 438 p.; in-12.
JSD 1804; PYD 106 914; FD 1958; SOM 1648; BRIT 115.
39. 1693 L'Homme de cour...- A Lyon: chez François Barbier, 1693.- [68], 337 [pour 373]p.; in-12.
JSD 1804; JSDSJ 379; PYD 106916; FD 1974; SOM 1648.



40. 1693 * L'Homme de cour...- Sur l'imprimé A Lyon: chez François Barbier, 1693.- [68], 337 [pour 373], [1]p.; in-12. Contrefaçon.
(BML 345 281).
41. 1693 L'Homme de cour...- Sixième édition revue & corrigée.- A Paris: chez Edme Couterot, 1693.- [68], 373 p.; in-12. JSD 1804, JSDSJ 380; PYD 106 915; FD 1973; BN 195; BRIT 115.
(BN *E 3332).
42. 1694 L'Homme de cour...- A Paris: chez la veuve Martin & Jean Boudot, 1694; in-12.
JSDSJ 381. Ed. possédée par la BN de Madrid.
43. 1696 L'Homme de cour...- A Paris: chez la Veuve Martin & Jean Boudot, 1696.- [56], 372 p.; in-12.
JSD 1804; JSDSJ 382; PYD 106 916; FD 2001; BRIT 115.
44. 1696 * L'Homme de cour...- Nouvelle édition revue & corrigée.- A Lyon: chez François Barbier, 1696.- [68], 337 [pour 373], [1]p.; in-12.
JSD 1804; JSDSJ 383; PYD 106 916; FD 2002; SOM 1648.
(BML 345 274).
45. 1696 * L'Homme de cour...- Quatrième édition revue & corrigée.- A La Haye: chez Abraham Troyel, 1696.- [60, dont 1 front.], 372 p.; in-12.
JSD 1804; JSDSJ 384; PYD 106916; SOM 1648; BN 195.
(BN *E 758). FD 2003 renvoie à SOM.
46. 1701 L'Homme de cour...- A La Haye, 1701.
JSD 1804; PYD 106 916.
47. 1702 * L'Homme de cour...- Nouvelle édition corrigée & augmentée.- A Paris: chez Damien Beugnié, 1702.- [68], 393, [3]p.; in-12.
JSD 1804; JSDSJ 385; PYD 106 917; SOM 1648; BN 195.
(BML 305 479).

48. 1707 L'Homme de cour...- A La Haye, 1707.- In-12.
PYD 106 916.
49. 1710 L'Homme de cour...- A Augsbourg: chez Paul Kühtze,
1710.- In-8°.
JSD 1804; PYD 106 917.
50. 1711 L'Homme de cour...- A Paris: chez Damien Beugnié,
1711.- In-12.
JSD 1804; PYD 106 917.
51. 1715 L'Homme de cour...- A Paris: chez la Veuve Martin,
1715.- In-12.
JSD 1804; JSDSJ 386; PYD 106918.
52. 1716 * L'Homme de cour...- Septieme edition revûë & corri-
gée.- A Rotterdam: chez Jean Hofhout, 1716.- [60, dont 1
front.], 372 p.; in-12.
JSD 1804; JSDSJ 387; PYD 106 918; SOM 1648; BN 195.
(BN * E 3334).
53. 1728 L'Homme de cour...- A Rotterdam, 1728.- In-8°.
JSD 1804. Ed. possédée par la Bibliothèque Angélique de
Rome.
54. 1728 L'Homme de cour...- A Rotterdam: chez Jean Hofhout,
1728.- In-12.
JSD 1804; PYD 106 918.
55. 1730 Maximes de Baltazar Gracien, traduites de l'espagnol,
avec les réponses aux critiques de l'Homme universel et du
Héros, traduites du même auteur.- Paris: chez Rollin fils,
1730.- 358, [48]p.; in-12.
Trad. par J. de Courbeville. JSD 1805; PYD 106992; BRIT 116.
56. 1732 L'Homme de cour...- A Paris, 1732.- In-12.
JSD 1804; SOM 1648.

57. 1738 L'Homme de cour...- A Paris, 1738.- In-8°.
JSD 1804; SOM 1648.
58. 1748 * L'Homme de cour...- A Paris: chez Pierre-Auguste Paulus du Menil, 1748.- XLVI, [26], 377, [7]p.; in-12.
JSD 1804; JSJSJ 389; PYD 106 919; SOM 1648; BN 195.
(BN *E 3335); (BML 305 228 et 305 329).
59. 1750 L'Homme de cour...- A La Haye: chez Abraham Troyel, 1750.
JSJSJ 390. Ed. conservée à la Biblioth. Marciana de Venise.
60. 1765 L'Homme de cour...- Paris: Dessant, 1765.- In-12.
JSD 1804; PYD 106 920.
61. 1790 Maximes de Baltazar Gracien...- A Paris: chez Rollin fils, 1790.- In-12.
JSD 1806; BN 195 (BN R 37580).
62. 1808 * L'Homme de cour... Dédié à Louis XIV et orné de son portrait.- Paris: Léopold Collin, 1808.- XV, 387 p.: front.; in-8°.
JSD 1804; JSJSJ 391; PYD 106 920; SOM 1648; BN 195.
(BN R. 37569).
63. 1924 * L'Homme de cour: maximes traduites de l'espagnol sur l'édition originale de 1647 par Amelot de la Houssaie et précédées d'une introduction par André Rouveyre.- Paris: B. Grasset, 1924.- XI, 269 p.; in-8°.
JSD 1804; PYD 106 922; BRIT 115. (BML 329 813).
64. 1924 L'Homme de cour... Préface par Henri Focillon.- Paris: L. Pichon, 1924.- XVIII, 309 p.; in-12.
JSD 1804; PYD 106 921. Ed. de luxe, tirée à 500 ex., ornée de vignettes, culs de lampe et gravures d'Alfred Latour.
65. 1932 L'Art de plaire à la cour. Nouvelle édition établie

par M. Magendie; avant-propos de R. Philipon.- Madrid; Paris, 1932.- In-4°.

PYD 106 923.

66. 1978 * Manuel de poche d'hier pour hommes politiques d'aujourd'hui = Oraculo manual. Traduction, introduction et notes de Benito Pelegrín.- Paris: Hallier, 1978.- 220 p.; 21 cm.
67. 1980 * L'Homme de cour...- Paris: Champ libre, 1980.- 192 p.; 22 cm.

V. El Criticón (1651)

68. 1696 * L'Homme detrompé, ou le Criticon de Baltazar Gracian traduit de l'espagnol en françois [par G. de Maunory] .- A Paris: chez Jacques Collombat, 1696.- [12], 282, [10]p.; in-12.
Dédicace au duc de Noailles, signée: "Vôtre très-humble, & très obéissant serviteur, Maunory".- Extr. du privilège.- Ce vol. comprend la seule 1ère partie du Criticón.
JSD 1807; JSDSJ 392; PYD 106 974; FD 2004; SOM 1651; BN 192; BRIT 114. (BN R 37570 bis); (BML 340 040).
69. 1696 L'Homme detrompé...- Bruxelles, 1696.- In-12.
PYD 106 974.
70. 1697 L'Homme detrompé...- Bruxelles: Serstevens, 1697.- 282 p.; in-12.
JSD 1807; JSDSJ 393; PYD 106 974; FD 2017 (qui renvoie à SOM 1651).
71. 1697 L'Homme detrompé...- Bruxelles: François Foppens, 1697.

- JSD 1807. Ed. conservée à la Bibl. de l'Arsenal (BA SC. A. 3289).
72. 1707 L'Homme detrompé...- Cologne, 1707.- In-8°.
PYD 106 975.
73. 1708 * L'Homme detrompé...- A La Haye: chez Jacob Van Ellinckhuysen, 1708.- 3 vol.; in-12.
1: [De la jeunesse, ou du premier âge de l'homme].- [26], 324, [2] p.: front. gravé par D. Coster.-
2: [De l'âge viril].- 370, [1] p.-
3: [De la vieillesse].- 445, [2]p.-
JSD 1807; JSDSJ 394; SOM 1651; BN 193 (BN R 37571-37572).
Premier vol. repris dans la trad. de Maunory; trad. anonyme des vol. 2 et 3.
74. 1709 * L'Homme detrompé...- A La Haye: chez Jacob van Ellinckhuysen, 1709.-3 vol.; in-12.
JSD 1807; JSDSJ 395; SOM 1651.
La BML possède les t. II et III (340 041). JSD reproduit une erreur de cote du catalogue de la BML.
75. 1723 L'Homme detrompé...- A La Haye, 1723.
SOM 1651.
76. 1725 * L'Homme detrompé...- A La Haye: chez Pierre Gosse, 1725.- 3 vol., [24], 324, [2] p., 370, [1] p., 445, [2]p.: front.; in-12.
JSD 1807; JSDSJ 397; PYD 106 976; BN 193 (BN R 37576 - 37577 bis).
77. 1725 L'Homme detrompé...- Genève: Marc-Michel Bousquet, 1725.- 3 vol.; in-12.
JSD 1807; JSDSJ 396; PYD 106 977; SOM 1651; BN Suppl. p. 248.
78. 1734 L'Homme detrompé...- A La Haye, 1734.- 3 vol.; in-12.

JSD 1807; SOM 1651; BRIT 114.

79. 1931 L'Homme détrompé... Préface de A. Coster.- Paris: Guerin, 1931.- 316 p.

JSD 1807; JSJSJ 398; PYD 106 979.

80. L'Homme détrompé... Trad. de l'espagnol par le duc de Villahermosa.- Paris, [s.d.]- In-12.

PYD 106 978.

VI. El Comulgatorio (1655).

81. 1693 * Modele d'une sainte et parfaite communion, en 50 meditations tirées de l'ancien & du nouveau Testament, pour tous les dimanches & les festes de l'année. Et traduites de l'espagnol de Baltazar Gracian.- A Paris: chez Jean Boudot, 1693.- [16], 402 p. ; in-12.

JSD 1808; JSJSJ 399; PYD 106 986; FD 1975; SOM 1654; BN 192. (BN D 19996); (BML 334 818).

Ed. unique. Trad. attribuée par JSD et BN à Amelot de la Houssaie. Due en réalité à C.D.L.G. (voir privilège), identifié par SOM comme étant Claude de la Grange, chanoine régulier de Saint-Victor.

VII. Agudeza y arte de ingenio (1642).

82. 1983 * Art et figures de l'esprit. Trad. de l'espagnol, introd. et notes de Benito Pelegrín.- Paris: Seuil, 1983. 368 p.; 21 cm.

83. 1983 * La Pointe ou l'art du génie. Trad. intégrale, introd. et notes par Michèle Gendreau-Massaloux et Pierre Laurens; préface de Marc Fumaroli.- Lausanne: Age d'homme, 1983.- 404 p.; 23 cm.- (Collection Unesco d'oeuvres représentatives. Série européenne.) (Idea).

VIII. Anthologies

84. 1925 * Pages caractéristiques, précédées d'une étude critique, par André Rouveyre; trad. originale et notes par Victor Bouillier.- Paris: Mercure de France, 1925.- 322 p.: ill.
JSD 1809; BRIT 117.
85. 1961 Sommets de la littérature espagnole [du XII au XIX^{ème} siècle]... Présentation de Georges Haldas et José Herrera Petere; préface générale de Jean Cassou.- Lausanne: Rencontre, 1961.- Tome 9, 543 p.
-

ANNEXES

Annexe I

Traductions diverses des versions françaises de Gracián

On a pu mesurer l'ampleur du succès de l'Oráculo manual, dans sa version française, due à Amelot de la Houssaie et parue à Paris, chez la Veuve Martin et Jean Boudot en 1684. Nous avons, en effet, dénombré plus de trente éditions pour les XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. En vérité, l'audience de cette traduction -encore rééditée aujourd'hui- ne doit point être limitée à la France, mais bel et bien être étendue, indirectement, à presque toute l'Europe, dans la mesure où elle servit, à côté de l'original espagnol -mais la plupart du temps en lieu et place de ce dernier- aux traductions allemande, italienne, latine et neerlandaise. Quant aux traductions du Père de Courbeville, s.j., qui proposa en français El Héroe, parmi d'autres textes de Gracián, elles furent reprises en anglais et en polonais. C'est donc bien, en grande partie, parce qu'il suscita un écho important en France, que Baltasar Gracián put pénétrer ensuite dans d'autres pays européens.

I. Allemand

A. Oráculo manual

1. 1687 L'Homme de cour, oder der heutige politische Welt-und-Staats-Weise...- Frankfurt; Leipzig: D. Mayrtz, 1687.-
[116], 775 p.; in-12.
Trad. de la version d'Amelot, par Johann Leonard Sauter.
JSD 1765; SOM 1649.
2. 1711 L'Homme de cour: oder: Kluger Hof und Wertmann, nach Mr Amelot de la Houssaie französische Version, in's Teu-

tsche übersetzt von Selintes...- Augspurg, 1711.- In-8°.
Trad. de C. Weissbach.
JSD 1766; SOM 1649; BRIT 115.

3. 1715 L'Homme de cour...- Augsburg: P. Kühtze, 1715.- 343 p.;
in-8°.
Trad. de A.F. Müller.
JSD 1727; SOM 1649.

B. Criticón

4. 1721 Der Entdeckte Selbsbetrug oder Balthasar Gracian's
Criticón über die Allgemeinen Laster des Menschens, welche
dem selben in der Jugend, in dem männlichen und hohen
Alter omkleben welche aus der Französischen Sprache, in
die Teutsche übersetzt worden ist... Von M. Caspar Gottsch-
ling...- Halle; Leipzig: J.F. Zeitlers, 1721.
JSD 1792. SOM 1652 signale deux éd. antérieures: 1708, 1710.

II. Anglais

A. Héroe

5. 1726 The Hero. From the Spanisch of B. Gracian; with re-
marks moral, political and historical of the learned Fa-
ther J. de Courbeville. By a Gentleman of Oxford...- Lon-
don: T. Cox, 1726.- IX, 219 p.; in-4°.
JSD 1811; PYD 106 868; BRIT 113.

6. The Hero...- Dublin, 1726.- In-12.

B. Oráculo manual

7. 1702 The Art of prudence; or a Companion for a Man of San-
se... Made English... and illustrated with the Sieur Amelot
de la Houssaie's notes, by Mr Savage.- London: Daniel Brown,
1702.- 280 p.; in-8°.

JSD 1815; BRIT 116.

Trad. plusieurs fois rééditée, notamment en 1705 et 1714.

III. Italien

8. 1698 L'Uomo di Corte o sia l'Arte de Prudenza di Baldassar Graziano. Tradotto dallo Spagnuolo nell Francese Idioma, e comentato dal Signor Amelot de la Houssaie... Nuovamente tradotto dal Francesa nell'Italiano e comentato dell' Abate Francesco Tosques.- Roma: Luca Antonio Chracas, 1698.- 56, 320 p. ; in-8°.
- Trad. rééditée 13 fois entre 1702 et 1761.
- JSD 1827; JSDSJ 410.

IV. Latin

9. 1731 Balthasar Graciani, Hispani, Aulicus, sive de prudentia civili et maxime aulica, Liber singularis... nun ex Ameloti versione latine redditus, et regulis meliore et naturali ordine dispositis in formam artis redactus. Franciscus Clarianus Meldenus Constantiensis recensuit, latine vertit, et novis perpetuisque notis illustravit...- Francofurti, 1731.- In-8°.
- JSD 1832; PYD 106 947.

V. Neerlandais

10. 1696 Der Konst der Wisheit getrocken uyt de Spaensche Schriften van Gracian, dusdanig in t Frans gebragt door den Heer Amelot de la Houssaie, en puvertaelt door M. Smallegange regtsgeleerde.- Gravenhage: Pieter van Thol, 1696.- 419 p.
- JSD 1834.
11. 1700 L'Homme de cour of, the Konst der Wysheid Getrocken... - Gravenhage: Pieter van Thol, 1700.- In-8°.
- JSD 1835; PYD 106 948.

VI. Polonais

12. 1764 Maxymy X. Baltasara Graciana S.J. z Kesiag jęgs przez Don Wicentego Lastanoza, Xiazecia Nochiery, wybrane pod tytułem Oraculum wieku i nauka roztropności, po hiszpansku wydane a teraz powtornego francuzkiego wytfumaczenia przez X. Jozefa Courbeville S.J. Sandomierz.- 1764.- 263 p.; in-8°.

Existe aussi en latin.

JSD 1842.

Annexe II

La diffusion européenne de Gracián

Si les oeuvres de Gracián, à l'exception de l'Agudeza, redoutable entre toutes, ont été traduites en français et largement diffusées, d'autres versions en langues nationales ont également été proposées et reçues avec plus ou moins de succès, dans plusieurs pays européens. Connue, appréciée en France, Gracián l'a aussi été en Italie, en Allemagne ou en Angleterre, sans parler des Etats-Unis. Quelques comparaisons méritaient d'être effectuées de ce point de vue. Aussi, avons-nous, à ce dessein, réalisé un "sondage" dans la bibliographie de José Simón Diaz, seul instrument de référence ici utilisé, afin de pouvoir disposer de chiffres uniformes, dont la valeur ne saurait être, bien entendu, absolue, mais qui peuvent, à bon droit être considérés comme de fidèles indicateurs. Tous les chiffres, réunis en plusieurs tableaux que l'on découvrira plus loin, constituent donc le résultat de comptages effectués dans la Bibliografía de la literatura hispánica, tome IX.

Une première remarque s'impose: c'est dans la langue française que Gracián a été le plus traduit. Nous avons en effet compté, dans Simón Diaz -chiffre qui ne concorde pas tout à fait avec notre propre recensement- quelque 65 éditions (soit 38,32%). En seconde position, se situe l'italien -45 éditions qui représentent 24,4%- et, en troisième lieu, mais presque à égalité avec la langue de Dante, l'allemand (44 éditions, 23,9%). Quant aux différentes éditions en anglais -y compris celles provenant des Etats-Unis- nous n'en avons compté que 30.

Par ailleurs, si c'est surtout en langue française que l'on traduit et que l'on édite les livres de Gracián, c'est

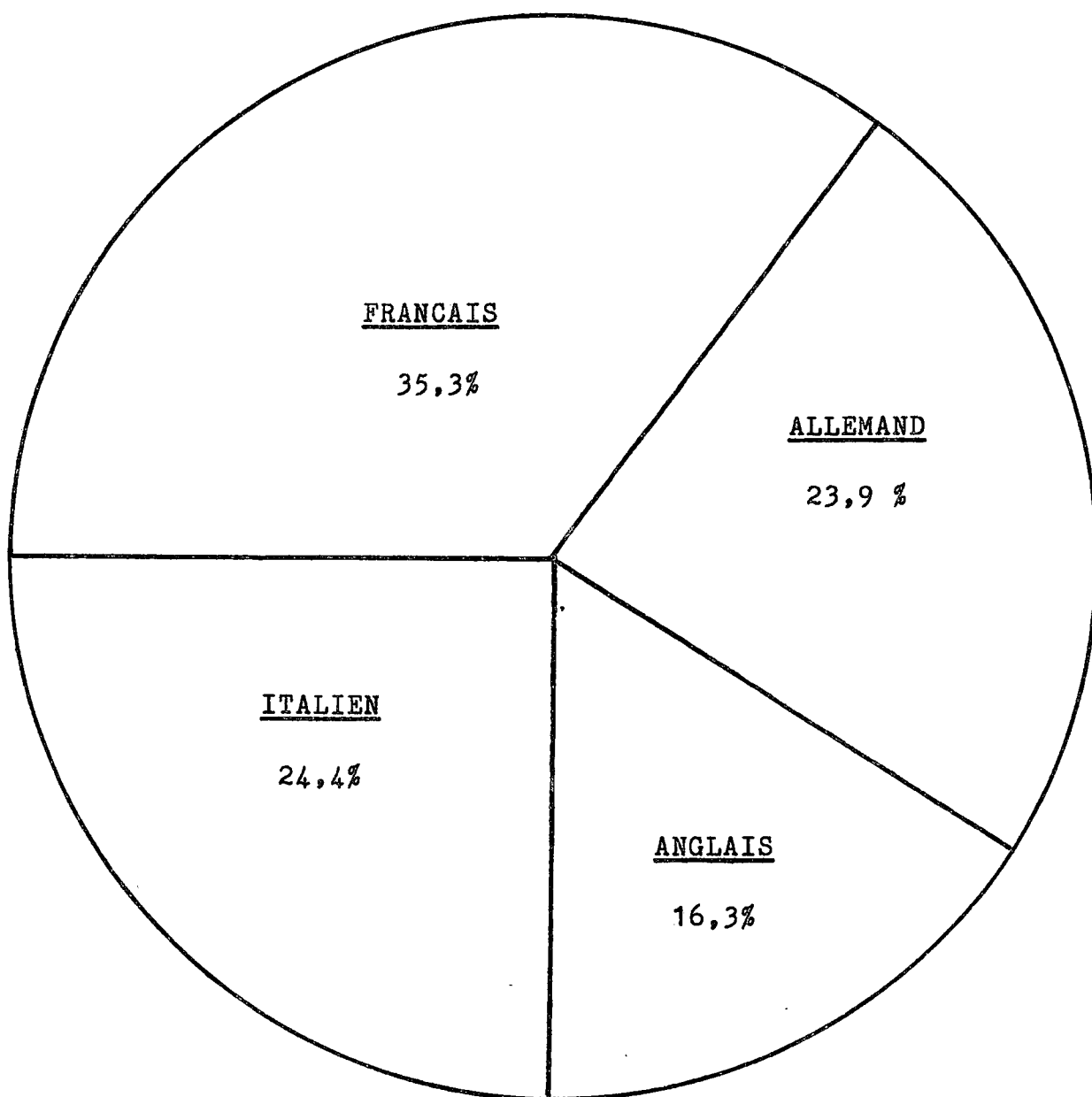
aussi en français que cette publication est la plus rapide. La première référence relative à un texte de Gracián traduit en notre langue nous fait en effet remonter jusqu'à 1645. Il s'agit du Héros, traduit par Gervaise. La première oeuvre de Gracián en anglais sort des presses londoniennes en 1652 (The Hero), tandis qu'il faut attendre 1669 pour que paraisse, à Venise, un premier livre traduit de Gracián en italien (Oráculo manual) et 1787 pour une première version allemande de ce même texte.

Troisième point digne de retenir notre attention: c'est à l'Oráculo manual que se sont intéressés, de manière privilégiée, traducteurs, libraires et, peut-être surtout, lecteurs. La constatation est particulièrement frappante dans le cas des langues anglaise et, plus encore, allemande. Si, avec 34 éditions, l'Homme de cour, par Amelot de la Houssaie, représente près de 54% des éditions en français, ce pourcentage s'élève à plus de 73% pour l'anglais et à 86% pour l'allemand. En revanche, en italien, l'Oráculo semble avoir connu un succès relativement moindre (28,88%), la palme revenant au Discreto (37,77%).

Quant à la fortune de Gracián au fil des siècles, elle a été très différente selon les langues qui nous intéressent. Tandis que près de 37% des éditions en français paraissent dès le XVIIème siècle -en grande partie, répétons-le, grâce à l'Homme de cour, retiré à un rythme annuel, ou presque- il n'est guère que pour l'italien que nous trouvons un chiffre relativement élevé (24,44%); ce pourcentage chute à 13,33% pour l'anglais, et ne dépasse pas les 2,2% en ce qui concerne la langue allemande. S'agissant du XVIIIème siècle, on retiendra les deux chiffres suivants. La moitié environ (50,76%) des éditions en français remontent au Siècle des Lumières, tandis que pour l'Italie, nous parvenons à 71 %. Le parallélisme entre la France et l'Italie peut se poursuivre après 1800: une édition française après 1800, aucune en italien. Les chiffres concernant l'allemand et l'anglais (18% et 3,33% respectivement) sont également faibles.

Gracián paraît donc avoir été assez généralement oublié au siècle passé. Seule l'Allemagne, d'une certaine manière, sauve l'honneur, avec la traduction de l'Oráculo manual due à un expert, Schopenhauer, qui proclama dans son maître-ouvrage, sa grande somme philosophique, Die Welt als Wille und Vorstellung, l'admiration qu'il vouait à l'auteur espagnol. Sans Schopenhauer, le chiffre des éditions en allemand se fût dangereusement rapproché de ceux enregistrés pour la France ou pour l'Italie.

Soulignons, pour finir, la "redécouverte" de Gracián, ces dernières années, à la faveur d'un regard nouveau, moins dépréciatif, porté sur la culture baroque, dans son expression non seulement littéraire, mais aussi artistique ou architecturale. Le regain d'intérêt en France est évident et se manifeste notamment par la reprise des traductions d'Amelot de la Houssaie et du Père de Courbeville, dans l'attente de nouvelles versions, plus conformes aux exigences de la philologie contemporaine, et par la traduction d'une oeuvre aussi déroutante que l'Agudeza y arte de ingenio à laquelle aucun esprit français -ni même européen- n'avait osé se mesurer. En Allemagne, le mouvement de lecture et d'étude du jésuite espagnol est plus ancien déjà, et remonte, en fait, à Schopenhauer; et c'est grâce à sa traduction que 54,5% des éditions en allemand ont été publiées depuis 1900. Nous obtenons d'ailleurs un pourcentage presque identique (53,3%) pour les éditions en langue anglaise.



Répartition des éditions de Gracián en
langues étrangères.

TABLEAU I

LANGUE	FRANCAIS	ALLEMAND	ANGLAIS	ITALIEN
SIECLE				
XVIIème	36,92%	2,27%	13,33 %	24,44%
XVIIIème	50,76%	25%	30%	71, 11%
XIXème	1,53%	18,18%	3,33%	-
XXème	10,76%	54,54%	53,33%	4,44%

Editions de Gracián par siècles

TABLEAU II

Les différentes oeuvres de Gracián
éditées en langues étrangères

LANGUE	FRANCAIS	ALLEMAND	ANGLAIS	ITALIEN
TITRE				
HEROE	6	0	3	3
POLITICO	6	0	0	2
DISCRETO	5	0	4	17
ORACULO	34	37	22	13
CRITICON	9	2	1	7
COMULGAT.	1	4	0	3

Annexe III

Editions anciennes de Gracián, en espagnol, conservées à la

Bibliothèque municipale de Lyon

1. 1664 Obras de Lorenzo Gracian.- Ultima impression mas corregida, y enriquezida de tablas.- En Madrid: por Pablo de Val., 1664.- 2 vol.; in-4°.
 - 1: Tomo primero. Que contiene, El Criticon, primera, segunda, y tercera parte. El Oraculo. Y el Heroe. Al Señor Licenciado Don Garcia de Velasco, vicario de la Coronada Villa de Madrid y a su partido.- [8], 536, [16]p.
 - 2: Tomo segundo. Que contiene, La Agudeza, y arte de ingenio. El Discreto. El Politico Don Fernando el Catolico. Meditaciones varias para antes, y despues de la Sagrada Comunion, que hasta aora ha corrido con titulo de Comulgador. Dedicadas al Rmo P.M. Fr. Miguel de Aguirre, del Orden de S. Agustin, calificador de la Inquisicion de Lima...- [8], 440, [4], 89, [4]p. JSD 1643; JSDSJ 281; PYD 106 834; SOM 1654; BN 191. (BML 306 364); (BN Z 6021-6022).

2. 1669 Obras de Lorenzo Gracián, divididas en dos tomos.- En Amberes: en casa de Geronymo y Juanbautista Verdussen, 1669.- 2 vol.; in-4°.
 - 1: El Criticon, primera parte, en la primavera de la ninez, y en el estio de la juventud. Su autor Lorenzo Gracian. Y lo dedica al valeroso cavallero D. Pablo de Parada, de la Orden de Christo...- [8, dont 1 front. gravé par Clouwet], 562 p.
 - 2: Agudeza y arte de ingenio, en que se explican todos los modos y diferencias de concetos, con exemplares escogidos de todo lo mas bien dicho, assi sacro como humano, por Lorenzo Gracien. Aumentala el mismo autor en esta tercera impression, con un tratado de los estilos, su propiedad,

ideas del bien hablar, con el arte de erudicion, y modo de articularla, crisis de los autores, y noticias de libros. Ilustrala el doctor don Manuel de Salinas y Liçana, canonigo de la catedral de Huesca, con sazoadas traducciones de los Epigramas de Marcial. [Contiene tambien] Oraculo manual y arte de prudencia. El Comulgatorio de varias Meditaciones de la Sagrada Comunion, por el P. Baltazar Gracian.- [8], 540, [4]p.

JSD 1645; JSDSJ 283; PYD 106 835; SOM 1654; BN 191.
(BML 307 279); (BN Z 6023-6024).

3. Obras de Lorenzo Gracian...- En Amberes: en casa de Juan Bautista Verdussen, 1702.- 2 vol., [8 dont 1 front.], 501, [1] p., [8], 372, [4] p.; in-4°.

Texte sur deux colonnes. Le tome I de cette édition -au moins dans l'exemplaire consulté- porte un frontispice mentionnant "tome II", qui semble provenir de l'éd. de 1669.

JSD 1649; JSDSJ 287; PYD 106 843; SOM 1655.
(BML 307 280).

Les bibliographies indiquent une adresse légèrement différente (Amberes: Henrico y Cornelio Verdussen), mais date et collation concordent.

OUVRAGES ET ARTICLES

UTILISES

Ouvrages et articles utilisés

ALBLORG (J.-L.) Historia de la literatura española: época barroca. 2a ed. Madrid: Gredos, 1974, vol. 2.

AMAT (R.d') Dictionnaire de biographie française. Paris: Letouzey et Ané, 1961.

BARET (E.) De l'Amadis de Gaule et de son influence sur les mœurs et la littérature au XVIème et au XVIIème siècles: avec une notice bibliographique. 2ème éd. revue et corrigée. Paris: Firmin-Didot, 1873.

BARDON (M.) Don Quichotte en France au XVIIème et au XVIIIème siècles: 1605-1815. Paris: H. Champion, 1931.

BIONDO (M.-C.) Gracián et l'Honneste-homme de Faret. In: Bulletin hispanique, vol. 60, 1958, p. 394-397.

BOUHOURS (D.) Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène. Paris: A. Colin, 1961. Reprint de l'éd. de Paris: S. Mabre-Cramoisy, 1671.

BOUHOURS (D.) La Manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit: dialogues. 3ème éd. Paris: M. Brunet, 1695.

BOUILLIER (V.) Notes sur l'Oráculo manual de Baltasar Gracián. In: Bulletin hispanique, vol. 13, 1911, p. 316-336.

BOUILLIER (V.) Notes critiques sur la traduction de l'Oráculo manual par Amelot de la Houssaie. In: Bulletin hispanique, vol. 35, 1933, p. 126 et suiv.

BRACHFELD (O.) Note sur la fortune de Gracián en Hongrie. In: Bulletin hispanique, vol. 33, 1931, p. 331-335.

BRUNET (J.-C.) Manuel du libraire et de l'amateur de livres... 5ème éd. Paris: F. Didot, 1862.

CABANIS (J.) Goya: le Musée espagnol de Louis-Philippe. Paris: Gallimard, 1985.

- CAIN (J.) Les Premières illustrations françaises de Don Quichotte. In: Mélanges Emile Bertaux. Paris: E. de Broccard, 1924, p. 27 et suiv.
- CASADO LOBATO (M.-C.) Autores franceses en la biblioteca de un escritor del siglo XVII: Bernardino de Rebolledo (1597-1676). In: Livre et lecture en Espagne et en France sous l'Ancien Régime: colloque de la Casa de Velasquez. Paris: A.D.P.F., 1981, p. 127-137.
- CASSOU (J.) Baltasar Gracián. In: Mercure de France, 1924, juin.
- CERVANTES SAAVEDRA (M. de) Obras. 3a ed. Madrid, 1851.
- CIORANESCU (A.) Le Masque et le visage: du baroque espagnol au classicisme français. Genève: Droz, 1983.
- CORREA CALDERON (E.) Introduction. In: GRACIAN (B.) El Criticón. Madrid: Espasa-Calpe, 1971, vol. 1, p. 7-92.
- COSTER (A.) Baltasar Gracián. In: Revue hispanique, vol. 29, 1913, p. 347-754.
- DONCIEUX (G.) Le Père Bouhours: un jésuite homme de lettres au XVIIème siècle. Paris: Hachette, 1886.
- DOUMIC (R.) Etudes sur la littérature française, 5ème série. Paris: Perrein, 1906.
- DUBOSQ (Y.-Z.) Le livre français et son commerce en Hollande de 1750 à 1780. Amsterdam, 1925.
- [Exposition. Poitiers. 1936.] Exposition de livres espagnols: Poitiers, 1936. Catalogue par Suzanne Dobelmann. Poitiers: bibliothèque municipale, 1936.
- FOULCHE-DELBOSC (R.) Bibliographie des voyages en Espagne et au Portugal. Amsterdam: Meridian, 1969.
- FUMAROLI (M.) Préface. In: GRACIAN (B.) La Pointe ou l'art du génie, trad. intégrale par Michèle Gendreau-Massaloux et Pierre Laurens. Lausanne: Age d'homme, 1983, p. 8 et suiv.
- GOURMONT (R. de) La Culture des idées. Paris: U.G.E., 1983.
- GOURMONT (R. de) Le Chemin de velours. 8ème éd. Paris: Mercure de France, [s.d.]

GUY (A.) Histoire de la philosophie espagnole. Toulouse: Associations des publications de l'Université Toulouse-le-Mirail, 1983.

LACOSTE (M.) Les Sources de l'Oráculo manual dans l'oeuvre de Baltasar Gracián et quelques aperçus touchant l'Atento. In: Bulletin hispanique, vol. 31, 1929, p. 93-101.

LANSON (G.) Etudes sur les rapports de la littérature française et de la littérature espagnole au XVIIème siècle: 1600-1660. In: Revue d'histoire littéraire de la France, 1896, p. 45-70.

MACHIAVEL (N.) Le Prince, éd. établie par R. Naves. Paris: Garnier, 1978.

MARTIN (H.-J.) Livre, pouvoirs et société à Paris au XVIIème siècle. Genève: Droz, 1969.

MARTINENCHE (E.) Molière et le théâtre espagnol. Paris: Hachette, 1906.

MESNARD (P.) Le Cas Diderot: étude de caractérologie littéraire. Paris: P.U.F., 1952.

MESNARD (P.) Baltasar Gracián devant la conscience française. In: Revista de la Universidad de Madrid, 1958, p. 355-378.

MONTESQUIEU. Lettres persanes, éd. critique avec notes par Antoine Adam. Genève: Droz, 1965.

MOREL-FATIO (A.) Agrégation d'espagnol: notes bibliographiques sur les questions au programme pour le concours de 1910. In: Bulletin hispanique, vol. 11, 1909, p. 450-451.

MOREL-FATIO (A.) Sur les moralistes espagnols du XVIIème siècle et en particulier sur Baltasar Gracián. In: Bulletin hispanique, vol. 12, 1910, p. 201-204 et 330-334.

MOREL-FATIO (A.) Gracián interprété par Schopenhauer. In: Bulletin hispanique, vol. 12, 1910, p. 377-407.

MOREL-FATIO (A.) Liste chronologique des lettres de Baltasar Gracián dont l'existence a été signalée ou dont le texte a été publié. In: Bulletin hispanique, vol. 12, 1910, p. 204-206.

MOREL-FATIO (A.) [Compte-rendu de] GRACIAN (B.) El Héroe, reimpresión de la edición de 1639. In: Bulletin hispanique, vol. 31 1929, p. 93-101.

MOREL-FATIO (A.) Etudes sur l'Espagne, première série. 2ème éd. revue et corrigée. Paris: Perrein, 1906.

PELEGRIN (B.) Introduction. In: GRACIAN (B.) Manuel de poche d'hier pour hommes politiques d'aujourd'hui et quelques autres, trad. par Benito Pelegrín. Paris: Editions libres Hallier, 1978, p. 8-65.

PELEGRIN (B.) Introduction. In: Art et figures de l'esprit, trad. par Benito Pelegrín. Paris: Seuil, 1983, p. 10-66.

PELIGRY (C.) L'Accueil réservé au livre espagnol par les traducteurs parisiens (1598-1661). In: Mélanges de la Casa de Velasquez. Paris: Broccard, 1975, vol. 11, p. 163-176.

PELIGRY (C.) Le Marché espagnol. In: MARTIN (H.J.) et CHARTIER (R.), dir. Histoire de l'édition française. Paris: Promodis, 1984, vol. 2, p. 370-377.

PITOLLET (C.) [Compte-rendu de] BOUVIER (R.) Le Courtisan, l'honnête homme, le héros. In: Bulletin hispanique, vol. 40, 1938, p. 321-329.

ROUYEYRE (A.) Baltasar Gracián. In: Mercure de France, vol 170, 1924, mars, p. 617-637.

SARRAILH (J.) Note sur Gracián en France. In: Bulletin hispanique, vol. 39, 1937, p. 246-252.

SCHOPENHAUER (A.) Le Monde comme volonté et comme représentation, trad. par A. Burdeau. Nouvelle éd. revue et corrigée par R. Roos. Paris: P.U.F., 1978.

VOLTAIRE. Le Siècle de Louis XIV. In: Oeuvres historiques, éd. établie et annotée par René Pomeau. Paris: Gallimard, 1968.

VOLTAIRE. Le Temple du goût. In: Mélanges. Paris: Gallimard, 1961.

WEIGERT (R.-A.) Inventaire du fonds français: gravures du XVIIème siècle. Paris: Bibliothèque nationale, 1973.

ZAMORA (A.) Gracián, Baltasar. In: BLEIBERG (G.), MARIAS (J.) Diccionario de la literatura española. 4a ed. Madrid: ediciones de la Revista de Occidente, 1972, p. 410-411.

INDEX NOMINUM

INDEX NOMINUM

L'index porte sur les noms propres cités dans la première partie de notre travail (approche historique), à l'exclusion de la bibliographie et des annexes. Le chiffre renvoie au numéro de la page, qu'il s'agisse du texte lui-même ou des notes en bas de page.

- ADAM (Antoine) 63.
AERSSEN (Corneille Van) 38.
AERSSEN (Horace Van) 38.
ALBORG (José-Luis) 25.
ALEXANDRE LE GRAND 21, 29, 53, 55.
ALFAY (José) 14.
AMAT (Roman d') 70.
AMELOT DE LA HOUSSAIE (Nicolas-Abraham) 2, 3, 4, 5, 22, 24, 27, 28, 42, 48, 51, 52, 53, 54, 58, 61, 68, 71, 72, 77, 78, 79, 80, 82, 83, 86, 89.
ANNE D'AUTRICHE (reine de France) 31, 32, 60.
ARIAS (Francisco) 43.
ARISTOTE 21, 24, 29, 53.
AULNOY (Marie Gatherine Le Jumel de Barneville, baronne d') 63.
- BALDENSPERGER (Fernand) 33.
BARDON (Maurice) 39, 40, 46.
BARET (Eugène) 39.
BEMBO (Pietro) 18.
BERKELEY (George) 49.
BERULLE (Pierre, cardinal de) 44.
BIGNON (Jean-Paul) 64.
BIONDO (Marie-Carmen) 82.
BLEIBERG (German) 26.
BOILEAU (Nicolas) 46, 67, 82.

- BOUDOT (Jean) 43, 75.
BOUHOURS (Dominique) 4, 5, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 63, 66, 67, 77, 80, 82, 88, 89, 90.
BOUILLIER (Victor) 2, 23, 72, 78.
BRETIGNY (Jean de) 44.
BRUNEL (Antoine de) 38.
BRUNET (Jean-Charles) 9, 45.
BURDEAU (André) 1.
- CABANIS (José) 65.
CAIN (Julien) 39, 40, 41.
CALDERON DE LA BARCA (Pedro) 6, 45.
CARAFA (Francisco, vice-roi de Navarre) 11.
CASTIGLIONE (Baldassare) 18, 61, 81.
CERVANTES SAAVEDRA (Miguel de) 6, 32, 33, 35, 36, 39, 40, 41, 63.
CESAR (Jules) 29.
CHAPELAIN (Jean) 45.
CHAPUIS (Gabriel) 81.
CHEVALIER (Veuve Pierre) 68.
CICERON 23, 29.
CIORANESCU (Alexandre) 3, 4, 43, 44, 66, 67, 70, 71, 72, 75, 79, 88, 89.
CLAQUENELLE (P.) 69.
COLBERT (Jacques-Nicolas, marquis de Seigneley) 48.
COLBERT (Jean-Baptiste, marquis de Seigneley) 48.
COLBERT (Jean-Baptiste, fils, marquis de Seigneley) 48.
COLIN (Jacques) 81.
COLLOMBAT (Jacques) 84.
CORNEILLE (Pierre) 3, 30, 46, 47, 59, 65, 66, 71, 72.
CORNEILLE (Thomas) 45.
CORREA CALDERON (Evaristo) 7, 8, 9, 10, 13, 25, 84.
COSTER (Adolphe) 46.
COURBEVILLE (Joseph de) 21, 28, 68, 70, 71, 72, 73, 77, 79, 83, 87.
CRAMAIL (Adrien de Monluc, comte de) 40.
- DANTE ALIGHIERI 25.

DAVID (Jérôme) 40.
DEMOSTHENE 29.
DESCARTES (René) 15, 26, 62, 73.
DESFONTAINES (Pierre-François Guyot) 60, 63, 64.
DIDEROT (Denis) 8.
DONCIEUX (Georges) 48.
DOUMIC (René) 30.
DU BAIL (Louis Moreau) 40.
DUHAMEL (abbé) 81.
DU VERDIER (Gilbert Saulnier) 40.

ELISABETH DE FRANCE (reine d'Espagne) 31.
ESCOBAR Y MENDOZA (Antonio) 42.
ESTELLA (Diego de) 43.

FABRE (Antoine) 34.
FARET (Nicolas) 18, 33, 61, 82.
FELIPE IV (roi d'Espagne) 11, 31.
FENELON (François de Salignac de La Mothe) 25.
FERNANDO EL CATOLICO (roi d'Aragon et de Sicile) 21, 27.
FICIN (Marsile) 19.
FLECHIER (Esprit) 85.
FOULCHE-DELBOSC (R.) 31, 34, 36, 38, 63, 85, 88.
FRANCOIS DE SALES (saint) 43.
FREDERIC II (le Grand, roi de Prusse) 77.
FUMAROLI (Marc) 24, 28.

GARCIA (Carlos) 31, 32.
GARCIA DE MARLONES 14.
GASTON D'ORLEANS(duc) 10.
GAULTIER (René) 44.
GAUTIER (Théophile) 64, 65.
GENDREAU-MASSALOUX (Michèle) 24.
GERVAISE (Nicolas) 27, 28, 68, 69, 70, 72, 73, 79, 83.
GOETHE (Johann Wolfgang von) 25.
GONGORA Y ARGOTE (Luis de) 26, 47, 48, 51, 54, 65.
GOURMONT (Remy de) 20, 23.

GRACIAN (Antonio) 7.
GRACIAN (Felipe) 7.
GRACIAN (Francisco) 7.
GRACIAN ("Lorenzo") 6, 7, 11, 12, 14, 15, 27.
GRACIAN (Magdalena) 7.
GRACIAN (Raimundo) 7.
GRANADA (Luis de) 43, 44, 81.
GRANGE (Claude de la) 68, 75, 76, 84, 85, 90.
GUERIN DE BOUSCAL (Guyon) 40.
GUEVARA (Antonio de) 31.

HATIN (Eugène) 64.
HAZARD (Paul) 20.
HEINE (Heinrich) 65.
HENRI IV (roi de France) 41.
HUARTE (Juan) 44.
HUGO (Victor) 64, 74.

IBN TUFAYL 25.
INACIO DE LOYOLA (saint) 6, 8, 14, 25, 27, 41.

JACQUELIN (H.-L.) 69.
JUAN DE AVILA 43.
JUAN DE JESUS MARIA 43.
JUAN DE LA CRUZ (saint) 43.

LA BRUYERE (Jean de) 3, 61.
LACOSTE (Maurice) 23.
LAFAYETTE (Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, comtesse de) 45.
LA FONTAINE (Jean de) 39, 42.
LAGNIET (Jacques) 40.
LANSON (Gustave) 46.
LA ROCHEFOUCAULD (François VI, duc de) 3, 61.
LASTANOSA (Juan de) 2, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 23, 26, 82.
LASTANOSA (Orencio) 10.
LAURENS (Pierre) 24.
LEIBNIZ (Gottfried Wilhelm) 16.

- PALAFIX (Juan de) 42, 43.
PALAU Y DULCET (Antonio) 45, 86, 88.
PASCAL (Blaise) 61, 69.
PEDRO DE ALCANTARA (saint) 43.
PELEGRIN (Benito) 12, 17, 19, 24, 26, 27, 66, 78, 80.
PELIGRY (Christian) 3X, 37, 38.
PICHOU 40.
PHILIPPE DE MACEDOINE 29.
PISSEVIN 67.
PLATON 20, 29, 54.
POMEAU (René) 29.
PUENTE (Luis de la) 43.
- QUEVEDO Y VILLEGAS (Francisco Gomez de) 26, 45, 47, 48.
RABELAIS (François) 18.
RACINE (Jean) 46.
RAVAILLAC (François) 41.
RETZ (Jean-François Paul de Gondi, cardinal de) 35, 45.
RIBADENEIRA (Pedro de) 43, 44, 85.
ROBLE (Lorenzo de) 33.
RODRIGUEZ (Alfonso) 85.
ROLLIN (fils) 83.
ROOS (Richard) 1.
ROSSET (François) 39.
ROUILLE (Guillaume) 81.
ROUSSEAU (Jean-Jacques) 25.
- SABLE (Madeleine de Souvré, marquise de) 3, 61, 66.
SAINT-AMANT (Marc Antoine Girard, sieur de) 40, 45.
SAINT-ANDRE (président) 77.
SAINT-EVREMOND (Charles de Marguetel de Saint-Denis, seigneur de) 62, 71.
SALAZAR (Ambrosio de) 33, 34, 44, 82.
SALINAS (Manuel) 26.
SAULNIER (Jean) 34.
SCARRON (Paul) 39, 40, 45, 47.
SCHOPENHAUER (Arthur) 1, 2, 3, 8, 15, 16, 23, 27, 78.

SENEQUE 23.

SEVIGNE (Marie de Rabutin Chantal, marquise de) 45.

SILHOUETTE (Etienne de la) 68, 72, 73, 74, 75, 83.

SIMON DIAZ (José) 45, 86, 88.

SOREL (Charles) 40.

STAËL (Germaine de) 60.

TACITE 23, 64, 71, 77.

TERESA DE AVILA (sainte) 41, 43, 44, 85.

TERESA DE JESUS (sainte) 43.

TIRSO DE MOLINA (Gabriel Téllez) 30.

URFE (Honoré d') 39.

URTARROZ (Andrés de) 9.

VAUGELAS (Claude Favre, baron de Pérouges, seigneur de) 49.

VIVES (Juan-Luis) 44.

VOLTAIRE (François-Marie Arouet, pseud.) 3, 16, 25, 29, 30, 49, 60, 63, 64, 77, 78.

WEIGERT (Roger-Armand) 40.

XIMENES DE CISNEROS (Francisco, cardinal) 85.

ZAMORA (A.) 26.

Table des matières

Introduction.....1

Première partie: approche historique.

1. Un jésuite mélancolique.....	6
2. Du pessimisme tempéré au désespoir métaphysique.....	15
3. L'hispanisme français au Grand Siècle.....	29
4. Gracián entre Bouhours et Amelot.....	48
5. La fortune de Gracián.....	59
6. De la traduction.....	68
7. Chronologie et géographie des éditions.....	80
8. Pour conclure.....	88



Deuxième partie: bibliographie et annexes.

- Les éditions en français de Baltasar Gracián.....	91
- Annexe I: Traductions des versions françaises de Gracián.	107
- Annexe II: La Diffusion européenne de Gracián.....	111
- Annexe III: Editions anciennes, en espagnol, de Gracián conservées à la Bibliothèque Municipale de Lyon.....	114
- Ouvrages et articles utilisés.....	115
- Index Nominum.....	120



* 9 5 4 9 0 0 A *